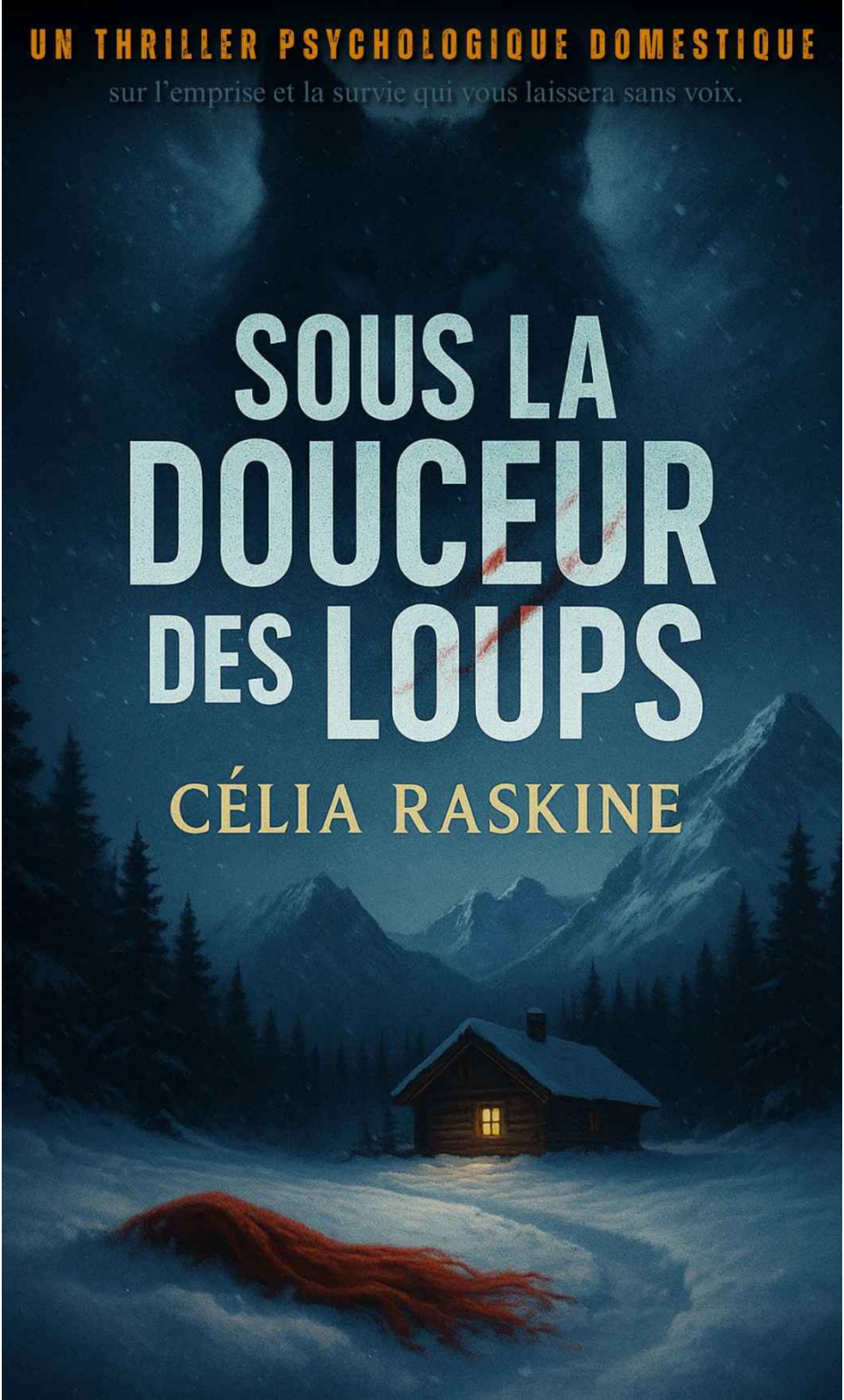
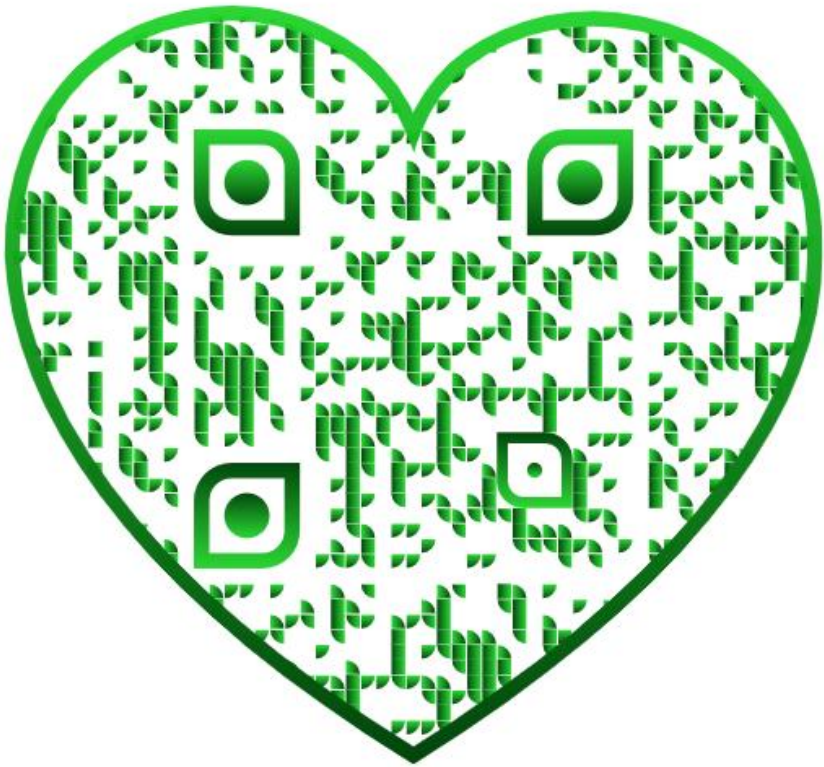
UN THRILLER PSYCHOLOGIQUE DOMESTIQUE

sur l'emprise et la survie qui vous laissera sans voix.

SOUS LA DOUCEUR DES LOUPS

CÉLIA RASKINE



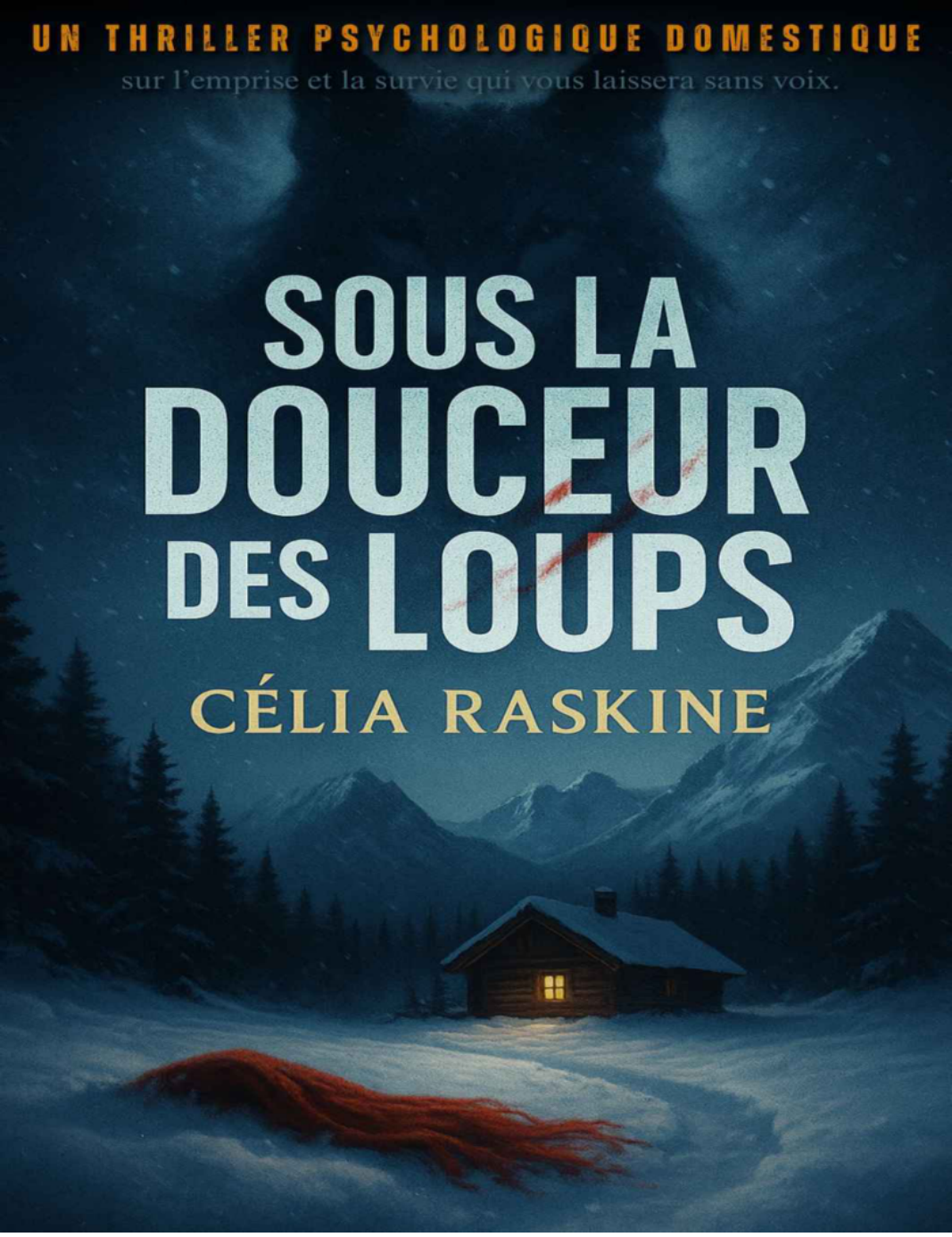


UN THRILLER PSYCHOLOGIQUE DOMESTIQUE

sur l'emprise et la survie qui vous laissera sans voix.

SOUS LA DOUCEUR DES LOUPS

CÉLIA RASKINE



Sous
la douceur
des loups

Célia Raskine

Copyright

© 2025, Célia Raskine, pour l'édition originale.

ISBN : 9798282617665

Tous droits de traduction, de reproduction et d’adaptation réservés pour tous pays.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l’adaptation ou la transformation, l’arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages, les noms, les lieux et les événements sont issus de l’imagination de l’auteure ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux existants serait purement fortuite.

Table des matières

Avant d'entrer…

Prologue - *Le bruit sous la neige*

1 - L’odeur du pain chaud

2 - Velours et cadrages

3 - Les vraies montagnes

4 - Coupure réseau

5 - Le calme selon Siméon

6 - Le premier croquis raturé

7 - Cadeau de verre

8 - Isolement parfait

9 - Voisine silencieuse

10 - Le stagiaire

11 - Retour du frère

12 - Comptes séparés

13 - Le coup « accidentel »

14 - Carnet codé

15 - Stoïcien au miroir

16 - L’éboulement

17 - Le message brisé

18 - Rapport classé

19 - Préparatifs secrets

20 - Murmure de bois

21 - La goutte bleue

22 - Nuit du silence

23 - Chalet immaculé

24 - Jour 1 d’enquête

25 - Script de contrôle

26 - Chercheur d’altitude

27 - Preuve sonore

28 - Couleurs décryptées

29 - La façade craque

30 – Réapparition

31 - Coffre des disparues

32 - Loups à découvert

Épilogue - *Carnet sans signature*

Quelques mots avant de se quitter…

« Aux murmures derrière les murs, aux regards qui osent voir, et à la force insoupçonnée des silences qui se brisent. »

Avant d'entrer…

Ce roman n'est pas né d'un cri, mais d'un silence. Un silence observé, il y a quelques années, dans un lieu d'une beauté presque trop parfaite, un de ces endroits où la nature grandiose semble imposer sa propre loi du calme et de l'ordre. Il y avait là un couple, admiré de tous pour son harmonie apparente, son élégance discrète, l'impeccable maîtrise de leur environnement. Pourtant, quelque chose clochait. Dans l'infime tension d'une main posée sur un bras, dans un regard fuyant une question trop directe, dans la précision presque mécanique de leurs gestes l'un envers l'autre, j'ai cru percevoir non pas la sérénité, mais son contraire : une vigilance de tous les instants, une peur muette tapie sous le vernis lisse de la normalité.

Ce sentiment — cet écart glaçant entre la façade et l'abîme soupçonné — ne m'a jamais vraiment quittée. Il est devenu l'obsession silencieuse qui a donné naissance à Sous la douceur des loups. Car la violence la plus dévastatrice n'est pas toujours celle qui éclate au grand jour. C'est souvent celle qui s'installe à pas feutrés, dans l'intimité d'un foyer, sous le couvert de la protection, de la sollicitude, d'une quête perverse de « calme ». C'est celle qui vous isole en prétendant vous chérir, celle qui nie votre ressenti en affirmant mieux savoir ce qui est bon pour vous, celle qui transforme un refuge en prison dorée sans que les barreaux ne soient visibles de l'extérieur.

Écrire l'histoire de Maïa et Siméon, c'était tenter de cartographier ce territoire intime de l'emprise, de suivre pas à pas l'érosion d'une âme, la confiscation d'une identité. C'était essayer de comprendre comment le velours peut masquer les crocs, comment l'amour peut devenir une arme. Ce n'est pas une histoire de monstres et de victimes caricaturales, mais une exploration des zones grises, des mécanismes psychologiques complexes qui permettent à de telles dynamiques de s'installer et de perdurer, souvent dans l'indifférence ou l'aveuglement de l'entourage.

Mais c'est aussi une histoire de résistance. Celle, fragile mais têtue, de Maïa qui trouve dans son art un langage secret pour préserver sa vérité. Celle, silencieuse mais déterminée, d'Iseult, cette voisine dont l'acuité n'est pas dans l'oreille mais dans le regard, et qui nous rappelle que l'attention portée à l'autre peut être le premier rempart contre l'indicible.

Ce livre est une fiction, une plongée dans l'ombre. Je n'ai pas cherché à choquer, mais à éclairer, à soulever des questions, à peut-être rendre visible l'invisible. Si ces pages peuvent inciter ne serait-ce

qu'une personne à écouter plus attentivement un silence, à interroger une perfection trop lisse, à tendre la main face à un malaise diffus, alors elles auront trouvé leur juste place.

Je vous invite maintenant à entrer dans ce chalet des Alpes. Écoutez attentivement le silence entre les mots. Il a beaucoup à dire.

C. R.

Prologue — *Le bruit sous la neige*

La nuit était d'un blanc absolu, dévorant les contours du monde sous une chute de neige obstinément silencieuse. Pas un souffle de vent pour rider la surface du manteau épais qui recouvrait déjà les pentes autour du chalet isolé. Les sapins ploquaient sous le poids, spectres immobiles pétrifiés par le froid. Dedans, aucune lumière ne filtrait des fenêtres aux volets clos. Seul le léger crépitement invisible d'un feu dans l'âtre, ou peut-être juste l'imagination du silence donnait une illusion de vie.

Un silence anormal, presque trop parfait. Un silence de scène de théâtre avant que le rideau ne se lève sur le drame.

Et puis, le son.

THUMP.

Sourd. Lourd. Indéniablement intérieur. Comme si un meuble massif venait de s'effondrer à l'étage, ou un sac de grain qu'on aurait laissé tomber sur le plancher. Un impact mat, absorbé par les murs épais mais vibrants malgré tout dans l'air glacial, se frayant un chemin jusqu'à l'extérieur par une faille invisible dans la quiétude forcée.

Le silence retomba aussitôt, mais différent. Tendu. Vibrant de l'écho qui s'éteignait. La neige continuait sa descente imperturbable, tapissant le toit, les rebords de fenêtres, comme pour effacer l'indiscrétion sonore.

Un instant suspendu. Interminable.

Puis, un autre bruit, à peine perceptible celui-là. Un grincement infime de bois sec, frottant contre du bois. Une porte intérieure, refermée avec une lenteur calculée, presque furtive. Le clic discret d'un loquet qu'on engage.

Dehors, rien n'avait changé. La neige tombait toujours, indifférente, tissant son linceul blanc sur le chalet et ses secrets. Mais quelque chose s'était brisé dans le calme apparent. Une note fausse dans la partition silencieuse de l'hiver. Une promesse de violence tue sous l'épaisseur du velours blanc.

1 — L’odeur du pain chaud

Maïa inspira l'air froid et vif des montagnes, un mélange piquant de pin et de neige fraîche qui lui glaçait les poumons mais semblait, étrangement, laver quelque chose à l’intérieur. Une poussière grise accumulée au fil des mois dans la rumeur citadine, une lassitude qui collait à la peau comme la suie. Ici, tout crissait sous ses bottines neuves — le givre sur le trottoir étroit, la promesse d'une page blanche. Rochefendue. Le nom même du village, lu sur le panneau rouillé à l’entrée, sonnait comme une fissure bienvenue dans le cours trop lisse et trop prévisible de sa vie récente.

C'était donc ça, le calme qu'elle était venue chercher si loin de tout ? Un silence vibrant, habité par le murmure lointain d'un torrent sous la glace et le craquement occasionnel d'une branche sous le poids de la neige. Elle avait besoin de ce silence pour entendre à nouveau le trait fin de ses propres pensées, pour que le bruit du monde cesse enfin de couvrir le murmure de son inspiration. La résidence d'artiste, un petit appartement prêté par la commune au-dessus de l'ancienne école désaffectée, n'était pas un luxe mais une bouée de sauvetage lancée à sa créativité en apnée. Trois mois. Trois mois pour remplir ses carnets, retrouver le geste sûr, oublier la commande annulée, l'agent trop pressé, l'impression de dessiner en boucle les mêmes ombres fades pour des gens qui ne voyaient que les couleurs vives.

Elle resserra l’écharpe autour de son cou, une tache de couleur vive — un fuchsia presque insolent dans ce paysage de camaïeux de gris et de blancs — qu’elle avait hésité à emporter. Trop de bruit visuel, aurait peut-être dit quelqu’un. Elle chassa la pensée. Ici, elle pouvait porter toutes les couleurs qu'elle voulait. Elle *était* venue pour ça aussi : retrouver ses propres couleurs.

La rue principale descendait en pente douce vers une placette où se tenait le marché hebdomadaire. Quelques étals courageux défiaient le froid matinal : un maraîcher aux joues rouges proposant des légumes racines terreux, une apicultrice emmitouflée vantant les mérites de son miel de sapin, un fromager dont les tommes exhalaient une odeur puissante et rustique. Et puis, il y avait cette boulangerie, minuscule échoppe au bois sombre d'où s'échappait une divine odeur de pain chaud, de levain et de sucre caramélisé. Une odeur simple, réconfortante, presque maternelle. Maïa s'arrêta, fermant les yeux un

instant, laissant cette fragrance simple et vraie la remplir. C'était exactement le genre de détail qu'elle voulait capturer dans ses croquis : la vérité sans fard des petites choses.

Elle sortit son carnet et un crayon graphite, ses doigts un peu gourds malgré les mitaines. Esquisser le contour de l'échoppe, la buée sur la petite vitrine, la silhouette trapue de la boulangère derrière son comptoir. Le trait était encore hésitant, un peu raide. Elle sentit des regards sur elle. Pas hostiles, plutôt curieux. La nouvelle, l'artiste, la fille de la ville venue s'encanailler ou se perdre, qui sait, dans leur univers clos. Rochefendue vivait à son rythme, un organisme lent et soudé où chaque nouveau venu était une pièce rapportée, observée jusqu'à ce qu'elle trouve sa place ou qu'elle s'use contre les aspérités locales. Maïa avait toujours été sensible à ces atmosphères, aux courants invisibles qui circulent entre les gens. Une hypersensibilité qu'elle avait appris à considérer comme un outil pour son art, mais qui la laissait parfois à vif, perméable aux humeurs ambiantes.

Elle se força à se concentrer sur son dessin, sur la texture du vieux bois de la façade, le jeu d'ombre et de lumière sous l'auvent enneigé. C'est alors qu'une voix, juste à côté d'elle, la fit sursauter. Une voix masculine, posée, avec une chaleur qui contrastait avec le froid ambiant.

« La lumière est parfaite ce matin, n'est-ce pas ? Juste assez douce pour révéler les détails sans les écraser. »

Maïa releva la tête, surprise. L'homme qui se tenait là était grand, élégant d'une manière sobre qui détonnait légèrement avec l'esthétique plus fonctionnelle du village. Il portait un long manteau sombre de bonne coupe sur un pull en cachemire gris perle, des gants de cuir fin. Ses cheveux châtains étaient coupés court, avec quelques fils argentés aux tempes qui lui donnaient une certaine distinction. Mais c'était son regard qui la frappa le plus : des yeux bleus, clairs et directs, mais avec une intensité tranquille qui semblait tout absorber. Il souriait légèrement, un sourire qui n'atteignait pas complètement ses yeux mais qui inspirait une confiance immédiate.

« Oh… oui. Oui, elle est belle, » bafouilla Maïa, refermant vivement son carnet comme si elle avait été surprise en pleine intimité. Elle se sentit rougir, idiote de cette réaction de collégienne.

L'homme eut un petit rire discret, indulgent. « Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous interrompre. C'est juste que… c'est rare de voir quelqu'un prendre le temps de regarder vraiment. Et de capturer ce regard. Vous êtes artiste ? »

Son ton n'était pas inquisiteur, plutôt une constatation admirative. Il désigna d'un signe de tête le carnet qu'elle serrait contre sa poitrine.

« J'essaie, » répondit Maïa, un peu plus assurée. « Je suis illustratrice. Je viens d'arriver pour une résidence… ici, à Rochefendue. »

« Ah, la fameuse résidence ! J'en avais entendu parler. Une excellente initiative de la mairie. » Son sourire s'élargit un peu, découvrant des dents parfaites. « Permettez-moi de me présenter : Siméon Tarnec. » Il tendit une main gantée.

Sa poignée de main fut ferme, brève, mais sa peau était chaude à travers le cuir fin. Un contact étonnamment agréable dans le froid piquant.

« Maïa Cransac. Enchantée. » Elle retira sa main, se demandant si la sienne n'avait pas été trop froide, trop moite.

« Maïa… C'est un prénom lumineux. Comme la déesse du printemps, n'est-ce pas ? Celle qui fait éclore. Ça vous va bien, si j'en juge par votre concentration sur cette modeste boulangerie. Vous y voyez sans doute plus que nous autres, simples mortels. »

Il y avait une légère ironie dans sa voix, mais Maïa ne la perçut pas comme moqueuse. Plutôt comme une forme d'intelligence, une reconnaissance de sa démarche artistique. Personne ne lui avait jamais parlé de son travail comme ça, avec cette apparente compréhension immédiate. D'habitude, on lui demandait si elle dessinait « des petits mickeys » ou si elle pouvait faire un portrait rapide.

« J'aime les détails, » expliqua-t-elle, sentant une partie de sa réserve fondre. « Les textures, les histoires que racontent les murs ou les mains des gens… La boulangerie, c'est… c'est le cœur battant du village, non ? L'odeur du pain chaud, c'est universel. »

« C'est joliment dit. Le cœur battant… » Siméon Tarnec la regarda avec une attention nouvelle, comme s'il la découvrait sous un autre angle. « Je n'y avais jamais pensé comme ça. Vous avez un œil, Maïa Cransac. Un véritable œil. Vous travaillez sur quoi, en ce moment, si ce n'est pas indiscret ? »

Il posait les questions avec un naturel désarmant, sans la pression qu'elle ressentait parfois lors des vernissages ou des rencontres professionnelles. Il semblait sincèrement intéressé. Et puis, il était… charismatique. Pas beau au sens classique, peut-être, mais il dégageait une aura de calme, de maîtrise, d'intelligence qui était indéniablement séduisante. Il avait l'air d'être à sa place partout, même au milieu de ce petit marché de montagne. Un avocat parisien en week-end prolongé ? Un propriétaire terrien local ? Elle ne savait pas, mais il tranchait agréablement avec l'image qu'elle se faisait des habitants, peut-être un peu trop vite d'ailleurs.

« Je… je n'ai pas encore vraiment commencé, » avoua-t-elle. « Je

prends mes marques. J'essaie de capter l'atmosphère, les lumières… C'est très différent de la ville. Plus… brut. Plus silencieux. »

« Le silence peut être assourdissant, parfois » dit-il doucement, son regard plongeant dans le sien. « Mais c'est dans ce silence qu'on trouve l'essentiel, non ? Qu'on se débarrasse du superflu. C'est ce que vous êtes venue chercher, j'imagine ? L'essentiel ? »

Maïa sentit un frisson lui parcourir l'échine, qui n'avait rien à voir avec le froid. Il avait mis le doigt dessus, avec une précision troublante. C'était exactement ça. L'essentiel. Retrouver l'essentiel de son trait, de son inspiration, d'elle-même.

« Oui, » murmura-t-elle. « C'est tout à fait ça. »

« Alors, Rochefendue pourrait bien être l'endroit idéal pour vous. C'est un lieu qui demande de l'attention, qui ne se livre pas facilement. Mais si on sait l'écouter… » Il laissa sa phrase en suspens, un léger sourire énigmatique flottant sur ses lèvres. « Écoutez, Maïa Cransac, mes doigts commencent à geler et je suppose que les vôtres aussi, malgré vos jolies mitaines. Cette conversation est bien trop intéressante pour être menée entre deux courants d'air. Que diriez-vous d'aller la poursuivre au chaud ? Il y a un petit café juste là, « Le Relais des Cimes ». Leur chocolat chaud est paraît-il une insulte aux régimes, mais un réconfort pour l'âme. Ça vous permettrait de réchauffer vos doigts d'artiste et moi, ça me donnerait l'occasion d'en apprendre un peu plus sur votre travail. Qu'en dites-vous ? »

L'invitation était directe, mais formulée avec une courtoisie presque désuète qui la charma. Une partie d'elle, la partie solitaire qui avait passé les dernières vingt-quatre heures à déballer des cartons dans un appartement vide et à manger des sandwichs froids, avait envie de dire oui sans réfléchir. Une conversation stimulante, une présence agréable, un chocolat chaud… C'était tentant. Très tentant.

Pourtant, une infime alarme, un minuscule voyant rouge clignota au fond de son esprit. Pourquoi cet intérêt soudain ? Était-il toujours aussi avenant avec les nouvelles arrivantes ? Ou y avait-il autre chose ? Cette assurance tranquille, presque trop parfaite. Cette façon de lire en elle si rapidement. C'était flatteur, certes, mais aussi… légèrement déstabilisant. Elle venait chercher le calme, la solitude créative, pas forcément une rencontre dès le premier jour. Surtout pas une rencontre avec quelqu'un qui semblait si… maîtrisé.

Elle hésita une fraction de seconde de trop. Siméon Tarnec le remarqua. Son sourire ne faiblit pas, mais quelque chose changea dans l'intensité de son regard bleu. Une ombre de… quoi ? Déception ? Impatience ? Ou simplement une observation plus aiguë ?

« N'ayez crainte, » dit-il d'un ton léger, mais avec une pointe de sérieux qui la surprit. « Je ne mords pas. Sauf si on me le demande gentiment. » Il ajouta un clin d'œil rapide, désamorçant la tension qu'il avait peut-être lui-même créée. « C'est juste un café. Une conversation. Pour célébrer votre arrivée à Rochefendue. Considérez ça comme un accueil non officiel. »

Maïa se sentit stupide d'avoir hésité. Il avait raison. Ce n'était qu'un café. Et elle avait froid. Et elle était seule. Et cet homme, malgré ce bref instant d'étrangeté, était indéniablement intrigant. Il incarnait une forme de sophistication et d'attention qui lui manquait.

« D'accord, » dit-elle, forçant un sourire qui se voulait plus assuré qu'il ne l'était vraiment. « Avec plaisir, Monsieur Tarnec. Un chocolat chaud serait parfait. »

« Siméon, s'il vous plaît. » Il lui offrit son bras avec une galanterie un peu théâtrale, mais qui, étrangement, ne semblait pas déplacée chez lui. « Après vous, Maïa. Le chemin vers le réconfort est par ici. »

Elle accepta son bras, sentant la chaleur de son corps à travers les épaisseurs de vêtements. En se dirigeant vers le café, elle jeta un dernier regard à la petite boulangerie. L'odeur de pain chaud flottait toujours dans l'air, promesse simple et rassurante. Mais alors qu'elle franchissait le seuil du Relais des Cimes, accompagnée par cet homme élégant et énigmatique, une pensée fugace et absurde traversa son esprit : l'odeur du pain chaud pouvait aussi être celle du piège qui se referme doucement sur l'appât.

Elle chassa cette idée ridicule. C'était la fatigue du voyage, le changement d'environnement. Elle était venue chercher le calme, l'inspiration. Et peut-être, qui sait, une rencontre intéressante. Siméon Tarnec semblait cocher toutes les cases. Elle devait juste se détendre, et profiter de ce moment inattendu.

2 — Velours et cadrages

« Après vous, Maïa, » avait-il dit, et la chaleur de son bras sous le sien avait été comme une ancre inattendue dans le flottement de cette première journée à Rochefendue. Le Relais des Cimes s'avéra être un petit café lambrissé, embaumant le café fort et la cire d'abeille, refuge douillet contre le froid mordant du dehors. Ils s'installèrent près de la cheminée où dansaient des flammes paresseuses, et le chocolat chaud arriva, épais, fumant, couronné d'une crème fouettée indécente. Siméon, lui, opta pour un simple expresso, qu'il but à petites gorgées précises tout en l'écoutant.

Et il écoutait vraiment. Pas seulement les mots qu'elle prononçait — son parcours un peu chaotique d'illustratrice free-lance, ses doutes sur la direction à donner à son travail, ce besoin viscéral de se reconnecter à quelque chose de plus authentique — mais aussi ce qui se cachait derrière. Il hochait la tête aux moments justes, posait des questions qui allaient droit au cœur de ses préoccupations artistiques, rebondissait sur une de ses réflexions avec une pertinence qui la laissa plusieurs fois sans voix. Il parlait de lumière, de composition, de la difficulté de traduire une émotion en un trait, avec une aisance et une profondeur qui dépassaient de loin les conversations habituelles sur l'art qu'elle pouvait avoir.

« Ce que vous décrivez, Maïa, ce besoin de « vérité » dans votre travail, » dit-il en fixant sur elle ses yeux bleus intenses, « c'est la quête de tout artiste digne de ce nom. Se dépouiller des artifices, des attentes extérieures, pour atteindre l'os. L'essence. C'est courageux. Et c'est rare. »

Elle sentit une bouffée de chaleur lui monter aux joues, qui n'était pas seulement due au chocolat. Personne ne lui avait jamais dit que sa démarche était courageuse. Plutôt risquée, idéaliste, voire naïve. Siméon, lui, semblait comprendre la nécessité intérieure qui l'animait, la fragilité et la force mêlées qu'exigeait cette voie. Il ne parlait presque pas de lui — avocat spécialisé en droit des affaires, partageant son temps entre Paris et ce chalet hérité de ses grands-parents, où il venait se ressourcer loin de l'agitation — mais il parvenait à créer une connexion, une intimité intellectuelle et émotionnelle qui la désarmait.

Lorsqu'il suggéra, comme une évidence, qu'elle vienne dîner chez lui le soir même — « J'ai justement un excellent vin de Savoie qui n'attend qu'une bonne conversation pour être ouvert, et je fais un risotto aux cèpes tout à fait honorable » — elle accepta sans l'ombre de l'hésitation qui l'avait effleurée sur le marché. Comment refuser ? Cet homme semblait être exactement ce dont elle avait besoin : une intelligence vive, une sensibilité à l'art, une présence apaisante et valorisante. Une sorte de mentor inespéré, tombé du ciel bleu glacial de Rochefendue.

Le soir venu, en se préparant dans le petit appartement encore impersonnel de la résidence, elle sentit monter une excitation presque adolescente. Elle choisit une robe simple en maille douce, couleur prune, et hésita sur les bijoux. Pas trop. Juste des petites boucles d'oreilles discrètes. Elle voulait paraître naturelle, elle-même. Elle glissa son carnet de croquis fétiche, celui du marché, dans son sac. Il avait dit qu'il aimerait voir son travail. La perspective la rendait nerveuse et fière à la fois.

Le chalet de Siméon, qu'elle n'avait vu que de l'extérieur le matin, se révéla être à l'image de son propriétaire : élégant, maîtrisé, et d'une perfection légèrement intimidante. Pas une trace de désordre. Les meubles design aux lignes épurées côtoyaient quelques pièces anciennes savamment restaurées. Des éclairages indirects créaient une atmosphère feutrée. Un feu brûlait dans l'immense cheminée en pierre, sans une étincelle ni une volute de fumée déplacée. Tout était harmonie, équilibre. Calme. Un calme étudié, presque mis en scène.

« Bienvenue dans mon antre, Maïa, » dit Siméon en l'accueillant avec un sourire chaleureux. Il portait une chemise impeccable sous un gilet en laine fine. Une discrète musique classique flottait dans l'air. « Mettez-vous à l'aise. Puis-je vous débarrasser ? »

Il prit son manteau, son écharpe fuchsia qu'il plia avec soin avant de la déposer sur un fauteuil club en cuir. Maïa se sentit soudain un peu gauche dans cet environnement immaculé, consciente de ses bottines peut-être pas assez essuyées sur le paillasson parfait.

« C'est… magnifique, » murmura-t-elle en contemplant le grand salon ouvert sur une cuisine high-tech où rien ne dépassait. « C'est si… ordonné. Paisible. »

« J'aime que chaque chose soit à sa place, » répondit Siméon avec une simplicité désarmante. « L'ordre extérieur aide à maintenir l'ordre intérieur, vous ne croyez pas ? Le chaos est l'ennemi de la concentration. Et de la sérénité. Un verre de vin ? »

Il lui servit un verre de Apremont frais et fruité dans un cristal fin, puis la guida vers le canapé confortable face à la cheminée. C'est là

qu'elle sortit son carnet, le cœur battant un peu plus vite.

« Vous vouliez voir… Ce n'est pas grand-chose, juste des esquisses rapides… »

Il prit le carnet avec un respect presque révérencieux. Il tourna les pages lentement, s'arrêtant sur le dessin de la boulangerie, sur une étude des mains noueuses du maraîcher, sur un croquis rapide des montagnes prises dans la brume matinale. Son silence concentré était plus éloquent que n'importe quel compliment immédiat.

« C'est remarquable, Maïa, » dit-il enfin, relevant vers elle ses yeux pénétrants. « Vraiment. Vous avez cette capacité rare à saisir l'essence d'un lieu, d'une personne, en quelques traits. Regardez ça… » Il pointa le dessin de la boulangère. « Tout est là. La fatigue, la chaleur du four, la patience… Ce n'est pas juste une silhouette, c'est une histoire. Votre sensibilité est à fleur de peau, mais vous la canalisez avec une force incroyable dans votre dessin. »

Maïa sentit ses joues s'empourprer de plaisir. Il voyait. Il comprenait vraiment. Pas seulement la technique, mais l'intention, l'émotion derrière le trait.

« Vous… vous croyez ? »

« J'en suis certain. » Il referma doucement le carnet et le posa sur la table basse en bois sombre et lisse. Il resta un instant à le contempler, puis, avec une lenteur délibérée, il tendit la main et déplaça le carnet de quelques centimètres vers la gauche. Juste un léger ajustement. « Voilà, » murmura-t-il, presque pour lui-même. « C'est mieux ainsi. Pour l'harmonie générale. L'équilibre des lignes. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Vous qui avez l'œil pour la composition. »

Le geste était anodin. Presque imperceptible. Et sa justification était parfaitement logique, surtout venant de quelqu'un qui semblait vivre pour l'ordre et l'équilibre. Pourtant, Maïa ressentit une micro-seconde de gêne. Comme si on venait de corriger sa copie, ou de remettre à sa place un objet qui lui appartenait, sans lui demander son avis. C'était son carnet, posé là où elle l'avait mis. Mais l'instant d'après, elle se sentit ridicule. Il avait raison, esthétiquement. L'alignement était plus satisfaisant ainsi. Et il l'avait fait avec une telle douceur, une telle évidence… C'était sans doute une simple manie de perfectionniste. Elle qui était venue chercher l'inspiration auprès de lui ne pouvait décemment pas lui reprocher son sens aigu de l'esthétique.

« Oui… oui, bien sûr, » répondit-elle un peu vite. « C'est plus… net. »

Siméon lui adressa un sourire approbateur, comme à une élève qui aurait bien répondu. « Le risotto nous attend, je crois. Venez. »

Le dîner fut à l'image du reste : délicieux, servi avec une attention

aux détails irréprochable. La conversation reprit, fluide, stimulante. Siméon l'interrogeait sur ses influences, ses artistes préférés, ses difficultés techniques. Il partageait des anecdotes sur le monde de l'art qu'il semblait connaître étonnamment bien pour un avocat, parlait de galeries parisiennes, de collectionneurs avisés. Maïa buvait ses paroles autant que le vin délicat qui accompagnait le repas. Elle se sentait comprise, intelligente, intéressante. Une sensation grisante qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps.

Alors qu'ils revenaient s'installer près du feu pour le café, elle sentit quelque chose lui chatouiller la joue. Un de ses longs cheveux bruns s'était échappé de son chignon défait. Avant qu'elle n'ait pu l'ôter, la main de Siméon s'approcha, ses doigts effleurant sa peau dans un geste d'une infinie délicatesse. Il captura le cheveu rebelle entre son pouce et son index.

Maïa retint son souffle, surprise par cette proximité soudaine, par ce contact fugitif qui électrisa l'air entre eux. Elle s'attendit à ce qu'il laisse tomber le cheveu par terre ou dans la cheminée.

Mais Siméon le regarda, le faisant tourner doucement entre ses doigts sous la lumière ambrée de la lampe. « Un fil de soie brune… » murmura-t-il, les yeux fixés sur le cheveu comme s'il s'agissait d'un trésor. Puis, il sortit de la poche intérieure de son gilet un petit carnet de poche relié en cuir sombre, plus petit et plus usé que celui de Maïa. Il l'ouvrit à une page vierge et, avec un soin méticuleux, y déposa le cheveu avant de le refermer.

« Qu'est-ce que… ? » balbutia Maïa, complètement décontenancée.

Siméon leva les yeux vers elle, un sourire énigmatique jouant sur ses lèvres. « Un porte-bonheur, » dit-il simplement. « Ou un marque-page. Le souvenir d'une soirée… particulière. Avec une artiste particulière. Ne vous inquiétez pas, » ajouta-t-il en voyant sans doute son expression interloquée, « c'est une vieille habitude un peu étrange, je le reconnais. Une façon de collectionner les moments précieux. Celui-ci en est un. »

Il rangea le petit carnet dans sa poche avec un air de satisfaction tranquille. Maïa resta silencieuse, un tourbillon de sensations contradictoires l'envahissant. C'était… poétique, d'une certaine manière. Romantique, même. Mais c'était aussi profondément… bizarre. Garder un cheveu ? L'enfermer dans un carnet ? L'idée lui causa un frisson désagréable, une sensation d'être marquée, cataloguée. Possédée, d'une certaine façon.

Mais Siméon enchaîna aussitôt sur un autre sujet, parlant d'une exposition qu'il avait vue à Paris, dissipant le malaise avec l'aisance d'un prestidigitateur détournant l'attention de son public. Et Maïa, une

fois de plus, se laissa emporter par le courant de sa conversation, par son charme indéniable, par l'atmosphère chaleureuse et protectrice du chalet. Elle chassa l'image du cheveu enfermé, la classant mentalement dans la catégorie « excentricités d'artiste ou d'esthète ». Après tout, n'était-elle pas elle-même une artiste avec ses propres bizarreries ?

Alors que la soirée touchait à sa fin et qu'elle se préparait à partir, sentant la fatigue agréable et la chaleur du vin l'envahir, Siméon se leva aussi.

« Déjà ? » fit-il avec une pointe de regret sincère dans la voix. « Cette soirée est passée trop vite. J'espère que ce n'est que la première d'une longue série. D'ailleurs, » ajouta-t-il comme si l'idée lui venait soudainement, alors qu'elle semblait parfaitement préparée, « la météo annonce un temps splendide pour demain. Que dirais-tu d'une immersion dans les vraies montagnes ? Pas les sentiers pour touristes, une boucle que je connais bien, avec des points de vue… disons, révélateurs. Ça te permettrait de t'imprégner vraiment de l'énergie du lieu. »

L'offre, lancée avec cette assurance tranquille qui le caractérisait, était alléchante. Oubliant presque le léger malaise lié au cheveu enfermé, Maïa répondit avec un enthousiasme retrouvé : « Oh oui ! J'adorerais ça ! »

« Parfait, » conclut Siméon avec un sourire satisfait. « Soyons efficaces. Retrouvons-nous devant l'office de tourisme demain matin, huit heures précises. Ça te va ? Prévois de bonnes chaussures et de l'eau. Je m'occupe du reste. »

« Huit heures, c'est noté. Merci Siméon, c'est… vraiment formidable. »

Il l'accompagna alors jusqu'à la porte du chalet, s'arrêtant sur le seuil alors qu'elle descendait les quelques marches enneigées. Il déposa un baiser léger mais ferme sur sa joue. « Dormez bien, Maïa Cransac. Et rêvez de belles choses à dessiner. J'ai hâte de voir la suite. Demain sera une belle journée. »

En remontant seul le sentier enneigé vers son appartement, sous un ciel piqueté d'étoiles d'une pureté incroyable, Maïa se sentait flotter. La soirée avait été magique. Cet homme était une perle rare. Intelligent, sensible, attentionné… fascinant. Elle avait l'impression d'avoir trouvé non seulement un lieu propice à la création, mais aussi une âme sœur intellectuelle.

Pourtant, alors qu'elle glissait sa clé dans la serrure de son refuge temporaire, une infime sensation de malaise fugace, comme le

souvenir d'une note discordante dans une symphonie parfaite, refit surface. Le carnet déplacé. Le cheveu enfermé. Des détails insignifiants, sans doute. Des projections de sa propre méfiance, héritée de déceptions passées. Elle secoua la tête, agacée par sa propre tendance à suranalyser. Elle était fatiguée. Elle avait trop bu de ce vin délicieux. Elle devait arrêter de chercher la petite bête et simplement savourer cette rencontre inespérée, et l'aventure promise pour le lendemain.

Elle ferma la porte derrière elle, laissant le froid et ses doutes sur le palier. Dans le silence de l'appartement vide, elle ne pouvait entendre le léger sourire satisfait qui étirait les lèvres de Siméon Tarnec, resté seul dans son chalet impeccable, maître absolu de son univers parfaitement ordonné, caressant peut-être distraitement la couverture de cuir sombre du petit carnet qui abritait désormais un fragment de Maïa.

3 — Les vraies montagnes

La lumière crue du matin s'infiltrait déjà par les interstices des volets quand Maïa émergea d'un sommeil agité. Les images de la soirée chez Siméon — l'ordre impeccable du chalet, la chaleur du feu, son regard intense, mais aussi ce geste étrange avec son cheveu — tourbillonnaient encore dans son esprit comme les restes d'un rêve à la fois séduisant et perturbant. Elle chassa le léger frisson d'inconfort en se levant. Un café rapide, quelques tartines avalées devant la fenêtre donnant sur le village silencieux tout en consultant la météo radieuse annoncée. La veille au soir, avant qu'elle ne quitte son chalet, Siméon lui avait proposé cette randonnée pour aujourd'hui, une immersion dans « les vraies montagnes », et l'impatience de découvrir ces paysages promis avait largement pris le dessus sur ses réserves nocturnes. Oubliées les bizarreries, place à l'aventure. Ils avaient convenu de se retrouver devant l'office de tourisme à huit heures précises.

Elle vérifia l'heure : sept heures trente. Largement le temps. Elle s'habilla chaudement, enfilant les différentes couches techniques recommandées par Siméon, puis vérifia une dernière fois le contenu de son petit sac à dos : eau, barres énergétiques, crème solaire, et bien sûr, un carnet de croquis et quelques crayons, même si elle doutait d'avoir le temps ou la tranquillité d'esprit pour dessiner. Elle attrapa ses chaussures de randonnée, flambant neuves, et s'assit sur le banc de l'entrée pour les lacer. Le cuir encore rigide symbolisait bien ce territoire inconnu — géographique et peut-être aussi relationnel — dans lequel elle s'apprêtait à pénétrer aujourd'hui.

En quelques jours à peine depuis leur rencontre sur le marché, Siméon s'imposait déjà comme une présence significative dans ce nouvel environnement. Son intérêt pour son travail la galvanisait, ses conversations la stimulaient, et son assurance tranquille avait quelque chose de profondément rassurant, malgré ces éclairs d'étrangeté qu'elle s'efforçait de minimiser. Aujourd'hui, il serait son guide, celui qui détenait les clés de ces montagnes mystérieuses. Une excitation nerveuse pétillait en elle, mêlée à une pointe d'appréhension face à l'effort à venir et à cette proximité prolongée dans un cadre potentiellement exigeant. Elle espérait être à la hauteur, ne pas le décevoir.

Elle arriva devant l'office de tourisme quelques minutes avant huit heures. Siméon était déjà là, appuyé contre le mur en pierre, consultant sa montre avec un air d'efficacité tranquille. Il portait une tenue de randonnée technique mais élégante, et ses bâtons de marche étaient soigneusement rangés dans leur housse. Il lui sourit en la voyant approcher.

« Ponctuelle. J'aime ça. Prête à découvrir les vraies montagnes, Maïa ? » Son regard bleu balaya rapidement sa tenue, semblant l'approuver d'un hochement de tête presque imperceptible.

Le début de la randonnée fut une pure merveille. Le sentier serpentait d'abord à travers une forêt de mélèzes dont les aiguilles dorées jonchaient le sol gelé, créant un tapis crissant sous leurs pas. Le soleil perçait timidement à travers les branches, dessinant des jeux de lumière mouvants que Maïa aurait aimé s'arrêter pour croquer dans son carnet. Mais Siméon maintenait un rythme régulier, soutenu, et elle se contentait d'emmagasiner les images mentalement, se promettant de les ressortir plus tard.

Il parlait peu, mais ses rares commentaires étaient précis, experts. Le nom d'une fleur de gel miraculeusement préservée dans l'ombre, la trace discrète d'un chamois dans la neige fine, l'histoire géologique de la roche sous leurs pieds. Il semblait connaître chaque pierre, chaque arbre, chaque souffle de vent. Son aisance dans cet environnement sauvage était impressionnante, renforçant encore l'aura de compétence et de maîtrise qui émanait de lui. Maïa se sentait en sécurité, guidée par une main invisible mais sûre.

« Tu vois cette ligne de crête, là-haut ? » dit-il en pointant un sommet enneigé qui scintillait au loin. « C'est notre premier objectif. La vue y est déjà spectaculaire. »

Maïa leva les yeux. La crête paraissait terriblement loin, et terriblement haute. Mais le ton assuré de Siméon ne laissait aucune place au doute. Ils y arriveraient.

Au sortir de la forêt, le paysage s'ouvrit brutalement. Le sentier devint plus raide, caillouteux, grimpant en lacets serrés sur une pente herbeuse jaunie par le gel. Le soleil tapait maintenant, malgré le froid sec de l'air. Maïa sentit son souffle se faire plus court, ses mollets commencer à tirer. Elle ralentit imperceptiblement l'allure, cherchant un rythme plus adapté à son endurance.

Siméon, qui marchait quelques mètres devant elle avec une facilité déconcertante, s'arrêta et se retourna. Pas d'impatience sur son visage, juste une observation attentive.

« Tout va bien, Maïa ? Un peu fatiguée ? »

« Non, non, ça va, » mentit-elle, piquée au vif. « Juste… je prends mon rythme. »

« C'est important, le rythme » concéda-t-il. « Mais il ne faut pas non plus se laisser aller à la facilité. La montagne demande un effort constant. C'est une discipline. Tu peux faire mieux que ça, j'en suis sûr. Allez, respire profondément, regarde loin devant, et ne pense pas à la fatigue. Elle n'est qu'une information, pas une limite. »

Ses mots se voulaient encourageants, mais ils sonnèrent étrangement à ses oreilles. *Tu peux faire mieux que ça.* Une critique douce, enveloppée dans un conseil technique. Comme lorsqu'il avait jugé son écharpe trop colorée, ou recadré son carnet. Une petite piqûre, presque indolore, mais qui laissait une trace. Elle se força à redresser les épaules, à accélérer le pas, désireuse de lui prouver qu'il avait raison, qu'elle n'était pas une faible citadine dépassée par les éléments.

Le sentier devint encore plus exigeant, moins marqué. Parfois, il fallait poser les mains sur la roche pour s'équilibrer, chercher ses appuis sur des pierres instables. Maïa sentait la sueur perler sur son front malgré le froid. Siméon, lui, semblait flotter au-dessus des difficultés, se retournant régulièrement pour lui indiquer la meilleure prise, le passage le plus sûr, mais toujours avec cette même exhortation sous-jacente à ne pas faiblir.

« Concentre-toi, Maïa. Chaque pas compte. Ne regarde pas en bas, ça ne sert à rien. Le but est devant, en haut. »

Elle essayait de suivre ses conseils, mais la fatigue commençait à brouiller ses pensées. L'admiration pour sa maîtrise se teintait d'une pointe de ressentiment. Pourquoi cette pression constante ? N'était-ce pas censé être une balade agréable, une découverte ? Elle avait l'impression d'être en permanence évaluée, testée.

Ils arrivèrent enfin à un replat balayé par un vent glacial. Devant eux, le sentier se rétrécissait considérablement, devenant une simple trace creusée à flanc de falaise. À droite, la paroi rocheuse, abrupte. À gauche… le vide. Plusieurs centaines de mètres de pente vertigineuse dégringolant vers la vallée invisible. Maïa sentit son estomac se nouer brutalement. Une vague de vertige la submergea, ses jambes semblant soudain cotonneuses. Un vertige bien plus violent que celui qu'elle connaissait parfois en ville, face à une fenêtre trop haute. Ici, c'était la nature brute, sans garde-fou, qui rappelait sa propre fragilité.

« Oh non… » murmura-t-elle, s'arrêtant net, les yeux rivés sur ses pieds. « Je… je ne peux pas. J'ai le vertige. »

Siméon s'approcha, son visage impénétrable. « Le vertige, Maïa ? Ce

n'est qu'une construction de l'esprit. Une peur irrationnelle. Regarde-moi. » Il attendit qu'elle lève les yeux vers lui. « Le sentier est large comme deux fois tes pieds. Il n'y a aucun danger objectif si tu restes concentrée. Des centaines de personnes passent par ici chaque année. »

« Mais… le vide… » Sa voix tremblait légèrement. Elle se sentait terriblement exposée, vulnérable. La beauté grandiose du paysage s'était muée en menace écrasante.

« Le vide est là, oui. Mais il ne te concerne pas. Il est extérieur à toi. Ce qui compte, c'est ton centre de gravité, ton équilibre intérieur. Fais-moi confiance. Je suis là. »

Il s'avança et posa une main ferme dans le creux de son dos. Pas une caresse, pas un geste de soutien doux. Une pression constante, directive. « Allez. On avance. Un pas après l'autre. Ne regarde pas sur le côté. Fixe mes talons, juste devant toi. Marche. »

Maïa se sentit comme paralysée. Une partie d'elle voulait hurler, s'asseoir par terre, refuser d'aller plus loin. Elle repensa aux jeux d'escalade imprudents de son enfance avec Naël, à cette agilité instinctive qu'elle avait perdue. L'adrénaline de la peur actuelle ne suffisait pas à réveiller cette confiance disparue. Mais la main de Siméon dans son dos la propulsait en avant, ne lui laissant pas le choix. Sa proximité physique était à la fois rassurante — il était là, solide — et terriblement contraignante. Elle n'avait plus le contrôle de ses propres mouvements. Sa peur était niée, réduite à une faiblesse mentale qu'il fallait surmonter par la volonté. Sa volonté à lui.

Elle avança, les muscles tendus à l'extrême, le souffle court, les yeux rivés sur les chaussures de Siméon. Chaque pas était une victoire arrachée à la panique. Elle sentait le froid du vide l'effleurer sur sa gauche, une présence avide et silencieuse. La main de Siméon ne la lâchait pas, guide implacable, maintenant la pression, la forçant à maintenir le rythme. Était-ce pour la protéger ? Ou pour lui imposer sa domination, même ici, face à ses peurs les plus viscérales ? L'ambiguïté était insoutenable.

Ce passage, qui ne dura sans doute que quelques minutes, lui parut une éternité. Quand le sentier s'élargit enfin, retrouvant une largeur plus rassurante, et que Siméon retira sa main, ses jambes tremblaient si fort qu'elle dut s'appuyer sur ses bâtons pour ne pas flancher. Elle était couverte de sueur froide, le cœur battant à grands coups sourds dans sa poitrine.

« Tu vois ? » dit Siméon, son ton calme contrastant violemment avec son état intérieur. « Tu l'as fait. Ce n'était qu'une question de volonté. De contrôle sur soi. Tu devrais être fière. »

Fière ? Elle se sentait surtout vidée, violée dans son appréhension légitime. Il n'avait pas partagé son effort, il l'avait dirigé. Il n'avait pas apaisé sa peur, il l'avait niée et l'avait forcée à la traverser sous sa contrainte. Mais elle ne dit rien. La fatigue, le choc, et une étrange forme de gratitude pour être encore entiers l'empêchaient de protester. Et puis, une petite voix insidieuse lui murmurait qu'il avait peut-être raison. Qu'elle s'était comportée comme une enfant. Qu'elle lui devait d'être allée au bout.

La dernière montée vers la crête fut effectuée dans un silence lourd. Maïa marchait comme un automate, concentrée sur l'effort mécanique pour ne pas penser. Quand ils atteignirent enfin le sommet, un vent puissant et glacial les accueillit, mais la vue était comme promis, absolument époustouflante. Un panorama à 360 degrés sur une mer de sommets enneigés, étincelant sous le soleil implacable. La vallée s'étendait loin en dessous, miniature et silencieuse. La beauté brute, sauvage, presque écrasante du paysage lui coupa le souffle, effaçant pour un instant la peur et l'épuisement.

Elle resta là, immobile, essayant d'absorber cette immensité, de retrouver un semblant d'équilibre intérieur. Siméon se tenait à côté d'elle, contemplant le paysage avec une expression de satisfaction souveraine.

Il inspira profondément l'air pur et glacial. « Regarde ça, Maïa, » dit-il, sa voix portant sans effort par-dessus le sifflement du vent. « La puissance à l'état brut. La nature indomptée. Et nous, si petits face à elle. »

Il marqua une pause, puis tourna son regard vers elle. Ses yeux bleus semblaient avoir capté la dureté minérale du paysage, la froideur du ciel.

« Mais même ici, » poursuivit-il d'un ton méditatif, presque professoral, « on peut tout contrôler. Même le vertige. Surtout le vertige. Il suffit de décider que la peur n'a pas de prise. De la dominer. Comme on domine la pente, comme on domine le vide. Tout est une question de contrôle. »

Son regard était intense, presque fiévreux, et il ne la fixait pas elle, mais quelque chose au-delà, comme s'il s'adressait à l'univers entier. Maïa sentit un frisson désagréable lui parcourir l'échine, un froid qui n'avait rien à voir avec le vent cinglant. Cette obsession du contrôle. Cette façon de réduire la peur, l'émotion, à une simple faiblesse à éradiquer par la volonté. Ce n'était plus de la philosophie stoïcienne détournée, c'était autre chose. Quelque chose de plus dur, de plus implacable. Et la façon dont il l'avait guidée — ou poussée — sur le passage étroit prenait soudain un sens différent, plus inquiétant.

Elle détourna les yeux, incapable de soutenir cette intensité, ce froid qui émanait de lui malgré le soleil éclatant. Elle regarda ses propres mains, encore tremblantes sur ses bâtons. Elle avait atteint le sommet, oui. Mais à quel prix ? Et qui était vraiment cet homme qui se tenait à côté d'elle, maître apparent de l'univers et de ses propres démons, et qui semblait vouloir étendre ce contrôle absolu à tout ce qui l'entourait ? Y compris elle. Le trouble qu'elle ressentait n'était plus fugace. Il s'installait, lourd et persistant, comme les nuages sombres qui commençaient à s'accumuler à l'horizon.

4 — Coupure réseau

La descente fut étrangement silencieuse. Le vent était tombé en même temps que le soleil déclinait derrière les crêtes aiguisées, plongeant les combes dans une ombre précoce et glacée. Maïa marchait quelques pas derrière Siméon, les jambes lourdes, l'esprit engourdi par la fatigue et le tourbillon confus de ses émotions. La beauté écrasante du panorama sommital était déjà loin, remplacée par le souvenir persistant du regard intense de Siméon et de ses paroles sur le contrôle absolu. Le trouble qu'elle avait ressenti là-haut ne s'était pas dissipé ; il s'était infiltré en elle, lourd et froid comme la pierre sous ses pieds.

Siméon ne semblait pas remarquer son mutisme, ou s'il le remarquait, il n'en laissait rien paraître. Il avançait d'un pas égal, sûr, dévalant la pente avec la même aisance qu'il l'avait gravie, maître de son corps et de cet environnement qui, pour Maïa, restait hostile malgré sa splendeur. Il ne lui proposa pas d'aide, même dans les passages les plus raides où elle sentait ses genoux protester douloureusement. Il avait prouvé son point : elle *pouvait* le faire, elle l'*avait* fait. La discussion était close, semblait-il.

Lorsqu'ils atteignirent enfin le seuil de la forêt, puis les premières maisons du village alors que la nuit tombait, Maïa n'aspirait qu'à une chose : la solitude de son petit appartement, une douche chaude, et peut-être, essayer de démêler le nœud serré qui s'était formé dans sa poitrine. Devant l'office de tourisme où ils s'étaient donné rendez-vous le matin, Siméon s'arrêta.

« Eh bien, » dit-il avec un sourire qui se voulait sans doute chaleureux, mais qui parut un peu forcé à Maïa, « te voilà baptisée par la montagne. Tu t'es bien débrouillée. Repose-toi bien. Tu l'as mérité. »

« Merci, » répondit-elle simplement, trop épuisée pour formuler autre chose. « C'était… intense. »

« La montagne est intense, » rétorqua-t-il, comme énonçant une évidence. « C'est ce qui la rend vraie. À demain, Maïa ? »

Elle acquiesça vaguement, sans vraiment réfléchir à ce que ce « demain » impliquerait, et le regarda s'éloigner vers son chalet impeccable, silhouette droite et assurée dans la pénombre grandissante.

Une fois réfugiée dans son appartement, elle laissa tomber son sac à dos avec un bruit sourd, s'adossa à la porte fermée et ferma les yeux. L'épuisement physique était total, mais l'agitation mentale persistait. Cette randonnée n'avait pas été la bouffée d'air frais espérée, mais une confrontation. Pas seulement avec ses limites physiques ou sa peur du vide, mais avec quelque chose de plus insaisissable et de plus dérangeant chez Siméon. Cette obsession du contrôle, cette façon de nier la peur, de la réduire à une simple faiblesse à surmonter… C'était si loin de sa propre sensibilité, de sa façon d'appréhender le monde.

Elle eut soudain un besoin pressant d'entendre une voix familière, une voix qui la connaissait vraiment, avec ses forces et ses failles. Celle de Naël, son frère. Elle attrapa son téléphone portable posé sur la petite table de l'entrée. Elle n'avait pas eu de réseau de toute la journée en montagne, évidemment. Elle devait absolument le rassurer, lui dire qu'elle allait bien, malgré ce type un peu… oui, le mot lui vint naturellement : intense. C'était le mot que Naël avait utilisé dans son dernier message, auquel elle n'avait répondu que brièvement.

Elle composa son numéro. Rien. Juste le silence frustrant d'un téléphone qui ne cherchait même pas à établir la connexion. Elle regarda l'indicateur de réseau : une seule barre minuscule, clignotante, qui disparut aussitôt. Elle se déplaça vers la fenêtre, tendant le bras, espérant capter une onde égarée. Toujours rien. Le message « Aucun service » s'afficha, obstiné.

Elle soupira, une vague d'irritation s'ajoutant à sa fatigue. Elle avait déjà remarqué que la réception était capricieuse ici, dans ce bâtiment aux murs épais niché au creux de la vallée. Son opérateur principal, celui de son abonnement habituel, semblait avoir une couverture quasi nulle dans cette zone encaissée. Les premiers jours, elle avait mis ça sur le compte du hasard, mais là, c'était systématique. Le soir, surtout, le réseau semblait s'évanouir complètement. Comment allait-elle faire pour travailler, pour rester en contact ? Et surtout, comment rassurer Naël qui allait s'inquiéter de son silence après cette randonnée dont elle lui avait parlé ?

Elle tenta d'envoyer un SMS. « Échec de l'envoi ». Elle essaya de se connecter au Wi-Fi public du village, dont le signal arrivait parfois faiblement jusqu'ici. « Connexion impossible ». Un sentiment d'isolement, bien réel cette fois, commença à l'envahir. Ce silence qu'elle était venue chercher se transformait en une coupure, une mise à l'écart subie.

Elle se doucha longuement, laissant l'eau chaude détendre ses muscles endoloris, mais l'anxiété persistait. En sortant, elle vérifia à nouveau son téléphone. Toujours aucun service. Elle se sentait piégée,

coupée du monde extérieur d'une manière qu'elle n'avait pas anticipée.

Le lendemain matin, la situation n'avait pas changé. Pas de réseau. Pas de Wi-Fi. Elle se sentait nerveuse, agitée. Elle avait besoin de vérifier ses mails professionnels, d'envoyer des nouvelles à Naël. Elle envisagea d'aller au Relais des Cimes, mais elle n'avait aucune envie de s'y installer pendant des heures avec son ordinateur.

C'est alors qu'elle pensa à Siméon. À son chalet parfaitement équipé. À sa connexion internet sans doute irréprochable. L'idée de devoir lui demander ce service la mettait mal à l'aise après le trouble de la veille. Cela signifiait retourner dans son univers contrôlé, se mettre en quelque sorte sous sa dépendance pour une chose aussi basique que la communication. Mais quelle autre solution avait-elle ?

Elle hésita une bonne partie de la matinée, essayant désespérément de capter un signal près de la fenêtre, sortant même sur le palier glacial, en vain. Finalement, la nécessité pratique l'emporta sur ses réticences. Elle prit son ordinateur portable, son téléphone, et se dirigea vers le chalet de Siméon, le cœur serré par un mélange de gêne et de nécessité.

Il l'accueillit avec son calme habituel, comme s'il s'attendait à sa visite. Lorsqu'elle lui expliqua son problème de réseau avec embarras, il eut un sourire compréhensif.

« Ah oui, le réseau est notoirement mauvais dans cette partie du village, surtout dans les vieux bâtiments, comme l'ancienne école. Particulièrement avec ton opérateur, si j'ai bien compris ? C'est une zone blanche pour eux. C'est un problème connu. Mais ici, bien sûr, aucun souci. J'ai fait installer la fibre dès que possible, et j'ai un amplificateur de signal pour le mobile, au cas où. Installe-toi, Maïa. Fais comme chez toi. Le code Wi-Fi est sur le petit papier près de la box, là-bas. »

Il désigna un coin discret du salon. Sa façon de minimiser le problème tout en soulignant la supériorité de son installation la mit vaguement mal à l'aise, mais elle était trop soulagée d'avoir enfin accès au monde extérieur pour s'y attarder. Elle s'installa à la grande table en bois massif de la salle à manger, brancha son ordinateur et se connecta. Le débit était fulgurant.

Siméon s'affairait dans la cuisine, préparant du café, respectant apparemment sa concentration. Maïa se plongea dans ses mails, répondant aux plus urgents. Puis, elle ouvrit une nouvelle fenêtre pour envoyer un message à Naël. Au moment où elle commençait à taper, son téléphone portable, posé à côté de l'ordinateur, émit un léger bip. Une notification de SMS venait d'apparaître sur l'écran de veille,

profitant de la connexion Wi-Fi pour se manifester enfin.

Avant qu'elle n'ait pu tendre la main pour le prendre, Siméon, qui arrivait justement avec deux tasses de café fumantes, s'arrêta et jeta un coup d'œil à l'écran. Il était juste à côté, le geste parut presque naturel, une simple curiosité en passant.

« Ah, un message pour toi, » dit-il d'un ton neutre. Il posa les tasses et se pencha légèrement, plissant les yeux pour lire l'aperçu du message affiché sur l'écran verrouillé. Maïa vit son expression se figer une fraction de seconde, presque imperceptiblement, avant qu'il ne se redresse avec un sourire léger.

Le cœur de Maïa se serra. Naël. Elle tendit la main vers son téléphone, mais Siméon posa une main apaisante sur la sienne, l'empêchant de le saisir.

« Laisse, je te le lis, tu es occupée, » dit-il d'un ton faussement décontracté. Mais il ne prit pas le téléphone. Il lut, ou plutôt *paraphrasa*, ce qu'il avait vu ou deviné de l'aperçu. « C'est Naël. Il demande juste si tu as bien profité de la randonnée et si tout va bien. Rien d'urgent, semble-t-il. Tu pourras lui répondre plus tard. Bois ton café tant qu'il est chaud. »

Il retira sa main et s'assit en face d'elle, sirotant son propre café avec sérénité. Maïa resta figée un instant. Quelque chose clochait. La façon dont il avait vu le message avant elle, sa lecture rapide et son résumé lénifiant… Naël n'était pas du genre à envoyer des messages aussi anodins quand il était inquiet. Son dernier message avait déjà trahi une certaine méfiance envers Siméon. Ce nouveau SMS devait être plus pressant. Et Siméon le savait. Il venait de filtrer l'information, de la déformer pour minimiser l'inquiétude de son frère, pour la garder sous sa propre influence apaisante.

Un frisson froid la parcourut. Il avait lu son message. Il avait interprété son contenu pour elle. Il avait décidé de ce qu'elle devait savoir, et quand. C'était une intrusion subtile, mais profonde. Une prise de contrôle de plus, cette fois sur ses liens avec l'extérieur.

Pourtant, que pouvait-elle dire ? L'accuser d'avoir lu par-dessus son épaule ? D'avoir mal interprété un aperçu de message ? Il nierait avec le plus grand calme, la faisant passer pour paranoïaque. Et puis… elle était chez lui. Elle utilisait *sa* connexion internet. Elle était, d'une certaine manière, redevable.

Elle déverrouilla son téléphone d'une main légèrement tremblante, prétextant vouloir vérifier autre chose. L'aperçu avait disparu, mais elle ouvrit l'application SMS. Le message de Naël était là, bien plus inquiet que ce que Siméon avait laissé entendre : *« Maïa, pas de*

nouvelles depuis hier matin. La rando s'est bien passée ? Ce type, Siméon, il me semble toujours bizarre. Donne-moi des nouvelles VITE. Je commence à m'inquiéter sérieusement. Appelle-moi dès que tu peux. Bisous. »

La différence était flagrante. L'urgence, l'inquiétude explicite, la méfiance réitérée envers Siméon… Tout cela avait été gommé, lissé, transformé en une simple question polie. Siméon, en face d'elle, continuait de boire son café, le regard calme, attendant qu'elle réagisse.

Maïa sentit le rouge lui monter aux joues, un mélange de colère et d'impuissance. Mais elle ne dit rien. Elle se contenta de taper une réponse rapide et rassurante à Naël, promettant de l'appeler plus tard. Elle ne voulait pas d'une confrontation ici, maintenant. Elle se sentait trop vulnérable.

Elle termina rapidement de vérifier ses mails, remercia Siméon pour le café et la connexion, et prétexta devoir retourner travailler sur ses croquis. Il ne chercha pas à la retenir, la raccompagnant jusqu'à la porte avec la même courtoisie tranquille.

En repartant vers son appartement, Maïa serrait son téléphone dans sa poche comme une bouée de sauvetage percée. Elle se sentait de plus en plus coupée du monde, dépendante de cet homme pour le lien le plus élémentaire avec l'extérieur. Et cette dépendance, loin de la rassurer, commençait à l'étouffer. Pourtant, une partie d'elle s'accrochait encore à l'illusion. Peut-être exagérait-elle ? Peut-être Siméon avait-il simplement voulu la protéger de l'inquiétude de Naël, la laisser se concentrer sur son travail ? C'était si confortable de le croire. Si rassurant de penser que cette dépendance était en fait une forme de protection, une bulle où elle pouvait enfin créer en paix, à l'abri du bruit extérieur. Une bulle tissée par Siméon, juste pour elle. Une bulle de velours, douce et isolante.

5 — Le calme selon Siméon

Les jours suivants s'installèrent dans une routine étrange, à la fois productive et légèrement suffocante. Maïa avait fini par accepter l'offre « généreuse » de Siméon d'utiliser son chalet comme bureau principal. La connexion internet défaillante de son propre appartement lui servait d'excuse parfaite, une justification qu'elle se répétait à elle-même pour masquer le léger inconfort que cette dépendance continuait de lui inspirer. Siméon, de son côté, semblait trouver cette présence naturelle, presque nécessaire à l'harmonie de son univers. Il lui avait aménagé un coin près de la grande baie vitrée du salon, avec une table à dessin confortable et un éclairage optimal, s'assurant que rien ne vienne perturber sa concentration.

Et Maïa devait l'admettre : elle travaillait bien. Mieux qu'elle ne l'avait fait depuis des mois. Le calme du chalet, l'ordre impeccable, la beauté silencieuse du paysage alpin qui s'étendait sous ses yeux, tout cela semblait favoriser une concentration intense. Ses carnets se remplissaient d'esquisses rapides, d'études de lumière, de détails capturés lors de ses promenades solitaires (quand elle parvenait à s'extraire de l'orbite de Siméon) ou pendant les moments où il s'absentait pour des « rendez-vous téléphoniques importants » dans son bureau à l'étage. Son trait retrouvait sa force, sa confiance.

Siméon observait ses progrès avec une satisfaction évidente, prodiguant des conseils toujours pertinents, mais aussi, de plus en plus souvent, des commentaires sur sa manière de travailler, sur ses habitudes, sur sa façon d'être. Toujours sous le couvert de l'aider à atteindre cet « essentiel » qu'elle était venue chercher, cette « sérénité » propice à la création.

« Le calme, Maïa, c'est la clé de tout, » lui dit-il un soir, alors qu'ils partageaient un thé après une longue journée de travail pour elle, et d'appels téléphoniques tendus (qu'elle avait entendus en sourdine depuis son bureau) pour lui. Il était assis face à elle, dans son fauteuil club en cuir, l'incarnation même de la tranquillité maîtrisée. « Pas le simple silence, non. Le vrai calme intérieur. Celui qui naît de l'ordre, de la discipline, du contrôle de ses propres pensées, de ses propres émotions. »

Il avait cette façon de prononcer le mot « contrôle » avec une sorte

de révérence, comme s'il s'agissait de la vertu cardinale. Il citait souvent les stoïciens — Marc Aurèle, Sénèque, Épictète — mais Maïa commençait à percevoir une distorsion dans son interprétation. Là où les philosophes antiques prônaient la maîtrise de ce qui dépend de soi (ses jugements, ses désirs) et l'acceptation sereine de ce qui n'en dépend pas (les événements extérieurs, les actions des autres), Siméon semblait étendre la notion de contrôle à tout, y compris à ce qui lui était extérieur. Et surtout, à elle.

« Tu vois, Maïa, » poursuivit-il en la fixant de son regard pénétrant, « tu as cette sensibilité extraordinaire, ce talent brut. C'est une force immense. Mais c'est aussi une source de « bruit » intérieur. Tes émotions sont parfois trop… vives. Elles interfèrent avec la pureté de ton trait, avec la clarté de ta vision. Pour atteindre l'excellence, la vraie sérénité créatrice, tu dois apprendre à les canaliser, à les maîtriser. À ne garder que l'essentiel. »

Maïa écoutait, mal à l'aise. Elle reconnaissait une part de vérité dans ses propos. Son hypersensibilité était parfois un fardeau, une source d'anxiété qui pouvait la paralyser. Mais c'était aussi la source de son empathie, de sa capacité à capter les nuances, les émotions des autres, ce qui nourrissait son art. Vouloir la « maîtriser » comme il le suggérait, n'était-ce pas risquer de l'étouffer ?

« Je ne suis pas sûre de comprendre ce que tu veux dire par « maîtriser », Siméon » tenta-t-elle prudemment. « Les émotions font partie de ce que je suis, de ce que je dessine. »

« Bien sûr, » concéda-t-il avec un sourire indulgent. « Il ne s'agit pas de les nier. Il s'agit de les *gérer*. De ne pas se laisser submerger. De décider lesquelles sont utiles, constructives, et lesquelles sont superflues, perturbatrices. C'est comme l'ordre dans cette maison. Chaque chose a sa place, une fonction précise. Ce qui est inutile, ce qui crée du désordre, on l'élimine. Pour préserver l'harmonie. Le calme. »

Et c'est là que les micro-contrôles quotidiens prenaient tout leur sens, s'inscrivant dans cette philosophie glaçante. Ce n'étaient plus seulement des manies de perfectionniste, mais des applications concrètes de sa théorie du « calme par l'élimination du superflu ».

Cela avait commencé par des choses anodines. La façon dont elle disposait ses crayons sur la table à dessin (« Mets-les plutôt comme ça, c'est plus logique, plus ordonné »). Le choix de sa tasse pour le thé (« Celle-ci est plus en harmonie avec le service »). Ses habitudes alimentaires, qu'il commentait avec une sollicitude déguisée (« Es-tu sûre de vouloir manger ça ? Ce n'est pas un peu lourd pour la digestion, pour la clarté de l'esprit ? »). Il avait même commencé à lui

suggérer des lectures, des musiques — toujours calmes, équilibrées, maîtrisées — pour « nourrir son inspiration dans la bonne direction ».

Au début, Maïa avait tenté de résister poliment, d'affirmer ses propres choix. Mais Siméon avait l'art de présenter ses suggestions comme des évidences logiques, des conseils bienveillants visant uniquement son bien-être et son épanouissement artistique. Contester, c'était passer pour obtuse, désordonnée, voire ingrate. Alors, de plus en plus souvent, elle cédait. Pour la paix. Pour préserver cette harmonie de surface qu'il chérissait tant. Par fatigue, aussi. C'était épuisant de devoir constamment justifier ses moindres gestes, ses moindres préférences.

L'épisode de l'écharpe fuchsia fut un tournant subtil mais significatif. Elle l'avait laissée négligemment sur le dossier d'une chaise en rentrant d'une promenade. En revenant dans le salon quelques minutes plus tard, l'écharpe avait disparu.

« Tu cherches quelque chose ? » lui demanda Siméon, qui lisait tranquillement près du feu.

« Mon écharpe… la fuchsia. Je l'avais laissée là, je crois. »

« Ah, oui. Celle-là. » Il eut un léger haussement d'épaules. « Je l'ai mise dans le placard de l'entrée. Honnêtement, Maïa, cette couleur… elle jure terriblement avec la palette apaisante de cette pièce. C'est une agression visuelle. Trop de bruit. Ça perturbe l'équilibre. Tu comprends, n'est-ce pas ? Pour le calme. »

Maïa resta bouche bée. Il avait rangé — non, *fait disparaître* — son écharpe parce que la couleur lui déplaisait ? Parce qu'elle introduisait une note de « bruit » dans son univers parfaitement contrôlé ? La justification était tellement absurde, tellement disproportionnée, qu'elle ne sut quoi répondre. Elle sentit une bouffée de colère monter en elle, mais aussi un sentiment d'impuissance face à cette logique implacable et auto-centrée.

« C'est… mon écharpe, Siméon, » réussit-elle à articuler, la voix plus tremblante qu'elle ne l'aurait voulu.

« Je sais bien, » répondit-il avec un calme désarmant. « Et elle est en sécurité dans le placard. Tu pourras la reprendre quand tu sortiras. Mais ici, à l'intérieur, essayons de maintenir un environnement propice à la sérénité. Pour toi. Pour moi. Pour ton travail. C'est important. »

Il se replongea dans sa lecture, considérant manifestement l'incident comme clos et sa décision comme non négociable. Maïa resta plantée au milieu du salon, le cœur battant la chamade — non, pas la chamade, ce cliché absurde, mais battant fort, sourdement, comme un

tambour d'alerte étouffé. Elle venait de comprendre que le « calme » de Siméon n'était pas une quête de paix intérieure, mais une exigence de conformité absolue à ses propres normes esthétiques et comportementales. Son « calme » nécessitait l'éradication de tout ce qui déviait, de tout ce qui était trop vivant, trop coloré, trop *elle*.

Ce soir-là, elle récupéra son écharpe dans le placard sans un mot et rentra dans son appartement avec un sentiment d'oppression inédit. Elle avait l'impression d'étouffer, non seulement à cause de l'isolement physique croissant (le réseau restait désespérément absent chez elle), mais surtout à cause de cet envahissement insidieux de son espace personnel, de ses choix, de son identité même.

Elle s'assit à sa propre table, celle qu'elle avait un peu délaissée, et sortit son carnet. Pas celui qu'elle utilisait au chalet sous l'œil vigilant de Siméon, mais un autre, plus ancien, qu'elle gardait caché. D'une main hésitante, elle commença à dessiner. Pas les paysages alpins majestueux, pas les études de lumière impeccables qu'il appréciait tant. Elle dessina l'écharpe fuchsia, froissée, enfermée dans l'obscurité d'un placard symbolique. Elle ajouta des barreaux stylisés autour. Puis, à côté, elle esquissa la tasse de thé qu'il lui imposait, le livre stoïcien qu'il lui avait mis entre les mains, ses propres crayons « correctement » alignés par ses soins.

Ce n'était pas encore le système codé qu'elle mettrait en place plus tard, mais c'était une première tentative de documenter, de matérialiser ce malaise diffus, cette perte de contrôle insidieuse. C'était une façon de se réapproprier son propre regard, sa propre voix, même en secret.

Elle sentit une légère coupure sur sa joue, là où Siméon l'avait effleurée pour prendre son cheveu. Elle porta la main à sa peau. Il n'y avait rien, bien sûr. C'était une sensation fantôme. Mais le souvenir du cheveu, enfermé dans le petit carnet de cuir sombre, lui revint avec une force nouvelle. Ce n'était pas une excentricité romantique. C'était un acte de possession. Un trophée. Un avertissement silencieux.

Le calme de Siméon n'était pas la paix. C'était le silence qui précède l'orage, ou celui qui règne après que toute résistance a été brisée. Et elle commençait à peine à en mesurer la profondeur effrayante. Le velours de sa présence se faisait plus rêche, laissant deviner la trame dure et inflexible qui se cachait dessous.

6 — Le premier croquis raturé

Le lendemain matin, Maïa se força à quitter la sécurité relative de son appartement pour retourner au chalet de Siméon. C'était une capitulation tacite, une concession faite à la nécessité pratique (le réseau toujours inexistant chez elle) et à une pression plus subtile, celle de ne pas rompre l'harmonie précaire qu'il avait instaurée. Après l'incident de l'écharpe, il s'était montré particulièrement prévenant, presque trop, lui vantant les mérites de la « discipline » et de la « concentration » que seul, selon lui, l'environnement parfaitement ordonné de son chalet pouvait lui offrir pour son travail. Ne pas s'y rendre aurait été interprété comme un rejet, une introduction de « désordre » dans leur relation naissante, et Maïa, malgré sa méfiance grandissante, n'était pas encore prête à affronter la réaction froide et silencieusement réprobatrice qu'une telle décision aurait immanquablement provoquée.

Elle s'installa donc à la table à dessin qu'il lui avait dédiée près de la baie vitrée, mais le cœur n'y était pas. L'espace, baigné d'une lumière matinale impeccable, lui semblait froid, stérile. Ce n'était pas son atelier, avec son désordre familier, ses taches de peinture séchée et l'odeur réconfortante de la térébenthine et du papier. C'était l'idée de Siméon d'un atelier d'artiste : net, fonctionnel, sans âme. Chaque crayon était à sa place dans le pot design qu'il avait choisi, les feuilles de papier attendaient, parfaitement alignées. Même la vue magnifique sur les montagnes enneigées lui semblait aujourd'hui moins une source d'inspiration qu'une toile de fond grandiose mais distante, presque écrasante.

Elle tentait de travailler sur une étude botanique délicate : une gentiane bleue, trouvée lors d'une de ses rares promenades solitaires. Elle aimait la fragilité de ses pétales, la profondeur de sa couleur, un éclat de vie pure dans l'austérité de la roche. Elle essayait de capturer cette nuance avec ses crayons de couleur, superposant les couches avec patience, cherchant la vibration exacte du bleu contre le vert tendre de la tige. C'était un travail qui demandait de la finesse, une attention aux détails infimes, mais aussi une certaine liberté du trait pour ne pas figer la fleur dans une représentation trop rigide.

Elle était tellement absorbée qu'elle ne l'entendit pas arriver. Siméon se tenait soudain derrière elle, silencieux, observant son travail par-

dessus son épaule. Maïa sursauta légèrement, une bouffée d'adrénaline désagréable la parcourant. Elle détestait cette façon qu'il avait de surgir sans bruit, comme une ombre.

« Pardon, je ne voulais pas te faire peur, » dit-il de sa voix calme et posée. « Je regardais juste. C'est… intéressant. »

Le mot « intéressant », dans sa bouche, n'était jamais neutre. Il contenait toujours une évaluation implicite, une réserve. Il se pencha un peu plus, son visage près du sien. Elle pouvait sentir le léger parfum de son eau de toilette discrète et coûteuse.

« La couleur est juste, » concéda-t-il. « Tu as bien capté ce bleu profond, presque électrique. Mais le trait… » Il marqua une pause, comme s'il cherchait les mots les plus appropriés, les moins blessants en apparence. « Il manque un peu de… précision, tu ne trouves pas ? Regarde ici, le contour du pétale. Il est légèrement flou, presque hésitant. Et là, la nervure de la feuille, elle pourrait être plus affirmée, plus nette. »

Maïa regarda son dessin, puis releva les yeux vers lui, une protestation muette se formant sur ses lèvres. Elle avait *choisi* ce léger flou, cette douceur dans le contour, pour rendre la délicatesse veloutée du pétale. Un trait trop net aurait durci l'ensemble, l'aurait rendu moins vivant.

« C'était intentionnel, Siméon, » expliqua-t-elle d'une voix qu'elle s'efforça de maintenir neutre. « Pour la texture… pour ne pas que ce soit trop graphique. »

« Je comprends ton intention, Maïa » répondit-il avec une patience condescendante. « Mais l'intention ne suffit pas toujours. Pour atteindre la vraie maîtrise, il faut une clarté absolue dans l'exécution. La précision n'est pas l'ennemie de la sensibilité, au contraire. Elle la révèle. Ce flou, vois-tu, on pourrait l'interpréter comme une incertitude, un manque de contrôle. Or, l'art véritable, c'est le contrôle parfait du médium au service de la vision. Tu es capable de cette précision. Je l'ai vu dans d'autres de tes travaux. Ne te contente pas de l'à-peu-près. Vise l'excellence. Toujours. »

Il parlait doucement, son regard fixé sur le dessin, mais Maïa sentait la pression monter. Ce n'était plus un conseil artistique, c'était un ordre déguisé, une application directe de sa philosophie du contrôle à son travail le plus intime. Son regard insistant ne quittait pas la feuille, comme s'il attendait qu'elle obtempère. Chaque mot était pesé, chaque syllabe chargée de son autorité tranquille mais inflexible. Le « calme » qu'il prônait semblait exiger l'éradication de toute nuance, de toute ambiguïté, de toute imperfection humaine — même choisie.

Elle sentit ses doigts se crisper sur son crayon. Elle ne voulait pas effacer. Ce dessin lui plaisait comme il était. Il était *elle*, avec ses imperfections assumées, sa douceur intentionnelle. Mais le regard de Siméon pesait sur elle, une présence physique et psychologique écrasante. Il ne bougeait pas, attendant. Le silence s'épaississait dans la pièce, seulement troublé par le crépitement discret du feu dans la cheminée lointaine.

Elle résista une seconde, deux secondes. Puis, lentement, comme sous l'effet d'une volonté extérieure, sa main se leva. Elle prit la gomme mie de pain posée à côté de ses crayons. Ses doigts tremblaient légèrement. Elle hésita encore, ses yeux allant du dessin à Siméon, dont le visage restait impénétrable, attendant.

Finalement, elle céda. Avec un soupir presque inaudible, elle commença à gommer délicatement le contour du pétale qu'il avait critiqué. Le bruit doux et feutré de la gomme sur le papier épais résonna dans le silence comme une capitulation. Elle frotta, effaçant la nuance, le léger flou qu'elle avait mis tant de soin à créer, laissant à la place une trace pâle, une absence. Puis elle passa à la nervure de la feuille, la rendant plus nette, plus dure, plus conforme à la vision de Siméon.

Quand elle eut terminé, elle reposa la gomme, évitant de croiser le regard de l'homme qui se tenait toujours derrière elle. Elle contempla son dessin mutilé, vidé d'une partie de sa substance, de sa fragilité initiale. Il était plus « précis » maintenant, sans doute. Mais il était aussi plus froid, plus banal. Moins vivant. Moins elle.

« Voilà, » murmura Siméon, et elle perçut une note de satisfaction contenue dans sa voix. « Tu vois ? C'est mieux. Plus clair. Plus fort. Maintenant, tu peux reprendre sur une base nette. Sans hésitation. »

Il lui tapota légèrement l'épaule, un geste qui se voulait encourageant mais qui lui fit l'effet d'une marque de possession, puis il s'éloigna tranquillement vers son bureau, la laissant seule face à son dessin profané et au goût amer de sa propre soumission. Elle resta immobile un long moment, fixant la gentiane abîmée, un nœud serré dans la gorge. Puis une larme chaude roula sur sa joue, suivie d'une autre. Elle les essuya rageusement d'un revers de main. Ce n'était pas de la tristesse qu'elle ressentait, mais une colère froide et impuissante, dirigée autant contre Siméon que contre elle-même pour avoir cédé, pour ne pas avoir su défendre ce petit bout de son âme qu'il venait de piétiner avec une tranquillité désarmante. Elle ramassa la gomme mie de pain, la serra dans son poing jusqu'à ce que ses jointures blanchissent, avant de la jeter avec une violence contenue sur la table, où elle rebondit mollement. Elle repoussa la feuille de dessin d'un

geste brusque, se leva et tourna le dos à la baie vitrée, allant se réfugier dans l'ombre relative du salon, loin de cette lumière trop crue, trop révélatrice de sa propre faiblesse. Elle s'enroula sur elle-même dans un coin du grand canapé, ramenant ses genoux contre sa poitrine, petite silhouette perdue dans l'immensité contrôlée de l'univers de Siméon.

*

À quelques centaines de mètres de là, sur la terrasse ensoleillée de son propre chalet, légèrement en surplomb de celui de Siméon, Iseult Garrel abaissa lentement ses jumelles. Le soleil d'hiver réchauffait agréablement ses mains posées sur la rambarde en bois vieilli, mais son visage restait grave, ses lèvres pincées en une ligne fine. Elle avait tout vu. Ou plutôt, elle avait tout *lu*.

Iseult, cinquante-huit ans, veuve depuis dix ans et habitante de Rochefendue depuis toujours, avait perdu une grande partie de son audition suite à une maladie contractée dans sa jeunesse. Mais là où ses oreilles lui faisaient défaut, ses yeux avaient développé une acuité redoutable. Elle était devenue une observatrice experte du langage non verbal, une lectrice labiale hors pair, capable de déchiffrer les conversations silencieuses, les tensions muettes, les émotions cachées derrière les sourires de façade. C'était sa façon à elle de rester connectée au monde, une compétence affûtée par des années de pratique silencieuse. Et ce qui se passait dans le chalet de son voisin, Siméon Tarnec, l'intriguait et la préoccupait de plus en plus depuis l'arrivée de cette jeune femme, Maïa Cransac.

Elle avait observé la scène près de la baie vitrée. L'arrivée silencieuse de Siméon derrière Maïa concentrée sur son dessin. La façon dont il s'était penché, trop près. Elle n'avait pas pu lire tous les mots échangés, la distance et l'angle n'étaient pas idéaux, mais elle avait capté l'essentiel. La critique déguisée en conseil. Le mot « précision » répété avec insistance. L'immobilité de Siméon, son attente pesante. Et surtout, elle avait vu la résistance initiale de Maïa, son corps se tendant légèrement, son visage se fermant, puis la lente capitulation. La main qui prend la gomme, l'hésitation, le geste d'effacer sous le regard approbateur de Siméon. Elle avait vu la tape sur l'épaule ni chaleureuse ni amicale, juste possessive. Et elle avait vu la détresse muette de Maïa une fois seule, les épaules affaissées, le geste de jeter la gomme, la façon dont elle s'était recroquevillée sur le canapé comme un animal blessé cherchant refuge.

Iseult connaissait Siméon Tarnec depuis son enfance. Le petit Parisien qui venait passer ses vacances chez ses grands-parents, déjà si sérieux, si propre sur lui, si différent des autres enfants du village.

Devenu avocat, il avait hérité du chalet, le transformant en cette vitrine impeccable et froide. Il était poli, distant, respecté pour sa réussite mais pas aimé. Il y avait toujours eu quelque chose de lisse, de trop contrôlé chez lui qui mettait Iseult mal à l'aise. Et la façon dont il interagissait avec cette jeune artiste confirmait ses impressions diffuses.

Elle rentra à l'intérieur, dans la chaleur de sa cuisine où flottait une odeur de tisane aux herbes. Elle s'assit à la table en bois massif, sortit un carnet à spirale et un stylo à bille. Ce n'était pas un journal intime, mais plutôt un carnet d'observations, un peu comme ceux qu'elle utilisait pour noter ses contacts radioamateurs, une autre de ses passions solitaires. Elle ouvrit à une page vierge et écrivit, de son écriture penchée et appliquée, en utilisant parfois des abréviations ou des symboles phonétiques qu'elle avait développés pour sa lecture labiale :

10 h 15 env. — Chalet S. — M dessin (fleur bleue ?) près fenêtre.

S approche derrière (sans bruit). Critique travail (manque préc...). Pression visuelle/posturale.

M résiste (lèvres serrées, épaules ↑) puis cède.

Gomme dessin (lentement, visage ↓).

S touche épaule (poss.) puis part.

M détresse seule (larmes ? repli canapé).

Observation clé :

CONTRÔLE. VISAGE FERMÉ (M). COMMENCE À OBSERVER S.

Elle souligna la dernière ligne. Ce n'était plus une simple curiosité de voisinage. Il se passait quelque chose là-bas, quelque chose d'insidieux et de potentiellement dangereux. Siméon Tarnec ne se contentait pas d'héberger une artiste. Il semblait la façonner, la réduire, la contrôler. Et Maïa Cransac, malgré sa sensibilité évidente, semblait piégée, ou du moins en voie de l'être. Iseult referma son carnet. Ses yeux, habitués à percer les silences, resteraient désormais grands ouverts sur la maison d'en face. Elle ne savait pas encore ce qu'elle pourrait faire, mais elle observerait. Elle documenterait. Car parfois, le témoin silencieux est celui qui détient la clé, même s'il ne peut pas encore crier ce qu'il voit.

7 — Cadeau de verre

Les jours qui suivirent l'épisode du dessin raturé furent tendus d'une électricité statique. Maïa continuait de se rendre au chalet de Siméon pour travailler, prisonnière volontaire de la nécessité du réseau internet et d'une inertie née de la peur diffuse d'une confrontation ouverte. Elle érigeait autour d'elle une bulle de silence poli, se concentrant sur ses croquis avec une intensité feinte, évitant autant que possible le regard de Siméon, répondant à ses questions par des phrases courtes et neutres. Lui, de son côté, agissait comme si de rien n'était, reprenant son rôle de mentor attentionné, de critique d'art avisé, mais une vigilance nouvelle brillait parfois dans ses yeux bleus lorsqu'il la regardait travailler, comme s'il guettait le moindre signe de rébellion ou de « désordre » émotionnel.

Cette atmosphère pesante commençait à peser sur le travail de Maïa. La liberté qu'elle avait cru retrouver dans son trait semblait s'étioler sous cette surveillance constante, sous cette pression implicite à la conformité. Elle se surprenait à hésiter avant de poser une couleur jugée trop vive, à durcir un contour par anticipation d'une critique sur son manque de « précision ». L'autocensure, insidieuse, s'installait.

Un après-midi, alors qu'elle rangeait ses affaires, épuisée par cette lutte intérieure plus encore que par le travail lui-même, Siméon entra dans le salon, un paquet soigneusement emballé dans du papier de soie bleu nuit à la main. Il arborait ce sourire calme et maîtrisé qu'elle commençait à redouter plus qu'à apprécier.

« J'ai quelque chose pour toi, Maïa, » annonça-t-il, son ton empreint d'une fausse modestie. « Une petite chose que j'ai vue l'autre jour et qui m'a immédiatement fait penser à toi, à la délicatesse de ton travail. »

Il lui tendit le paquet. Maïa le prit avec une certaine méfiance, le cœur battant un peu plus vite. Un cadeau ? Après ce qui s'était passé ? C'était sans doute une tentative de sa part de « réparer » les choses, de la ramener dans son giron par un geste de générosité calculée. Elle défit lentement le ruban de satin, puis le papier de soie crissant.

À l'intérieur, reposant sur un lit de velours sombre, se trouvait un serre-livres. Mais pas n'importe lequel. Un objet d'une beauté stupéfiante, taillé dans un bloc de cristal pur, représentant un oiseau

stylisé aux ailes déployées, prêt à prendre son envol. La lumière jouait à travers les facettes impeccables, diffractant des éclats multicolores sur la table basse. C'était exquis, délicat, presque éthéré.

« C'est… magnifique, Siméon, » souffla Maïa, sincèrement touchée par la beauté de l'objet, tout en luttant contre le malaise que lui inspirait ce geste. « Je ne sais pas quoi dire. »

« Ne dis rien, » répondit-il doucement, ses yeux fixés sur les siens. « Regarde-le simplement. Il est comme ton art, Maïa. D'une beauté évidente, mais aussi… incroyablement fragile. » Il marqua une pause, laissant le poids de ses mots s'installer. « Le cristal, vois-tu, c'est comme la confiance. Précieux, transparent, lumineux. Mais il suffit d'un choc, d'une négligence, même involontaire, pour qu'il se brise en mille morceaux irréparables. Il faut en prendre grand soin. »

Un frisson froid parcourut Maïa. Voilà. Le cadeau n'était pas gratuit. Il venait avec une condition, une leçon, un avertissement à peine voilé. La beauté fragile de l'oiseau de cristal devenait soudain lourde de sens, une métaphore de sa propre vulnérabilité, et de la confiance précaire — et déjà entamée — qu'elle plaçait en cet homme. Elle aurait voulu refuser, dire qu'elle n'en voulait pas, que ce symbole la mettait mal à l'aise. Mais comment refuser un cadeau si beau, si « attentionné » ? Elle se serait sentie ingrate, discourtoise. Piégée, encore une fois.

« Je… j'en prendrai grand soin, Siméon, » murmura-t-elle, la gorge serrée. « Merci. C'est vraiment… très beau. »

Elle prit délicatement l'oiseau de cristal, sentant son poids froid et lisse dans ses mains. Où le poser ? Il semblait trop précieux, trop fragile pour n'importe quel endroit. Siméon sembla lire dans ses pensées.

« Mets-le là, sur l'étagère près de ta table à dessin » suggéra-t-il. « Il captera la lumière du matin. Et il te rappellera l'importance de la clarté, de la préciosité de chaque geste. »

Maïa obéit, le cœur lourd. Elle déposa le serre-livres sur l'étagère désignée, entre une pile de livres d'art aux couvertures sobres et un vase design vide. L'oiseau de cristal semblait y trôner, magnifique et vulnérable, sous la lumière crue qui tombait de la baie vitrée. Un témoin silencieux et fragile de sa présence dans ce lieu.

Quelques heures plus tard, la tension dans la pièce était palpable. Siméon travaillait à son bureau, mais Maïa sentait son regard peser sur elle par moments. Elle essayait de se concentrer sur une nouvelle esquisse, mais ses pensées revenaient sans cesse au serre-livres, à sa beauté ambiguë, à la mise en garde de Siméon. Elle se sentait

nerveuse, maladroite, hyper consciente de chacun de ses gestes, comme si elle marchait sur des œufs — ou du cristal.

Elle avait besoin d'un livre de référence posé sur l'étagère, juste à côté du nouvel oiseau de cristal. Elle se leva, se dirigea vers l'étagère. Au moment où elle tendait la main pour saisir le livre, elle entendit Siméon se racler la gorge derrière elle. Un bruit anodin, mais qui la fit sursauter. Son coude heurta — légèrement, lui sembla-t-il — la base du serre-livres.

Ce fut comme un ralenti cauchemardesque. Elle vit l'oiseau de cristal vaciller une fraction de seconde sur son socle lisse. Elle tenta de le rattraper d'un geste désespéré, mais ses doigts ne firent que l'effleurer, accentuant peut-être sa chute. L'objet bascula dans le vide et heurta le parquet en bois sombre avec un bruit sec et effroyablement aigu.

CRAC.

Le son de l'impact fut suivi d'une myriade de tintements cristallins alors que l'oiseau se brisait, non pas en mille morceaux, mais en quelques gros fragments et une poussière d'éclats scintillants qui s'éparpillèrent sur le sol impeccable.

Le silence qui suivit fut absolu, assourdissant. Maïa resta figée, horrifiée, les yeux rivés sur les débris de l'oiseau magnifique. Son cœur battait si fort qu'elle le sentait jusque dans ses tempes. Un « non » muet se forma sur ses lèvres.

Elle n'osa pas se retourner vers Siméon. Elle sentait sa présence derrière elle, immobile, pesante. Elle s'attendait à une explosion, à des reproches violents. Mais rien ne vint. Juste ce silence glacial, plus accusateur que n'importe quel cri.

Lentement, elle tourna la tête. Siméon se tenait près de son bureau, les bras croisés, le visage fermé. Il ne regardait pas Maïa. Il fixait les morceaux de cristal brisé sur le sol avec une expression de profonde, de froide déception. Pas de colère. Juste ce jugement silencieux, ce constat navré d'une négligence impardonnable.

« Je… je suis tellement désolée, Siméon, » bégaya Maïa, sentant les larmes lui monter aux yeux. « Je ne sais pas comment… j'ai à peine… je suis impardonnable. » L'excuse jaillit automatiquement, même si une partie d'elle se demandait encore comment un si léger contact avait pu provoquer une telle catastrophe. Avait-il été mal positionné ? L'étagère était-elle parfaitement stable ? Mais ces questions furent balayées par la vague de culpabilité qui la submergeait, amplifiée par le silence accusateur de Siméon. C'était elle qui l'avait fait tomber. Elle, la maladroite, la négligente. Elle avait brisé la confiance, la

beauté fragile.

Elle s'agenouilla impulsivement pour ramasser les plus gros morceaux, ignorant le danger.

« Attention, » dit enfin Siméon, sa voix dépourvue de toute chaleur, plate et tranchante comme le verre brisé. « Tu vas te couper. »

Trop tard. En saisissant un fragment aux arêtes vives, elle sentit une douleur fulgurante lui traverser l'index. Une perle de sang rouge vif apparut aussitôt, contrastant avec la blancheur de sa peau et la transparence du cristal. Elle retira sa main vivement, portant son doigt blessé à sa bouche, le goût métallique du sang se mêlant à l'amertume de sa culpabilité.

Siméon s'approcha enfin, mais pas d'elle. Il alla chercher une balayette et une pelle dans un placard, et commença à ramasser méticuleusement les débris de cristal, sans un mot de plus, sans un regard pour Maïa ou son doigt qui saignait. Chaque geste était précis, contrôlé, efficace. Il traitait les restes de son « précieux » cadeau comme de vulgaires déchets à éliminer rapidement pour restaurer l'ordre parfait de son environnement.

Maïa resta agenouillée sur le parquet, regardant son doigt ensanglanté, puis Siméon qui nettoyait le sol avec une application froide. Elle se sentait submergée par un sentiment de faute écrasante, irréparable. Elle avait tout gâché. La beauté de l'objet, la « confiance » qu'il symbolisait, l'harmonie du lieu. Comment avait-elle pu être aussi stupide, aussi maladroite ? Était-elle vraiment si peu fiable, si incapable de prendre soin des choses précieuses ?

Le doute s'insinua en elle, venimeux. Peut-être que Siméon avait raison depuis le début. Peut-être qu'elle *était* trop émotive, trop désordonnée, trop peu maîtresse d'elle-même. Peut-être que ses critiques sur son manque de précision, sur sa négligence, étaient fondées. Cette petite coupure à son doigt semblait soudain confirmer toutes ses propres insuffisances, toutes les accusations muettes de Siméon. Elle ne pouvait même pas ramasser du verre brisé sans se blesser. Comment pouvait-elle prétendre maîtriser son art, ou sa propre vie ?

Elle se releva péniblement, murmurant une excuse inaudible, et se dirigea vers la petite salle de bain pour nettoyer sa coupure sous l'eau froide. Le reflet que lui renvoya le miroir fut celui d'une jeune femme pâle, aux yeux rougis, l'air perdu et coupable. La confiance en ses propres gestes, en sa propre perception, venait de se briser, aussi sûrement que l'oiseau de cristal sur le parquet sombre du chalet de Siméon.

8 — Isolement parfait

Le silence dans le chalet, après l'épisode du cristal brisé, ne s'était pas vraiment dissipé. Il avait simplement changé de nature, devenant plus lourd, chargé d'une culpabilité muette qui semblait émaner de Maïa et d'un jugement froid et distant qui émanait de Siméon. Il n'avait plus jamais mentionné l'incident, mais son attitude envers elle s'était subtilement modifiée. Moins de compliments sur son travail, plus de silences évaluatifs. Une forme de sollicitude nouvelle était apparue, mais elle était teintée d'une condescendance protectrice, comme s'il devait désormais veiller sur une personne intrinsèquement maladroite, peu fiable, ayant besoin d'être constamment guidée pour éviter de commettre d'autres erreurs.

Maïa, profondément ébranlée par l'accident et par sa propre réaction de culpabilité dévorante, se sentait marcher sur une corde raide émotionnelle. Le doute sur ses propres capacités, sur sa propre perception, semé par Siméon et amplifié par l'incident, avait pris racine. Elle se surveillait constamment, analysant chacun de ses gestes, de peur de faire à nouveau « une bêtise », de briser autre chose, de provoquer à nouveau ce silence glacial qui lui était plus insupportable encore qu'une explosion de colère. Elle se sentait diminuée, anxieuse, et paradoxalement, de plus en plus dépendante de l'approbation tacite de Siméon pour se sentir un tant soit peu validée.

L'isolement de son propre appartement lui pesait également. Le réseau mobile et internet restait obstinément défaillant, la coupant de ses contacts professionnels réguliers et, surtout, de la voix rassurante de Naël. Ses réponses aux messages inquiets de son frère se faisaient vagues, retardées par la nécessité d'utiliser la connexion du chalet. Elle sentait son anxiété monter à chaque jour sans véritable conversation avec lui, mais elle se sentait incapable de lui expliquer la complexité de sa situation, le malaise diffus qui l'étreignait, de peur de paraître faible, paranoïaque, ou ingrate envers Siméon qui lui offrait, après tout, un cadre de travail « idéal ».

C'est dans ce contexte de fragilité psychologique et d'isolement pratique que Siméon avança sa proposition, un soir où la neige recommençait à tomber dru dehors, enveloppant le chalet dans un silence ouaté et accentuant encore le sentiment de huis clos. Ils venaient de terminer un dîner simple — préparé par Siméon, comme

souvent ces derniers temps, Maïa se sentant trop gauche pour oser s'aventurer dans sa cuisine immaculée — et étaient assis près du feu.

« Maïa, » commença Siméon d'un ton doux, presque paternel, en posant sa tasse de tisane. « J'ai beaucoup réfléchi ces derniers jours. À toi. À ton travail. À ce que tu es venue chercher ici. »

Elle se tendit légèrement, anticipant une nouvelle critique déguisée, une nouvelle leçon sur le contrôle ou la discipline.

« Je te vois lutter, » poursuivit-il, son regard bleu empreint d'une sollicitude étudiée. « Lutter avec les distractions, même minimes. Lutter avec cet environnement temporaire et peu pratique de ton appartement. Lutter contre ce sentiment d'insécurité que je perçois parfois en toi, cette peur de mal faire qui, je le vois bien, entrave ta liberté créatrice. »

Il marqua une pause, la laissant absorber ses mots qui, comme toujours, semblaient lire en elle avec une précision troublante, tout en déformant subtilement la réalité. Ce n'était pas l'appartement qui était le problème, c'était l'atmosphère qu'il créait *lui*. Mais elle ne dit rien, attendant la suite.

« Je crois savoir ce dont tu as besoin, » reprit-il. « Tu as besoin d'un véritable sanctuaire. D'un lieu où tu te sentes totalement en sécurité, protégée du « bruit » extérieur — qu'il soit physique ou mental. Un lieu où tu puisses te consacrer entièrement à ton art, sans te soucier des contingences matérielles, sans craindre le jugement ou l'erreur. Un lieu de calme absolu, d'ordre parfait, où ton talent puisse enfin s'épanouir sans entraves. »

Il se pencha légèrement vers elle, son expression sérieuse et bienveillante. « Maïa, je pense que tu devrais venir t'installer ici. Définitivement. Enfin, pour le reste de ta résidence, bien sûr. »

La proposition la frappa comme un coup de tonnerre silencieux. Emménager chez lui ? Quitter la petite indépendance qui lui restait, même précaire et inconfortable, pour s'installer complètement dans son univers à lui, sous son toit, sous son contrôle permanent ? L'idée la terrifia. Une alarme stridente se déclencha dans une partie de son esprit. C'était trop. Trop vite. Trop engageant. Trop… enfermant.

Mais une autre partie d'elle, celle qui était épuisée, fragilisée, celle qui doutait d'elle-même et qui aspirait désespérément à la sécurité et à la validation, fut tentée. L'image qu'il peignait était séduisante : un sanctuaire dédié à son art, une protection contre le monde extérieur et contre ses propres faiblesses perçues. Plus de problèmes de réseau. Plus de solitude pesante dans l'appartement vide. Une présence constante — celle de Siméon — pour la guider, la soutenir, veiller sur

elle. N'était-ce pas, au fond, ce qu'elle était venue chercher ? Un cadre stable pour créer ?

Elle regarda autour d'elle le salon impeccable, le feu crépitant sagement dans l'âtre, l'ordre rassurant de chaque objet à sa place. C'était si loin du chaos de sa vie précédente, du désordre de ses propres émotions. Peut-être avait-il raison ? Peut-être que cet ordre extérieur était vraiment la clé pour trouver l'ordre intérieur, le calme nécessaire à sa création ? Peut-être que sa peur n'était qu'une résistance irrationnelle au changement, à l'engagement, à la discipline qu'il incarnait ?

« Je… je ne sais pas, Siméon, » murmura-t-elle, torturant nerveusement un fil de sa robe. « C'est… c'est une proposition très généreuse, mais… emménager ici ? Ce serait peut-être… trop. Je ne veux pas t'imposer ma présence, mon désordre… »

« Ton désordre ? » Il eut un petit rire doux, indulgent. « Maïa, tu n'apportes aucun désordre. Tu apportes la beauté, la sensibilité. Quant à m'imposer ta présence, ce serait tout le contraire. Ta présence ici apporte une lumière, une vie qui manquait à ce chalet parfois trop silencieux. Et puis, pense à ton travail. Ne plus avoir à faire ces allers-retours, avoir tout ton matériel à portée de main, dans un environnement parfaitement stable et sécurisé… Ce serait idéal, non ? Consacre ton énergie à créer, pas à lutter contre des problèmes pratiques. »

Il se leva et vint s'asseoir à côté d'elle sur le canapé, prenant doucement ses mains dans les siennes. Ses paumes étaient chaudes, sèches, rassurantes. « Pense à nous, Maïa. Pense à ce que nous construisons ici. Une relation basée sur la compréhension mutuelle, le soutien, la recherche commune de l'essentiel. Ce chalet peut être notre sanctuaire à tous les deux. Notre refuge contre l'agitation du monde. Juste toi et moi, et ton art. Le calme parfait. »

Ses mots étaient comme un baume sur ses angoisses. « Notre sanctuaire ». « Notre refuge ». « Juste toi et moi ». L'isolement qu'elle redoutait était présenté comme une protection, une intimité précieuse. La dépendance devenait du soutien. Le contrôle devenait de la sécurité. La logique de l'emprise se refermait sur elle, douce et implacable comme du velours.

Elle leva les yeux vers lui. Son regard était sincère, ou du moins, il en avait toutes les apparences. Elle voulait tellement croire à cette promesse de calme, de sécurité, de soutien inconditionnel. Elle était si fatiguée de douter, de lutter seule.

L'alarme dans son esprit s'était tue, étouffée par le besoin lancinant de sécurité et la séduction de cette offre présentée comme une

évidence bienveillante.

« D'accord, » souffla-t-elle, la voix à peine audible. « D'accord, Siméon. Si tu penses vraiment que c'est une bonne idée… »

Un sourire illumina le visage de Siméon. Un sourire de triomphe discret, mais indéniable. « C'est une excellente idée, Maïa. Tu verras. La meilleure décision pour toi, pour ton art. Je t'aiderai à déménager tes affaires dès demain. Tout sera simple, fluide. »

Le lendemain fut effectivement d'une efficacité redoutable. Siméon orchestra le déménagement des quelques cartons de Maïa avec une précision militaire. Il lui attribua la chambre d'amis — spacieuse, impeccable, mais impersonnelle — et l'aida à installer ses affaires dans les placards vides, suggérant au passage de « trier » ce qui n'était pas « essentiel ». Maïa, encore sous le coup de sa décision et désireuse de ne pas créer de « désordre », se laissa faire, mettant de côté des objets personnels, des vêtements colorés, tout ce qui semblait détonner dans cet univers maîtrisé.

Le soir même, alors qu'elle finissait de ranger ses derniers livres sur l'étagère de sa nouvelle chambre, Siméon apparut sur le seuil. Il tenait quelque chose dans la main.

« Une petite touche finale, » dit-il avec un sourire. « Pour notre sécurité. Et notre tranquillité. »

Il s'approcha de la porte et commença à installer une nouvelle poignée, équipée d'une serrure numérique dernier cri. Maïa observa, intriguée et un peu mal à l'aise.

« C'est… nécessaire ? » demanda-t-elle.

« C'est une précaution, » répondit-il sans la regarder, concentré sur son travail. « On n'est jamais trop prudent. Surtout dans un endroit un peu isolé comme celui-ci. Et puis, » ajouta-t-il en se redressant une fois la serrure installée, « cela nous garantit une intimité parfaite. Personne ne pourra venir nous déranger ici. »

Il lui montra comment fonctionnait le code — une combinaison de chiffres qu'il avait choisie. Puis il ajouta, presque en aparté : « Bien sûr, j'ai aussi un code maître. En cas d'urgence. Pour pouvoir veiller sur toi. »

Il testa la serrure. Elle s'enclencha avec un clic électronique sec, définitif. Maïa resta figée devant la porte. Ce clic résonnait étrangement dans le silence de la chambre, dans le silence du chalet. Ce n'était pas le son rassurant de la sécurité. C'était le son d'une porte qui se referme, d'une clé qu'on jette symboliquement. Elle venait d'entrer dans le sanctuaire de Siméon. Mais en franchissant ce seuil, elle avait l'impression glaçante d'avoir aussi franchi une ligne

invisible, celle qui séparait encore la liberté précaire de l'isolement parfait. Le velours de la protection venait de révéler la texture rêche de la cage.

9 — Voisine silencieuse

Une semaine. Sept jours s'étaient écoulés depuis que Maïa avait franchi le seuil du chalet de Siméon, non plus comme une invitée ou une collaboratrice, mais comme une résidente permanente, prisonnière consentante de ce « sanctuaire » au calme oppressant. De sa propre fenêtre, Iseult Garrel avait observé les allées et venues discrètes mais efficaces de Siméon transportant les quelques cartons de Maïa. Elle avait vu le visage pâle et tendu de la jeune femme lorsqu'elle était entrée pour la dernière fois dans le chalet avec ses affaires personnelles, et elle n'avait pas manqué le clic sec et définitif de la nouvelle serrure numérique que Siméon avait installée quelques heures plus tard. Un clic qui avait résonné jusqu'à elle, non pas par le son, mais par la finalité qu'il impliquait. La cage dorée venait de se refermer.

Depuis, la vie au chalet voisin semblait suivre un rythme immuable, d'une régularité presque artificielle. Siméon partait parfois en voiture pour des rendez-vous inconnus, revenant toujours à l'heure prévue. Maïa, elle, ne sortait que rarement, et jamais seule. Les quelques fois où Iseult l'avait aperçue dans le jardin ou sur le chemin menant au village, elle était accompagnée de Siméon, marchant légèrement en retrait, le regard souvent baissé, silencieuse. L'éclat de curiosité et d'espoir qu'Iseult avait cru déceler en elle les premiers jours semblait s'être terni, remplacé par une sorte de vigilance lasse, une ombre dans ses yeux.

Iseult passait beaucoup de temps dans son propre chalet, un espace chaleureux et un peu encombré qui contrastait vivement avec l'ordre clinique de celui de Siméon. Veuve depuis une décennie, elle avait rempli le silence laissé par son mari avec ses passions tranquilles. Les livres s'empilaient sur les étagères et les tables basses, témoins de sa curiosité insatiable. Les plantes vertes prospéraient près des fenêtres, apportant une touche de vie désordonnée mais tenace. Et puis, il y avait son coin radio.

Dans une petite pièce attenante au salon, qui aurait dû être une chambre d'amis mais qu'elle avait transformée en son « shack » personnel, trônait son équipement de radioamateur. Un vieux transceiver Kenwood, un manipulateur morse en laiton qu'elle utilisait encore parfois par nostalgie, des câbles courant sagement le long des

plinthes, un ordinateur portable dédié aux logs et aux modes numériques, et sur l'établi, un assortiment d'outils de précision, de bobines de fil, de composants électroniques et de schémas griffonnés. Réparer, modifier, améliorer son matériel était pour Iseult une source de satisfaction profonde, un défi intellectuel qui occupait ses mains et son esprit. Son handicap auditif l'avait poussée, par nécessité et par passion, à devenir une autodidacte méticuleuse en électronique, cherchant constamment à optimiser ses appareils pour capter le moindre signal, la moindre nuance. C'était aussi sa fenêtre ouverte sur un monde lointain, fait de voix craquant dans l'éther, de signaux ténus captés par-delà les montagnes et les océans.

Cet après-midi-là, elle travaillait sur un filtre audio vieillissant qui ajoutait un bourdonnement désagréable à la réception. Fer à souder en main, lunettes-loupes sur le nez, elle était entièrement absorbée par la tâche délicate de remplacer un condensateur minuscule sur le circuit imprimé. La concentration était son état naturel, aiguisée par des années passées à compenser sa perte auditive par une attention visuelle et tactile accrue. Elle ne percevait le monde extérieur que comme une toile de fond feutrée : le tic-tac régulier de l'horloge comtoise dans le salon, le léger sifflement du vent contre les vitres, le crépitement doux du bois dans le poêle.

Soudain, entre deux crachotements statiques provenant du haut-parleur du transceiver laissé allumé à faible volume, elle perçut autre chose. Un son bref, étouffé, provenant de l'extérieur. Ou peut-être de l'intérieur du chalet voisin ? Ce n'était pas un cri clair, plutôt une sorte de jappement étranglé, une plainte coupée net. Un son qui détonnait violemment avec le calme habituel du lieu.

Elle releva la tête, immobilisant le fer à souder au-dessus du circuit. Elle tendit l'oreille, ou plutôt, elle tendit toute son attention, essayant de capter une répétition, une confirmation. Était-ce un animal ? Un renard surpris ? Ou le grincement d'une branche sous le vent qui s'était levé ? Non. Ce son avait une qualité humaine, une note de détresse contenue qui lui glaça le sang. Il ressemblait à un cri qu'on aurait tenté d'étouffer avec une main ou un oreiller.

Elle se leva vivement, posa ses outils et se précipita vers la fenêtre de son atelier qui donnait directement sur le côté du chalet de Siméon. Elle écarta légèrement le rideau. Rien d'anormal en apparence. Les volets de la chambre d'amis, celle qu'occupait Maïa, étaient mi-clos, comme souvent pendant la journée. Aucune lumière ne filtrait. Aucun mouvement.

Elle resta là, immobile, scrutant la façade silencieuse, retenant sa respiration. Le silence était retombé, plus lourd, plus suspect qu'avant.

Elle repensa à la scène dont elle avait été témoin quelques jours plus tôt : Siméon critiquant le dessin de Maïa, la forçant à l'effacer, la détresse muette de la jeune femme. Elle repensa à l'installation de Maïa ici, à son air de plus en plus effacé, à son isolement visible. Ce cri étouffé, s'il était bien réel, s'inscrivait dans une progression inquiétante.

Le doute la tarauda. Avait-elle bien entendu ? Son audition, même si elle s'était adaptée, pouvait lui jouer des tours. Le son était si bref, si ambigu. Mais son instinct, ce sixième sens développé par des années d'observation silencieuse, lui disait que quelque chose n'allait pas. Quelque chose de grave se passait peut-être derrière les murs impeccables du chalet voisin.

Elle retourna à son établi, mais la concentration l'avait abandonnée. Ses mains tremblaient légèrement. Que faire ? Alerter quelqu'un ? Mais sur la base de quoi ? D'un son incertain, d'une intuition ? On la prendrait pour une vieille femme un peu sourde et trop curieuse. Elle avait déjà tenté de parler au Capitaine Mazer de la gendarmerie, quelques années auparavant, au sujet d'une autre affaire qui lui semblait suspecte, et elle s'était heurtée à un mur de scepticisme poli. Elle n'avait pas de preuves. Juste des observations, des lectures labiales fragmentaires, des sensations.

Mais elle ne pouvait pas rester inactive. Si cette jeune femme était en danger, si ce cri était réel, le silence serait une complicité. Elle devait en savoir plus. Observer plus attentivement. Et peut-être… écouter.

Son regard tomba sur son matériel radio. Elle avait des antennes, des récepteurs sensibles… mais conçus pour capter des ondes radio, pas des sons ambiants à travers un mur ou une fenêtre. Pourtant, l'idée germa. Grâce à ses connaissances autodidactes en électronique audio, acquises en cherchant à améliorer ses propres systèmes d'écoute, elle avait quelques connaissances en électronique audio. Elle avait déjà bricolé des petits amplificateurs pour améliorer la réception des signaux faibles. Pourrait-elle adapter quelque chose ?

Elle commença à fouiller dans ses boîtes de composants, sortant de vieux microphones dynamiques, des préamplis, des câbles. Elle esquissa quelques schémas sur son carnet. Un microphone directionnel serait idéal pour cibler une source sonore précise, mais elle n'en possédait pas de vraiment performant. Et il faudrait enregistrer. Garder une trace.

La décision se cristallisa. Elle ne pouvait pas se fier uniquement à ses oreilles défaillantes ou à ses yeux limités par les angles et les murs. Elle devait essayer d'obtenir une preuve tangible, même minime.

Quelque chose qui pourrait corroborer ses soupçons, ou au contraire, la rassurer.

Elle passa le reste de l'après-midi à chercher en ligne. Elle n'avait pas besoin d'un équipement d'espionnage sophistiqué et coûteux. Juste quelque chose de simple, de discret, d'efficace. Elle trouva finalement ce qu'elle cherchait sur un site spécialisé dans le matériel audio bon marché : un petit enregistreur numérique de la taille d'une clé USB, facile à dissimuler, avec une bonne autonomie, et un microphone externe, pas exactement directionnel mais avec une sensibilité correcte, qu'elle pourrait peut-être améliorer elle-même en lui bricolant un petit cône parabolique.

Elle ajouta les deux articles à son panier virtuel, paya avec sa carte bancaire, choisissant la livraison express au relais colis du village voisin pour plus de discrétion. Ce n'était pas grand-chose, juste quelques dizaines d'euros investis sur la base d'une intuition et d'un cri étouffé. Mais c'était un premier pas. Une action concrète dans ce silence pesant.

Elle retourna à la fenêtre, ses jumelles à la main cette fois. Le soleil déclinait, projetant de longues ombres bleues sur la neige. Une lumière s'alluma au rez-de-chaussée du chalet de Siméon. Elle vit Maïa passer devant la fenêtre de la cuisine, son visage pâle dans la lumière artificielle. Elle semblait aller bien physiquement, mais son expression était vide, ses mouvements lents, presque mécaniques. Puis Siméon apparut derrière elle, posa une main sur son épaule — un geste qui, de loin, pouvait paraître affectueux, mais qu'Iseult interpréta comme possessif, contrôlant. Maïa ne réagit pas, ou plutôt, elle eut un léger tressaillement presque imperceptible avant de continuer ce qu'elle faisait.

Iseult abaissa ses jumelles, le cœur serré. Non, elle n'avait pas rêvé. Quelque chose clochait sérieusement là-bas. Et elle serait prête. Prête à écouter. Prête à enregistrer le son du silence qui se brise.

10 — Le stagiaire

L'odeur tenace de café tiède et de dossiers poussiéreux flottait dans le petit bureau exigu de la brigade de gendarmerie de Rochefendue. Dehors, le soleil hivernal peinait à réchauffer l'air glacial, mais à l'intérieur, sous le néon blafard, régnait une atmosphère confinée, presque somnolente. Jonas Havel, vingt-sept ans, fraîchement sorti de l'école de gendarmerie et affecté ici pour son stage de première année, tentait de mettre un peu d'ordre dans une pile de rapports d'intervention mineure qui menaçait de déborder de son coin de bureau. C'était son troisième mois à Rochefendue, et l'excitation initiale d'intégrer enfin le « terrain » avait laissé place à une routine faite de petites incivilités, de différends de voisinage et, surtout, d'une quantité impressionnante de tâches administratives.

Il soupira discrètement, passant une main lasse sur ses cheveux bruns coupés court. Ce n'était pas exactement l'action trépidante qu'il avait imaginée. Rochefendue était un poste calme, trop calme parfois. Son supérieur et tuteur de stage, le Capitaine Rédouane Mazer, un homme sec et pragmatique approchant la cinquantaine, semblait considérer ce calme comme une bénédiction, une preuve d'efficacité et de bonne gestion. Pour Jonas, c'était parfois un poids, un silence qui pouvait masquer autre chose.

La porte du bureau de Mazer s'ouvrit, laissant échapper un nuage de fumée de cigarette électronique au parfum synthétique de fruits rouges. Le Capitaine apparut sur le seuil, sa silhouette épaisse dans son uniforme impeccable, le regard sévère derrière ses lunettes à monture métallique.

« Havel ! Mon bureau. Deux minutes. » Le ton était sans réplique, comme toujours.

Jonas se leva vivement, emportant son carnet et un stylo. Dans le bureau de Mazer, plus grand mais tout aussi impersonnel, l'ordre régnait. Pas un papier ne dépassait. Seul un cadre photo sur le bureau, montrant une femme souriante et deux adolescents sur une plage ensoleillée, apportait une touche personnelle, presque incongrue.

« Asseyez-vous, Havel. » Mazer s'installa derrière son bureau, ouvrit un dossier sur son ordinateur. « Bon. Petit point sur les affaires courantes avant que je parte en réunion à la compagnie. D'abord, cette

histoire de dégradations sur les clôtures de l'éleveur Dubois. Vous avez avancé ? »

Jonas fit un rapide compte-rendu de ses investigations : auditions des voisins, relevé des traces, rien de concluant pour l'instant. Mazer écouta d'une oreille distraite, tapotant sur son clavier.

« Classique. Probablement encore ces jeunes du village d'à côté. Continuez les patrouilles le soir, mais n'y passez pas trop de temps. On a autre chose à faire. » Il fit défiler quelque chose à l'écran. « Ensuite… ah oui. Classement. J'ai besoin que vous archiviez définitivement certains dossiers. Ceux qui traînent depuis trop longtemps sans nouveaux éléments. On doit faire de la place et, surtout, améliorer nos statistiques de résolution. La pression de la hiérarchie, vous connaissez… »

Il désigna une petite pile de chemises cartonnées posée sur le coin de son bureau. « Prenez ça. Vérifiez une dernière fois qu'il n'y a rien de neuf, et hop, classement vertical. »

Jonas prit la pile. Il y avait des dossiers de vols simples, une disparition de chat, et puis une chemise un peu plus épaisse, intitulée « Disparition inquiétante — VEZIAN Antea ». Le nom lui dit vaguement quelque chose.

« Vezian… » murmura-t-il en ouvrant le dossier.

« Ah oui, la petite Antea, » dit Mazer avec une lassitude non feinte. « Une jeune femme qui travaillait à l'auberge, il y a deux ans. Partie du jour au lendemain. Sac à dos, quelques affaires, plus de nouvelles. On a cherché un peu, bien sûr. Auditionné le patron de l'auberge, les collègues, le petit ami de l'époque — un saisonnier reparti aussi sec. Rien. La famille, en Italie, n'a pas eu de nouvelles non plus. Conclusion : fugue. Probablement partie refaire sa vie ailleurs, comme beaucoup de jeunes qui passent par ici. Le dossier est froid depuis des mois. Classement. »

Jonas parcourut rapidement les pièces du dossier. La photo d'Antea Vezian le frappa : un visage jeune, souriant, des yeux vifs. Elle avait vingt-huit ans au moment de sa disparition. Les auditions étaient brèves, les vérifications sommaires. Fugue ? C'était possible, bien sûr. Mais quelque chose dans la rapidité de la conclusion le dérangeait. Il y avait un rapport d'incident antérieur, une altercation avec un client de l'auberge quelques semaines avant sa disparition, mais le nom du client n'était pas clairement mentionné, juste une description vague. L'affaire avait été classée sans suite.

« Vous êtes sûr, mon Capitaine ? Fugue ? Il n'y a eu absolument aucun mouvement sur ses comptes, aucune trace numérique depuis

deux ans ? » demanda Jonas, une pointe d'incertitude dans la voix.

Mazer leva les yeux de son écran, un éclair d'agacement dans le regard. « Havel, on ne va pas refaire l'enquête. On a suivi la procédure. Pas d'éléments matériels, pas de corps, pas de suspect crédible. La thèse de la fugue est la plus probable et la seule qui tienne. On ne peut pas mobiliser des moyens indéfiniment sur des dossiers comme ça. La vallée est pleine de gens qui passent, qui repartent. C'est la vie. Classez-moi ça, et passez à autre chose. Concentrez-vous sur le concret, le flagrant, ce qui améliore le quotidien des habitants et nos chiffres. C'est ça, le travail de gendarme en milieu rural. Compris ? »

« Oui, mon Capitaine, » répondit Jonas, ravalant ses doutes. Il savait qu'insister serait contre-productif, surtout en tant que stagiaire. Mazer avait une vision pragmatique, presque administrative, de leur métier. Les statistiques, les procédures, le classement rapide des affaires sans solution évidente primaient sur l'intuition ou le doute persistant. Jonas, lui, avait encore cette flamme idéaliste, cette conviction que chaque affaire, même ancienne, même classée, méritait une attention sans faille, surtout lorsqu'il s'agissait d'une disparition humaine.

Il retourna à son bureau avec la pile de dossiers à classer, mais l'image d'Antea Vezian et les questions sans réponse autour de sa « fugue » restaient accrochées à son esprit. Par simple curiosité professionnelle, ou peut-être par une sorte de sixième sens qu'il n'osait pas encore s'avouer, il décida de ne pas classer immédiatement le dossier Vezian. Il le glissa sous la pile des rapports d'intervention, se promettant d'y jeter un œil plus approfondi dès qu'il aurait un moment de libre, à l'abri du regard de Mazer.

Il passa le reste de la matinée à archiver les autres dossiers, à saisir des données dans le logiciel de la gendarmerie, à répondre au téléphone. La routine reprit ses droits, mais une pensée lancinante persistait. Cette disparition classée un peu trop vite… Était-ce un cas isolé ? Ou y avait-il eu d'autres « fugues », d'autres disparitions inexpliquées dans cette vallée si calme en apparence ?

Pendant sa pause déjeuner, qu'il prit seul dans la petite salle de repos avec un sandwich insipide, il ouvrit discrètement l'intranet de la gendarmerie sur son ordinateur portable personnel. Il lança une recherche simple dans les archives départementales, utilisant des mots-clés comme « disparition », « fugue », « personne disparue », en filtrant sur le secteur géographique de Rochefendue et des vallées environnantes sur les dix dernières années.

Les résultats commencèrent à s'afficher, lentement. Beaucoup de cas résolus rapidement : des adolescents en fugue retrouvés, des randonneurs égarés secourus. Mais au milieu de ces issues heureuses

ou du moins expliquées, d'autres noms apparurent. Des femmes, principalement. Souvent jeunes, souvent arrivées dans la région pour travailler comme saisonnières ou pour chercher un nouveau départ. Des disparitions classées comme volontaires, faute d'éléments contraires. Antea Vezian n'était pas la seule. Il y en avait eu au moins trois autres dans les huit années précédentes, dont les dossiers présentaient des similarités troublantes : départ soudain, peu d'affaires emportées, silence radio total par la suite, enquêtes rapidement conclues sur l'hypothèse de la fugue.

Jonas sentit un léger frisson lui parcourir l'échine. Quatre disparitions de femmes en moins de dix ans dans un secteur si peu peuplé… Statistiquement, cela commençait à faire beaucoup. Bien sûr, il pouvait s'agir de coïncidences. La montagne attire et parfois rejette les âmes en quête de changement. Mais l'accumulation de ces cas similaires, tous conclus un peu hâtivement sur la même hypothèse, lui parut suspecte. Une anomalie statistique que Mazer, obsédé par ses classements, avait peut-être ignorée ou choisi d'ignorer.

Il nota les noms, les dates, les numéros de dossier sur son carnet personnel. Il n'avait aucune preuve, juste une intuition, une anomalie statistique. Mais c'était suffisant pour éveiller sa vigilance. Il se promit de consulter discrètement ces autres dossiers dès que possible, de chercher des liens potentiels, des détails qui auraient pu être négligés.

Alors qu'il refermait son ordinateur, son regard fut attiré par une petite photo punaisée sur le panneau de liège au-dessus de son bureau. C'était une photo de sa fille, Léa, trois ans, souriant à pleines dents, les joues roses après une bataille de boules de neige l'hiver précédent. Il sourit à son tour, une bouffée de tendresse le submergeant. C'était pour elle, pour son avenir, qu'il avait choisi ce métier, malgré ses difficultés et ses frustrations. Et c'était aussi en pensant à elle, à toutes les jeunes femmes vulnérables qui pourraient se retrouver en danger, qu'il sentait monter en lui une détermination nouvelle. Il ne pouvait pas se contenter de classer des dossiers et de remplir des statistiques. S'il y avait ne serait-ce qu'une infime chance que ces disparitions ne soient pas des fugues, il se devait de creuser. Même seul. Même contre l'avis de sa hiérarchie.

Il retourna à son travail, l'esprit plus alerte, le regard plus aiguisé. Le calme apparent de Rochefendue venait de prendre une teinte plus sombre, plus inquiétante. Et le jeune gendarme stagiaire sentait confusément que son rôle ici pourrait bien dépasser la simple gestion des affaires courantes.

11 — Retour du frère

La vieille Jeep kaki de Naël Borgès toussota et crachota en grimpant la dernière côte menant à Rochefendue, comme si elle protestait contre l'air raréfié et le froid mordant qui s'intensifiaient à mesure qu'il s'enfonçait dans le cœur des Alpes. Naël agrippa plus fermement le volant usé, les sourcils froncés par une inquiétude tenace qui lui nouait l'estomac depuis plusieurs jours. Il n'aimait pas cette vallée encaissée, ce silence pesant, cette atmosphère de vase clos qui semblait émaner du petit village perché là comme un nid d'aigle oublié. Surtout, il n'aimait pas savoir sa sœur, Maïa, ici, seule, ou plutôt, pas seule. C'était bien ça le problème.

Il repensa au dernier échange de SMS qu'il avait eu avec elle, une dizaine de jours plus tôt. Elle lui avait parlé avec un enthousiasme un peu forcé de cette résidence d'artiste, de ce besoin de calme pour retrouver l'inspiration. Elle avait aussi mentionné, presque en passant, cet avocat charmant, Siméon Tarnec, qui l'aidait beaucoup, lui offrant même l'accès à sa connexion internet « parce que le réseau est pourri dans son appart ». Puis, il y avait eu ce message vocal étrange reçu quelques jours après, court, paniqué, presque inaudible à cause du vent ou d'une mauvaise réception, où elle semblait dire quelque chose comme « trop de contrôle » ou « je peux pas », avant que la communication ne coupe net. Et enfin, cette photo du contrat de concubinage qu'elle lui avait envoyée en pleine nuit depuis un numéro inconnu — un « burner phone » ? — accompagnée d'un simple mot : « Regarde. Dis rien. Prudence. »

Naël avait regardé. Et ce qu'il avait lu l'avait glacé. Ce n'était pas un simple contrat de vie commune. C'était un document alambiqué, rédigé dans un jargon juridique retors, qui semblait surtout viser à protéger les biens de Tarnec tout en limitant drastiquement l'autonomie financière de Maïa si elle venait à « partager son quotidien » de manière plus permanente. Une clause parlait même de « contribution aux charges communes basée sur une évaluation subjective du confort et de la quiétude apportés par chaque partie ». Du délire. Ou plutôt, une manipulation habile, typique de ce genre d'ordure qui se croit plus malin que tout le monde.

Depuis, plus rien. Ses appels restaient sans réponse. Ses messages, lus tardivement, ne recevaient que des réponses courtes, évasives,

presque trop enjouées, comme si Maïa cherchait à le rassurer à tout prix, ou comme si quelqu'un d'autre dictait ses réponses. L'inquiétude de Naël s'était muée en une certitude angoissée : sa sœur était en danger. Pas forcément un danger physique immédiat, mais quelque chose de plus insidieux, une emprise qui se refermait sur elle. Il connaissait Maïa, sa sensibilité à fleur de peau, sa tendance à l'idéalisme, son besoin parfois excessif d'approbation. Elle était une proie parfaite pour un manipulateur narcissique comme ce Tarnec semblait l'être.

Il gara la Jeep un peu à l'écart du centre du village, près de l'ancienne école où Maïa était censée loger. Il coupa le moteur et resta un instant immobile, observant les alentours. Le silence était presque irréel. Pas un bruit, à part le léger murmure du vent dans les mélèzes dénudés. Il sortit de la voiture, son grand gabarit enveloppé dans une parka usée et un bonnet de laine enfoncé sur ses cheveux longs et emmêlés. Naël, photographe animalier et montagnard solitaire, n'était pas homme à se laisser impressionner facilement, mais ce lieu dégageait quelque chose d'oppressant.

Il monta les quelques marches menant à l'appartement de Maïa et frappa à la porte. Pas de réponse. Il frappa plus fort. Toujours rien. Il essaya la poignée. Verrouillée. Étrange. Il était presque midi, elle aurait dû être là, à travailler. Il sortit son téléphone, tenta de l'appeler. Messagerie directe. Son anxiété monta d'un cran.

Il redescendit, hésitant sur la marche à suivre. Demander aux voisins ? Aller directement au chalet de Tarnec ? Il n'avait pas l'adresse exacte, juste une vague indication « un peu plus haut sur la route principale ». Il décida de faire un tour rapide dans le village, au cas où elle serait sortie faire une course.

Le marché hebdomadaire battait son plein sur la petite place, ou plutôt, tentait de battre son plein malgré le froid et le peu d'animation. Les mêmes étals que Maïa avait décrits dans son premier message enthousiaste. Naël balaya la foule du regard, cherchant la silhouette familière de sa sœur, son écharpe colorée peut-être. Rien. Les visages étaient fermés, curieux face à cet étranger évident, mais personne ne semblait la connaître ou remarquer son absence.

Il s'apprêtait à rebrousser chemin quand il entendit son nom, prononcé avec une hésitation.

« Naël ? Naël Borgès ? »

Il se retourna. Une femme d'une cinquantaine d'années, emmitouflée dans une doudoune sans âge, le regardait avec une intensité surprenante. C'était la boulangère dont Maïa lui avait parlé.

« Oui, c'est moi. Vous me connaissez ? »

« Votre sœur m'a montré une photo, » expliqua la femme en essuyant ses mains farinées sur son tablier. « Maïa. Elle est venue souvent ces derniers temps. Une gentille fille. Mais… » Elle baissa la voix, jetant un regard circulaire autour d'elle. « On ne la voit plus beaucoup depuis qu'elle est tout le temps fourrée chez l'avocat, là-haut. Tarnec. »

Le cœur de Naël se serra. « Vous savez où il habite exactement ? Je suis venu lui faire une surprise, mais elle n'est pas à son appartement. »

« Chez Tarnec, elle y est sûrement, » répondit la boulangère avec une moue désapprobatrice. « C'est le grand chalet moderne juste après le virage, celui avec les baies vitrées et pas un brin d'herbe qui dépasse. On ne peut pas le manquer. Mais faites attention, jeune homme. Ce Tarnec… il n'est pas clair. Trop lisse. Et votre sœur, elle a l'air… éteinte, ces derniers jours. »

Les paroles de la boulangère confirmèrent les pires craintes de Naël. Il la remercia chaleureusement et reprit la route, cette fois en direction du chalet de Tarnec. Il le repéra sans peine : une construction moderne et anguleuse qui tranchait avec l'architecture traditionnelle du village, entourée d'un jardin à la symétrie quasi militaire, même sous la neige. Pas une lumière ne semblait allumée, mais une légère fumée s'échappait de la cheminée.

Il gara la Jeep un peu plus bas, ne voulant pas arriver en conquérant, et monta à pied les derniers mètres. Il sonna à la porte. Un carillon discret et mélodieux retentit à l'intérieur. Après quelques secondes qui parurent une éternité à Naël, la porte s'ouvrit.

Ce fut Siméon Tarnec qui apparut. Plus grand que Naël ne l'imaginait, impeccable dans un pantalon de flanelle et un pull en cachemire, l'air parfaitement calme et maître de lui. Il dévisagea Naël avec une curiosité polie, sans manifester la moindre surprise.

« Oui ? C'est pour quoi ? » demanda-t-il d'une voix posée.

« Je suis Naël Borgès. Le frère de Maïa, » répondit Naël, s'efforçant de garder son calme, sentant une antipathie immédiate pour cet homme trop lisse. « Je suis venu voir ma sœur. Elle est là ? »

Un léger sourire apparut sur les lèvres de Tarnec. « Naël ! Quelle surprise ! Maïa m'a beaucoup parlé de vous. Entrez, entrez, ne restez pas dans le froid. » Il s'écarta pour le laisser passer, son geste large et accueillant contrastant avec la froideur de son regard.

Naël pénétra dans le chalet. L'intérieur était exactement comme la boulangère l'avait décrit : impeccable, ordonné à l'extrême, presque stérile. Un feu brûlait sans crépiter dans la cheminée design. Une

musique classique discrète flottait dans l'air. Et au milieu du salon, assise sur le canapé, se trouvait Maïa.

Elle leva les yeux vers lui, et le cœur de Naël se serra davantage. Elle était pâle, ses yeux semblaient plus grands dans son visage amaigri. Elle portait des vêtements sombres et neutres, si différents de ses tenues habituellement colorées. Un sourire apparut sur ses lèvres, mais il sembla forcé, presque douloureux.

« Naël ! Quelle… quelle surprise ! » dit-elle d'une voix un peu éteinte. Elle ne se leva pas immédiatement.

« Je passais dans le coin, » mentit Naël, s'approchant d'elle. « J'ai pensé venir te faire un coucou. Comment tu vas ? »

« Bien, très bien, » répondit-elle trop vite, jetant un regard fugitif vers Siméon qui s'était approché et se tenait maintenant près d'elle, une main posée sur le dossier du canapé, juste derrière sa tête. Un geste anodin en apparence, mais terriblement possessif aux yeux de Naël. « Je travaille beaucoup. Siméon m'aide énormément. Son chalet est si… calme. Parfait pour la concentration. »

Elle récitait une leçon bien apprise. Naël le sentit immédiatement. Il s'assit sur le fauteuil en face d'elle, cherchant son regard, essayant de percer la façade.

« C'est gentil à Siméon de t'accueillir, » dit Naël, en fixant l'avocat. « Mais tu n'es pas un peu à l'étroit ici ? Tu as toujours eu besoin de ton espace, de ton propre bazar créatif. »

« Oh, mais j'ai mon espace, » intervint Maïa, toujours sans le regarder directement. « Siméon m'a aménagé un coin formidable près de la fenêtre. Et l'ordre, finalement, c'est très… reposant. Ça aide à clarifier les idées. »

Siméon sourit, un sourire de pure satisfaction. « C'est ce que je m'efforce de lui expliquer. Le calme et l'ordre sont les meilleurs alliés de la création. Mais Maïa est encore en phase d'adaptation. N'est-ce pas, ma chère ? » Il posa une main sur l'épaule de Maïa, une pression légère mais insistante. Maïa tressaillit à peine, mais Naël vit le muscle de sa mâchoire se contracter.

Il brûlait de la prendre à part, de lui parler franchement, de lui demander ce qui se passait réellement. Mais il sentait que c'était impossible ici, sous le regard vigilant de Tarnec. Celui-ci contrôlait la conversation, répondant parfois à la place de Maïa, orientant les sujets, maintenant une atmosphère de cordialité forcée qui mettait Naël mal à l'aise. Il essaya de poser des questions plus personnelles à Maïa, sur ses amis, sur ses projets après la résidence, mais ses réponses restaient vagues, évitantes, ponctuées par les interventions «

clarificatrices » de Siméon.

Naël remarqua aussi quelque chose d'autre. Un léger bleu, presque invisible, juste à la naissance du poignet de Maïa, que la manche de son pull ne recouvrait pas entièrement lorsqu'elle bougeait. Un bleu petit, circulaire, comme la marque d'une pression forte. Il eut un haut-le-cœur. Son regard croisa celui de Siméon, qui suivait sa propre observation. L'avocat ne cilla pas, son visage resta impassible, mais Naël crut déceler un éclair fugace de défi, ou peut-être d'amusement cruel, dans ses yeux bleus.

Il comprit qu'il n'obtiendrait rien de plus aujourd'hui. Insister ne ferait qu'aggraver la situation de Maïa, la mettre en porte-à-faux vis-à-vis de son geôlier souriant. Il devait partir, mais pas avant d'avoir tenté une dernière chose.

Il se leva. « Bon, je ne vais pas vous déranger plus longtemps. J'ai de la route à faire. Maïa, raccompagne-moi jusqu'à la voiture, tu me montreras le chemin. »

Il vit l'hésitation dans les yeux de Maïa, un rapide coup d'œil interrogateur vers Siméon. Celui-ci intervint aussitôt, avec une sollicitude parfaite : « Bien sûr, Naël. Mais il commence à faire froid dehors, et Maïa est un peu fatiguée aujourd'hui. Je peux vous indiquer le chemin moi-même, si vous voulez. Ou mieux, restez donc dîner avec nous ! »

Le piège était évident. Il ne voulait pas les laisser seuls une seule seconde.

« Non, merci, une autre fois peut-être, » répondit Naël fermement. « Allez Maïa, juste deux minutes. Prends une veste. »

Il y eut un instant de flottement. Maïa semblait tiraillée. Puis, avec une lueur de détermination qu'il ne lui avait pas vue depuis longtemps, elle se leva. « Oui, je viens. »

Elle enfila rapidement une veste posée sur une chaise — une veste neutre, sans doute approuvée par Siméon — et suivit Naël vers la sortie, sous le regard impassible mais chargé d'une tension froide de l'avocat.

Dès qu'ils furent dehors, sur le chemin enneigé menant à la route, hors de portée de voix (du moins l'espérait-il), Naël attrapa doucement le bras de sa sœur.

« Maïa, qu'est-ce qui se passe ? Vraiment ? Ce type… il est dangereux. Tu dois partir d'ici. »

Elle retira vivement son bras, jetant un regard inquiet vers le chalet. « Chut ! Ne dis pas ça ! Siméon est… compliqué, mais il est bon pour

moi. Il m'aide. Tu ne comprends pas. »

« Ce que je comprends, c'est que tu n'es plus toi-même ! Tu as peur de lui. Et ce bleu… » Il désigna son poignet.

Maïa cacha vivement sa main sous la manche de sa veste. « Ce n'est rien ! Un accident. Je me suis cognée. Arrête de t'imaginer des choses, Naël ! Tu es paranoïaque. »

Sa voix était montée d'un cran, mais elle sonnait faux, comme une défense désespérée. Naël vit la panique dans ses yeux. Elle était terrifiée, mais elle était aussi sous emprise, incapable de voir ou d'admettre la réalité.

Il réalisa qu'il ne pouvait pas la forcer. Pas maintenant. Il changea de tactique. Il sortit discrètement de sa poche le petit téléphone prépayé basique qu'il avait acheté avant de venir.

« Tiens, » dit-il en le lui glissant dans la main, la forçant à refermer ses doigts dessus. « Prends ça. Garde-le caché. C'est un numéro anonyme. Le code PIN est 1234. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'importe quoi, à n'importe quelle heure, tu m'appelles avec ça. Promets-le-moi. »

Maïa regarda le téléphone, puis son frère, les yeux embués de larmes qu'elle refusait de laisser couler. Elle hocha la tête rapidement, glissant l'objet dans la poche de sa veste.

« Je dois y retourner, » murmura-t-elle. « Il va s'inquiéter. »

« Fais attention à toi, Maïa. S'il te plaît. »

Elle ne répondit pas, se détourna et remonta en courant presque vers le chalet, sans se retourner. Naël la regarda disparaître derrière la porte qui se referma aussitôt. Il resta là un long moment, le cœur lourd de culpabilité et d'impuissance, fixant le chalet silencieux et impeccable. Il n'avait rien vu de concret, juste une atmosphère pesante, une sœur méconnaissable, un bleu suspect, et un homme au contrôle glaçant. Mais c'était suffisant. Il savait qu'il ne pouvait pas la laisser là. Il devait trouver un moyen de l'aider, de la surveiller. Revenir s'installer au refuge voisin sous un prétexte quelconque, comme il l'avait envisagé, lui parut soudain la seule option viable. Il ne pouvait pas la laisser seule face au loup déguisé en agneau.

12 — Comptes séparés

Le petit téléphone prépayé pesait lourd dans la poche de sa veste, un secret brûlant contre sa cuisse. Depuis le départ de Naël, deux jours auparavant, Maïa n'avait pas osé le sortir, encore moins l'allumer. La simple présence de cet objet clandestin dans le chalet de Siméon lui donnait des sueurs froides. Et si Siméon le trouvait ? Sa réaction serait terrible, elle le sentait. Il y verrait une trahison, une preuve de méfiance inacceptable, une rupture du « calme » et de la « confiance » qu'il exigeait. Elle l'avait donc caché au fond d'un tiroir de sa commode, sous une pile de pulls neutres approuvés par le maître des lieux, espérant presque l'oublier.

Mais l'inquiétude dans les yeux de son frère, sa mise en garde directe contre Siméon (« il est dangereux »), et surtout ce bleu au poignet qu'elle avait tenté de nier mais qui était bien réel — résultat d'une étreinte trop forte de Siméon pour l'empêcher de sortir seule « s'exposer au froid inutilement » — tout cela avait laissé une fissure dans la façade de déni qu'elle s'efforçait de maintenir. La visite de Naël avait été comme une bouffée d'air extérieur dans l'atmosphère confinée du chalet, lui rappelant qu'un autre monde existait, un monde où elle n'était pas constamment évaluée, contrôlée, infantilisée.

Siméon avait bien sûr senti le changement. Il n'avait posé aucune question directe sur la visite de Naël après son départ, mais son attitude s'était faite plus distante, plus observatrice. Il semblait redoubler de vigilance, comme s'il craignait que l'influence extérieure n'ait semé des graines de « désordre » dans l'esprit de Maïa. Ses commentaires sur la nécessité du calme, de l'ordre, de l'isolement pour la création s'étaient faits plus fréquents, plus insistants.

C'est dans ce climat de méfiance larvée qu'il aborda, un soir, le sujet qu'elle redoutait sans oser se l'avouer : leur « organisation pratique ».

« Maïa, » commença-t-il alors qu'ils finissaient de dîner — encore un repas préparé par ses soins, sain, équilibré, mais sans fantaisie, comme tout ce qui l'entourait désormais. « Maintenant que tu es installée ici, que nous partageons ce quotidien, je pense qu'il est temps de clarifier les choses sur le plan matériel. Pour éviter tout malentendu futur. Pour préserver notre harmonie. »

Il se leva et alla chercher un document dans son bureau, qu'il posa

devant elle sur la table impeccable. C'était une liasse de papiers reliée, à l'aspect officiel et intimidant. Le titre la glaça : « Contrat d'organisation de la vie commune et de contribution aux charges ».

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Maïa, la voix soudain sèche.

« Une simple formalité, » répondit Siméon avec un sourire rassurant qui ne parvint pas à masquer la froideur de son regard. « Juste quelques lignes pour définir clairement comment nous fonctionnons ensemble. Qui paie quoi, comment nous gérons les dépenses communes... Des choses basiques, pour que tout soit transparent entre nous. La transparence est la base de la confiance, tu ne crois pas ? »

Maïa se sentit piégée. Elle n'avait jamais discuté d'argent avec lui. Depuis qu'elle était au chalet, il semblait prendre en charge toutes les dépenses courantes (nourriture, chauffage, etc.) sans jamais rien lui demander, ce qui la mettait déjà mal à l'aise. Elle avait bien quelques économies de côté, fruit de ses dernières commandes d'illustration, mais son statut de freelance la rendait financièrement vulnérable, surtout depuis qu'elle avait du mal à se concentrer et à démarcher de nouveaux clients dans cette atmosphère pesante.

Elle commença à feuilleter le document, son appréhension grandissant à chaque page. Le langage était juridique, complexe, truffé de clauses et de sous-clauses qu'elle avait du mal à déchiffrer. Mais l'esprit général était clair : Siméon restait l'unique propriétaire du chalet et de tout ce qu'il contenait. Ses propres revenus et biens restaient strictement séparés. Et surtout, il y avait cette fameuse clause sur la « contribution aux charges communes ». Elle stipulait que Maïa devrait contribuer mensuellement à un montant forfaitaire, fixé unilatéralement par Siméon, pour couvrir sa part de « l'usure du lieu, des charges énergétiques, et du maintien de la quiétude et de l'ordre nécessaires à l'activité professionnelle des deux parties ». Le montant n'était pas précisé, laissé à la « discrétion raisonnable » de Siméon. Pire encore, une autre clause indiquait qu'en cas de « perturbation significative de la quiétude ou de l'harmonie du foyer » par l'une des parties (sans définir ce que cela signifiait concrètement), l'autre partie pouvait exiger une compensation financière supplémentaire ou mettre fin immédiatement à l'accord de vie commune.

C'était une aberration. Un contrat léonin qui la plaçait dans une situation de dépendance et de précarité totales, soumise à l'arbitraire de Siméon pour le simple droit d'habiter et de travailler sous son toit. C'était le contrat que Naël avait vu en photo et qui l'avait tant alarmé.

« Siméon, je… je ne comprends pas bien, » dit-elle, essayant de gagner du temps, de masquer la panique qui montait en elle. « Contribuer aux charges, oui, bien sûr, c'est normal. Mais ce montant

forfaitaire… Et cette clause sur la « perturbation de la quiétude »… C'est très vague. Et si je n'ai pas les moyens un mois ? Mon travail est irrégulier, tu le sais. »

« Justement, Maïa, » répliqua-t-il avec une patience infinie qui sonnait faux. « Ce contrat est là pour te protéger aussi. Pour que tu aies un cadre clair. Quant au montant, sois tranquille, je serai raisonnable. Ce n'est pas l'argent qui m'importe, c'est le principe. Le principe que chacun contribue à l'équilibre général. Et la clause sur la quiétude, c'est une simple mesure de bon sens. Si nous voulons préserver notre sanctuaire, nous devons tous les deux nous engager à maintenir le calme. Ce n'est pas dirigé contre toi, c'est une règle pour nous deux. »

Il mentait. Elle le savait. Cette clause était faite sur mesure pour elle, pour pouvoir la sanctionner ou la mettre dehors au moindre « faux pas », à la moindre manifestation de « désordre » émotionnel ou comportemental selon ses critères à lui. C'était une épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête.

Elle voulut protester, refuser de signer. Mais le souvenir du cristal brisé, de son silence glacial, de sa propre culpabilité, la paralysait. Et puis, où irait-elle ? Retourner dans son appartement sans réseau, sans soutien ? Elle n'en avait plus la force. Elle se sentait prise au piège, sans issue.

« Lis-le tranquillement, » dit Siméon, comme s'il devinait sa lutte intérieure. « Prends ton temps. Mais je pense que tu comprendras que c'est la meilleure solution pour nous deux. Pour notre calme. Pour notre avenir ensemble ici. »

Il lui laissa le contrat et se leva pour aller préparer une tisane, la laissant seule face à ce document qui scellait sa dépendance. Maïa le feuilleta à nouveau, les mains moites, le cœur serré. Refuser de signer signifiait probablement la rupture immédiate, l'expulsion de ce « sanctuaire » devenu prison. Signer, c'était accepter de se soumettre entièrement à son contrôle financier et psychologique.

C'est alors qu'elle pensa au téléphone caché dans son tiroir. Le visage inquiet de Naël lui revint en mémoire. Son avertissement. « Ce type est dangereux. » « Appelle-moi si tu as besoin. » Elle avait besoin. Elle avait désespérément besoin d'aide, d'un avis extérieur, de quelqu'un qui lui rappelle qui elle était avant de se perdre dans le labyrinthe de Siméon.

Une impulsion soudaine, un éclair de lucidité et d'instinct de survie la traversa. Il fallait que Naël voie ce contrat. Il fallait qu'il sache.

Elle regarda vers la cuisine où Siméon s'affairait, le dos tourné. Elle

attrapa discrètement son propre smartphone — celui qu'elle utilisait officiellement et qui était connecté au Wi-Fi du chalet. Tremblante, elle ouvrit l'appareil photo. Page après page, elle photographia le contrat, s'assurant que chaque clause, chaque ligne de ce jargon infernal soit lisible. Le déclencheur silencieux de l'appareil semblait pourtant résonner à ses oreilles comme un coup de feu.

Une fois les photos prises, elle reposa le contrat sur la table, juste au moment où Siméon revenait avec deux tasses fumantes. Il ne sembla rien remarquer. Elle but sa tisane d'un trait, prétexta une soudaine fatigue et monta se coucher, emportant avec elle son téléphone et le poids de son secret.

Dans sa chambre, la porte fermée (elle ne la verrouillait jamais de l'intérieur, de peur de provoquer Siméon), elle attendit. Elle attendit que les bruits du chalet s'éteignent, que Siméon soit lui-même couché. Puis, avec des précautions infinies, elle sortit le petit téléphone prépayé de sa cachette. Elle l'alluma, le cœur battant à tout rompre. L'écran s'illumina, affichant quelques barres de réseau — miracle, il semblait capter un signal faible ici, sans doute parce qu'il fonctionnait sur un réseau secondaire, différent de son opérateur principal qui ne couvrait pas la zone. Elle se plaça tout près de la fenêtre, là où elle avait parfois l'impression que le signal passait mieux.

Elle composa le code PIN, 1234. Puis, elle connecta son smartphone au téléphone prépayé via Bluetooth — une manœuvre qu'elle avait apprise pour transférer des fichiers sans passer par internet. Lentement, une par une, elle envoya les photos du contrat sur le téléphone anonyme. L'opération prit plusieurs minutes qui lui parurent des heures.

Une fois le transfert terminé, elle rédigea un court SMS à Naël depuis le téléphone prépayé : *« Regarde ça. C'est le contrat. Je dois signer demain. Aide-moi. Dis-moi quoi faire. M. »*

Elle appuya sur « Envoyer », retenant son souffle. Le message partit. Elle éteignit aussitôt le téléphone prépayé, retira la batterie pour plus de sécurité, et le recacha soigneusement. Elle effaça également les photos du contrat de son smartphone officiel, ne laissant aucune trace.

Épuisée, tremblante, mais avec une étrange lueur d'espoir mêlée à sa peur, elle se glissa sous les draps. Elle ne savait pas ce que Naël pourrait faire, mais elle n'était plus totalement seule. Elle avait réussi à lancer une bouteille à la mer depuis sa prison dorée.

Le lendemain matin, la boule au ventre, elle descendit pour le petit-déjeuner. Siméon était déjà attablé, lisant son journal sur sa tablette, l'air parfaitement serein. Le contrat était toujours posé sur la table, à côté de sa place. Il leva les yeux vers elle, un léger sourire aux lèvres.

« Bien dormi, Maïa ? Prête à formaliser notre accord ? J'ai préparé le stylo. »

Elle prit une profonde inspiration. Elle n'avait pas encore reçu de réponse de Naël. Elle devait gagner du temps, sans éveiller les soupçons.

« Oui, j'y ai réfléchi, Siméon, » dit-elle, s'efforçant de garder une voix calme. « C'est juste que… le langage juridique est un peu complexe pour moi. Pourrais-tu juste me réexpliquer cette clause sur la contribution ? Je veux être sûre de bien comprendre avant de signer. »

Elle voyait bien qu'elle devait signer, mais chaque minute gagnée était une petite victoire. Chaque question posée était une micro-résistance. En attendant que la réponse de Naël traverse le silence et les montagnes pour lui parvenir.

13 — Le coup « accidentel »

La journée s'étira dans une atmosphère électrique, lourde de non-dits. Maïa avait réussi à gagner quelques heures, posant à Siméon des questions apparemment naïves sur les clauses du contrat, feignant une difficulté à comprendre le jargon juridique, prétextant le besoin de relire attentivement avant de s'engager. Siméon avait joué le jeu, répondant avec une patience condescendante, mais elle sentait son irritation monter sous la surface polie. Il voulait qu'elle signe. Maintenant. Pour clore ce chapitre, pour formaliser son contrôle total. Chaque minute de délai était une micro-résistance qu'il percevait et qui ébranlait son besoin absolu de maîtrise.

Elle vérifiait nerveusement son téléphone officiel toutes les demi-heures, sous prétexte de consulter ses mails, espérant y voir une notification quelconque qui aurait pu transiter via un réseau public temporairement accessible, mais rien ne venait. Le téléphone prépayé, lui, restait éteint et caché, inutilisable en présence de Siméon. L'absence de réponse de Naël la rongeait d'angoisse. Avait-il reçu les photos ? Qu'en pensait-il ? Allait-il pouvoir l'aider ? Ou était-elle seule, face à l'échéance imminente de la signature ?

Le temps semblait jouer contre elle. Dehors, le ciel, d'un bleu éclatant le matin, s'était progressivement chargé de nuages sombres et lourds, annonçant un orage d'hiver précoce. Le vent se leva, sifflant autour du chalet avec une violence nouvelle, faisant vibrer les grandes baies vitrées. Une première rafale de grésil crépita contre les carreaux, ajoutant une note sinistre à la tension intérieure.

Siméon, sensible à toute perturbation de son environnement « calme », devint visiblement plus agité. Il arpentait le salon à pas mesurés, jetant des coups d'œil impatients vers Maïa, qui tentait vainement de se concentrer sur un dessin. L'orage extérieur semblait exacerber sa propre tempête intérieure, son intolérance à la frustration, à ce délai qu'il ne contrôlait pas.

« Tu as bientôt fini de relire ce contrat, Maïa ? » finit-il par lâcher, sa voix plus sèche qu'à l'accoutumée. « Ce ne sont que quelques pages. Il n'y a rien de compliqué si on aborde les choses avec clarté et logique. »

« J'y suis presque, » répondit Maïa sans lever les yeux de sa feuille, même si elle ne voyait plus les lignes qu'elle traçait. « C'est important

pour moi de bien comprendre. »

« L'important, c'est que nous soyons en accord sur les principes, » rétorqua-t-il, s'arrêtant près de sa table. « Le principe de l'ordre, de la contribution mutuelle, de la préservation du calme. Le reste n'est que détail administratif. Tu doutes de ces principes, Maïa ? Tu doutes de ma volonté de créer ici un environnement idéal pour toi ? »

La question était rhétorique, accusatrice. Elle sentit le piège se refermer. Douter de lui, c'était introduire le désordre, la méfiance. C'était briser la « confiance » fragile qu'il avait érigée en dogme.

« Non, bien sûr que non, Siméon, » dit-elle précipitamment, relevant enfin les yeux vers lui. Elle tenta un sourire conciliant. « Je suis reconnaissante pour tout ce que tu fais. Vraiment. C'est juste que… je ne suis pas habituée à ce genre de document. »

Il la dévisagea un long moment, ses yeux bleus la sondant avec une intensité qui lui fit froid dans le dos. Il semblait chercher une faille, une duplicité derrière ses paroles. Dehors, un éclair illumina brièvement la pièce, suivi presque aussitôt d'un coup de tonnerre sourd et puissant qui fit vibrer les murs.

« L'honnêteté, Maïa » dit-il lentement, sa voix à peine plus forte que le grondement du tonnerre. « La transparence totale. C'est la seule base possible pour une relation saine et équilibrée. Tu es bien d'accord avec ça ? Pas de secrets entre nous. Pas de non-dits. »

Avait-il deviné ? Soupçonnait-il quelque chose à propos du téléphone, des photos envoyées à Naël ? La panique la saisit. Elle se sentit rougir sous son regard inquisiteur.

« Oui, Siméon. Bien sûr. L'honnêteté, » bafouilla-t-elle, détournant les yeux, incapable de soutenir son regard.

Ce fut peut-être cette fuite du regard, ce rougissement coupable, qui déclencha sa réaction. Ou peut-être était-ce simplement l'accumulation de sa propre frustration, exacerbée par l'orage qui faisait rage dehors et par ce sentiment insupportable que quelque chose — elle — lui échappait.

Sa main, posée sur le dossier de la chaise de Maïa, se crispa soudain. D'un geste brusque, presque convulsif, il repoussa violemment la chaise en arrière.

Le mouvement fut si soudain, si inattendu, que Maïa n'eut pas le temps de réagir. Déséquilibrée, elle bascula en arrière avec la chaise. Elle tenta de se raccrocher à la table, mais ses doigts glissèrent sur le bois lisse. Elle heurta le sol lourdement, d'abord sur les fesses, puis sa tête cogna contre le pied d'un meuble bas. La douleur fut vive, fulgurante, suivie d'un étourdissement nauséeux.

Elle resta là, sonnée, allongée sur le parquet froid, le souffle coupé, les yeux embués de larmes de choc et de douleur. Le monde tournait autour d'elle. Elle entendait le vent hurler dehors, le tonnerre gronder, et le silence pesant de Siméon, debout au-dessus d'elle.

Il ne bougea pas pendant plusieurs secondes qui semblèrent une éternité. Puis, elle l'entendit inspirer profondément, comme s'il reprenait le contrôle de lui-même après une perte de sang-froid.

« Oh… Maïa… Mon Dieu… » Sa voix était changée, plus haute, teintée d'une panique qui sonnait étrangement faux. « Je suis terriblement désolé ! Je… je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai trébuché, je crois… ou la chaise a glissé… l'orage me rend nerveux… Je ne voulais pas te faire mal ! Es-tu blessée ? »

Il se pencha enfin vers elle, mais sans la toucher, son visage affichant une sollicitude contrite, presque exagérée.

Maïa le regarda, hébétée. Trébuché ? La chaise a glissé ? C'était un mensonge flagrant. Elle avait senti la violence du geste, la colère contenue qui l'avait animé. Ce n'était pas un accident. C'était une agression. La première violence physique ouverte. Le masque du contrôle parfait venait de se fissurer, révélant la brutalité qui couvait dessous.

La douleur dans sa tête s'intensifiait, lancinante. Elle porta la main à l'arrière de son crâne et sentit quelque chose de chaud et de collant. Du sang. Pas beaucoup, mais suffisamment pour tacher ses doigts.

La vue du sang sembla secouer Siméon. Il pâlit visiblement. « Tu saignes ! Attends, ne bouge pas ! Je vais chercher de quoi te soigner. C'est ma faute, entièrement ma faute… Quelle maladresse impardonnable… »

Il se précipita vers la salle de bain, revenant avec une trousse de premiers secours, du coton, un désinfectant. Il s'agenouilla près d'elle, mais ses mains tremblaient légèrement en essayant de nettoyer la petite plaie. Il semblait sincèrement bouleversé, non pas par la douleur de Maïa, réalisa-t-elle avec une lucidité glaciale, mais par la perte de contrôle qu'il venait de manifester, par cette preuve visible de sa propre violence.

« C'est superficiel, heureusement » dit-il en appliquant un pansement avec une gaucherie inhabituelle. « Mais nous devrions peut-être aller voir un médecin, par précaution… »

« Non, » répondit Maïa d'une voix faible mais ferme. La dernière chose qu'elle voulait, c'était se retrouver isolée avec lui dans une voiture, ou dépendre de lui pour consulter un médecin qui ne verrait qu'un « accident domestique ». Le choc initial commençait à se

dissiper, remplacé par une peur froide et une colère sourde. Elle devait rester ici. Elle devait penser.

Elle se releva péniblement, s'appuyant sur la table, refusant l'aide qu'il lui offrait. L'étourdissement persistait, mais son esprit était étrangement clair. Ce n'était pas un accident. Il l'avait poussée. Il l'avait blessée. Et maintenant, il tentait de minimiser, de se défausser, de la culpabiliser peut-être par sa sollicitude excessive.

« Je vais aller m'allonger un peu, » dit-elle en évitant son regard. « J'ai juste besoin de calme. »

« Oui, oui, bien sûr, » approuva-t-il vivement. « Repose-toi. Je suis vraiment désolé, Maïa. Impardonnable. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête. L'orage… le stress… Ça n'arrivera plus. Jamais. Je te le promets. »

Il la regarda monter l'escalier vers sa chambre, l'air contrit et misérable. Maïa ferma la porte derrière elle — sans la verrouiller, toujours — et s'adossa contre le bois, le cœur battant la chamade — oui, cette fois, le cliché était justifié, un rythme affolé et désordonné qui cognait contre ses côtes.

Elle avait mal. Physiquement et psychologiquement. La confiance, déjà si ébranlée, venait de voler en éclats, tout comme l'oiseau de cristal quelques jours plus tôt. Il n'y avait plus d'ambiguïté possible. Siméon était capable de violence physique. Et il était capable de mentir effrontément pour la masquer.

Elle alla s'asseoir sur le lit, tremblante. Elle devait prévenir Naël. Tout de suite. Il devait savoir. Pas seulement pour le contrat, mais pour ça. Pour ce qui venait de se passer.

Avec des mains fébriles, elle récupéra le téléphone prépayé sous la pile de pulls. Elle remit la batterie, l'alluma. Le faible signal était toujours là. Elle ouvrit l'application de messages. Pas de réponse de Naël. Son cœur se serra. Peut-être n'avait-il pas reçu les photos ? Ou peut-être était-il trop loin, injoignable ?

Elle ne pouvait pas attendre. Elle devait laisser une trace. Quelque chose qui dise la vérité, au cas où… Au cas où les choses tourneraient encore plus mal.

Elle pensa d'abord à écrire un SMS. Mais les mots lui semblaient trop froids, trop faibles pour décrire la violence du choc, le mensonge de Siméon, sa propre peur. Elle pensa à appeler, mais elle n'osa pas parler, de peur d'être entendue.

Alors, elle ouvrit la fonction enregistreur vocal du petit téléphone. Elle porta l'appareil près de sa bouche, sa respiration saccadée. Que dire ? Comment résumer l'horreur, la peur, l'urgence ?

Elle prit une inspiration tremblante et commença à parler, d'une voix basse, brisée, à peine plus qu'un murmure :

« Naël… c'est Maïa… J'espère que tu auras ça… Il… il m'a poussée. Siméon. Pendant l'orage. Je suis tombée. J'ai… j'ai saigné un peu. Il dit que c'est un accident, mais c'est faux. C'était… violent. J'ai peur, Naël. J'ai vraiment peur maintenant. Ce contrat… et ça… Je sais pas quoi faire. Aide-moi… S'il te plaît… »

Sa voix se brisa sur les derniers mots. Elle arrêta l'enregistrement, les larmes coulant silencieusement sur ses joues. C'était court, confus, mais c'était la vérité. Sa vérité.

Elle appuya sur « Envoyer », joignant le fichier audio au message. Puis, elle éteignit à nouveau le téléphone, retira la batterie, et le recacha.

Elle resta assise sur le lit un long moment, dans le silence seulement troublé par les échos de l'orage qui s'éloignait et le bruit sourd de son propre cœur. Elle venait de franchir une nouvelle étape. Elle avait documenté la violence. Elle avait lancé un appel à l'aide plus direct, plus désespéré. Mais elle était toujours là, enfermée dans le chalet avec l'homme qui venait de la blesser et qui lui avait promis, avec un air de contrition parfaite, que cela n'arriverait plus jamais. Une promesse aussi fragile et aussi dangereuse que le cristal brisé sur le parquet.

14 — Carnet codé

Les jours qui suivirent le « coup accidentel » furent enveloppés d'un calme artificiel, presque plus effrayant que l'orage qui l'avait précédé. Siméon se montrait d'une prévenance exemplaire, presque obséquieuse. Il s'enquérait constamment de son état, lui préparait des tisanes apaisantes, lui apportait des coussins pour son dos, lui parlait d'une voix douce et contrite. Il avait signé le contrat de concubinage sans plus insister, comme si ce détail matériel était devenu dérisoire face à sa « maladresse impardonnable ». Il ne cessait de répéter que cela n'arriverait plus jamais, que c'était un incident isolé dû au stress et à l'orage, qu'il s'en voulait terriblement de l'avoir effrayée et blessée.

C'était la phase de la « lune de miel » après la violence, Maïa le comprenait confusément, même si elle n'avait pas les mots exacts pour la nommer. Une phase de réparation feinte, destinée à la rassurer, à la faire douter de sa propre perception de l'événement, à la ramener sous son emprise par la douceur après l'avoir brisée par la peur. Et une partie d'elle, épuisée, meurtrie, avait envie d'y croire. Envie de croire que c'était vraiment un accident, que l'homme charmant et attentionné qu'elle avait rencontré au début était le vrai Siméon, et que la violence n'était qu'une aberration passagère. Ce serait tellement plus simple.

Mais une autre partie d'elle, réveillée brutalement par le choc contre le sol et la froideur du mensonge qui avait suivi, ne pouvait plus se laisser endormir. Le message vocal envoyé à Naël depuis le téléphone secret était un acte irréversible, une reconnaissance implicite du danger. Elle n'avait toujours pas reçu de réponse — le faible réseau capté par le téléphone prépayé semblait trop intermittent pour recevoir des accusés de réception ou des messages entrants —, mais le simple fait d'avoir parlé d'avoir enregistré sa peur, avait créé une brèche dans le mur de silence et de déni.

La petite bosse douloureuse à l'arrière de son crâne, sous le pansement qu'elle changeait discrètement elle-même, était un rappel constant. Ce n'était pas un accident. Et ça pouvait recommencer. Siméon avait perdu le contrôle une fois ; il pouvait le perdre à nouveau. Sa promesse n'avait aucune valeur.

Elle se sentait piégée, plus que jamais. L'emménagement au chalet,

censé être un refuge, était devenu une cage. La serrure numérique sur la porte d'entrée, dont seul Siméon avait le code maître, lui rappelait chaque jour son enfermement. Elle ne pouvait pas partir — où irait-elle ? Comment expliquerait-elle sa fuite ? Et elle ne pouvait pas rester indéfiniment dans cet état de vigilance anxieuse, à guetter le prochain signe de tension, la prochaine perte de contrôle.

Surtout, elle avait besoin de documenter ce qui se passait. Pas seulement pour Naël, ou pour une éventuelle aide extérieure incertaine, mais pour elle-même. Pour ne pas oublier. Pour ne pas laisser Siméon réécrire l'histoire, minimiser les faits, la faire douter de sa propre mémoire, de sa propre santé mentale — ce qu'il commençait déjà à faire insidieusement, en parlant de sa « sensibilité exacerbée par la fatigue » ou de sa « tendance à dramatiser un peu les choses ».

Elle ne pouvait pas tenir un journal intime classique. Siméon était trop curieux, trop méfiant. Il avait déjà montré qu'il n'hésitait pas à fouiller discrètement ses affaires, sous prétexte de « maintenir l'ordre ». Il trouverait un journal écrit, le lirait, et cela déclencherait la catastrophe qu'elle redoutait.

Non, elle devait trouver un autre moyen. Un moyen secret, personnel, indéchiffrable pour lui, mais clair pour elle. Un langage codé.

L'idée lui vint un après-midi, alors qu'elle était assise à sa table à dessin, feignant de travailler sous le regard intermittent de Siméon. Elle repensait à ses propres croquis, à la façon dont un simple trait, une couleur, une forme pouvaient exprimer une émotion, raconter une histoire sans avoir besoin de mots. Son art. C'était là sa force, son langage le plus intime. Et si elle utilisait ce langage pour tenir son journal secret ?

Elle prit un nouveau carnet de croquis — un modèle simple, à spirale, qu'elle avait acheté au village et qui ne risquait pas d'attirer l'attention de Siméon comme ses carnets reliés plus précieux. Elle l'ouvrit à la première page. Comment commencer ? Comment transformer la peur, l'humiliation, la violence sourde ou ouverte en symboles visuels ?

Elle repensa à l'incident de la veille. La poussée. La chute. La douleur. Le sang. Le mensonge de l'accident. L'orage. Elle prit un crayon graphite, puis un crayon de couleur rouge sang.

Elle commença par dessiner une forme simple, abstraite : une ligne brisée, comme un éclair ou une faille. C'était l'événement déclencheur, la rupture du « calme ». À côté, elle dessina une petite silhouette stylisée, tombant en arrière. Puis, elle ajouta une couleur. Pas le bleu apaisant qu'elle utilisait souvent ni le vert de la nature. Le rouge. Un

rouge vif, agressif, pour marquer la violence physique. Elle coloria une petite zone près de la tête de la silhouette tombante.

Mais comment indiquer la cause, le responsable ? Dessiner Siméon ? Trop risqué, trop reconnaissable. Elle chercha un symbole. Quelque chose qui représente sa nature profonde, tel qu'elle la percevait maintenant. Le loup. Le loup déguisé en agneau, ou plutôt, en gardien du calme. Un loup aux traits lisses, presque géométriques, avec des yeux froids et calculateurs. Elle esquissa rapidement cette tête de loup stylisée à côté de la ligne brisée.

Et la date ? Les mots étaient proscrits. Elle pensa aux fleurs, aux plantes. Chaque saison, chaque mois avait ses symboles naturels. Elle était douée pour le dessin botanique. Elle pourrait associer une plante spécifique à chaque jour, ou à chaque semaine. Pour l'instant, elle dessina une petite branche de sapin enneigée, typique de cet hiver précoce.

Enfin, le mensonge. L'excuse de l'accident. Comment le représenter ? Peut-être par un masque ? Un masque souriant, lisse, posé à côté de la scène de violence. Oui, c'était ça.

Elle contempla sa première entrée codée. Une composition étrange, presque surréaliste : un éclair, une silhouette rouge tombante, une tête de loup géométrique, une branche de sapin, un masque souriant. Pour un œil extérieur, cela ressemblerait à une divagation artistique, une esquisse préparatoire sans signification particulière. Pour elle, c'était un enregistrement précis et daté (même si la date restait à affiner dans son système) de la première agression physique, de son contexte et du déni qui l'avait suivie.

Un frisson d'excitation mêlée de peur la parcourut. Ça pouvait marcher. C'était son code, son langage secret. Siméon pourrait tomber dessus, le feuilleter, il n'y verrait que des dessins étranges, peut-être même la preuve de cette « sensibilité exacerbée » qu'il lui reprochait parfois. Il ne comprendrait jamais la signification réelle cachée derrière les symboles.

Elle décida de systématiser son code, de lui donner une structure plus claire pour pouvoir enregistrer les différents types d'abus qu'elle subissait ou anticipait.

- La Couleur : Rouge pour la violence physique. Bleu foncé ou noir pour la violence psychologique (humiliation, critique dégradante, menace voilée). Gris pour le contrôle et l'isolement (restrictions financières, interdiction de sortir seule, surveillance). Vert pour les moments de manipulation par la douceur, la fausse sollicitude (la phase « lune de miel »).

- L'Animal/Le Symbole Déclencheur : Le Loup lisse pour la colère contrôlée ou la violence préméditée de Siméon. Un Orage ou un Éclair pour ses pertes de contrôle impulsives. Une Cage ou des Barreaux pour les actes d'isolement. Un Masque pour le mensonge ou le gaslighting. Une Main pour les gestes de contrôle physique non directement violents (la retenir, la guider de force).
- La Plante/L'Élément Naturel : Pour dater approximativement. Elle se ferait un petit calendrier mental ou caché : Sapin pour cette période, puis peut-être Perce-neige pour le début de l'année suivante, Crocus, etc. Elle pourrait aussi utiliser les phases de la lune, faciles à dessiner discrètement.
- La Silhouette : Représentant elle-même, sa posture (debout, courbée, tombante, recroquevillée) indiquerait son état émotionnel ou physique.

Elle prit une nouvelle page et commença à dessiner l'incident de l'écharpe fuchsia. Une silhouette debout, les épaules basses. À côté, des barreaux gris enfermant un tissu rouge fuchsia vif (elle utiliserait le rouge ici non pour la violence physique, mais pour symboliser l'objet de la discorde, la couleur vive « interdite »). Et à côté, le Loup lisse, symbole du contrôle exercé par Siméon. Pour la date, elle dessina une feuille de houx avec ses baies rouges, se souvenant qu'il y en avait près du chalet à ce moment-là.

Puis l'épisode du cristal brisé. Une silhouette agenouillée. Des éclats de verre stylisés (gris pour le contrôle et la culpabilisation). Une goutte de sang rouge sur la main de la silhouette. Et le Loup, observateur froid. Pour la date, peut-être une branche de gui.

Page après page, elle commença à remplir ce carnet secret, non pas avec des mots, mais avec des images codées, des hiéroglyphes de sa propre souffrance. Chaque dessin était un acte de résistance silencieuse, une façon de préserver sa mémoire, sa vérité, face à la tentative de Siméon de la brouiller, de la nier. C'était aussi, elle le sentait confusément, une manière de reprendre un semblant de contrôle, non pas sur lui ou sur la situation extérieure, mais sur sa propre narration intérieure. Elle n'était plus seulement une victime passive ; elle devenait l'archiviste secrète de sa propre captivité.

Où cacher ce carnet ? Pas dans sa chambre, trop risqué. Siméon pouvait y entrer à tout moment sous prétexte de vérifier quelque chose, ou même y installer une caméra, qui sait jusqu'où sa paranoïa du contrôle pouvait aller. Elle pensa à l'extérieur, mais le froid,

l'humidité… Non.

Elle réfléchit. Il fallait un endroit improbable, mais accessible. Un endroit que Siméon, dans son obsession de l'ordre et de la surface impeccable, ne penserait jamais à fouiller. Son regard tomba sur la bibliothèque du salon, remplie de beaux livres d'art reliés, dont certains semblaient n'avoir jamais été ouverts. L'un d'eux, un énorme volume sur l'histoire de la peinture flamande, était particulièrement épais et lourd.

Plus tard dans la soirée, profitant d'un moment où Siméon était enfermé dans son bureau pour un appel, elle agit rapidement. Elle prit le livre d'art flamand, l'emporta discrètement dans sa chambre avec son carnet secret. Avec un cutter qu'elle avait dans sa trousse à dessin, elle entreprit avec une patience infinie et des mains tremblantes d'évider les pages centrales du lourd volume, créant une cachette sur mesure pour son carnet à spirale. C'était un travail long et fastidieux, mais la nécessité lui donnait une énergie insoupçonnée.

Une fois la cavité suffisamment profonde, elle y glissa le carnet codé. Il s'ajustait parfaitement. Elle remit ensuite délicatement le livre évidé à sa place sur l'étagère du salon, entre deux autres volumes tout aussi imposants. Qui irait imaginer qu'à l'intérieur de ce temple de l'art classique et maîtrisé se cachait le témoignage brut et codé de la violence et de l'emprise ?

Elle retourna s'asseoir, le cœur battant, mais avec un nouveau sentiment de force intérieure. Elle avait un secret. Elle avait une arme silencieuse. Elle avait son carnet, sa boîte noire personnelle, cachée à la vue de tous, dans le cœur même du territoire ennemi. Elle dessina un dernier symbole sur une feuille volante avant de la détruire : la serrure numérique de la porte d'entrée, sombre et menaçante. C'était le symbole de sa prison. Mais maintenant, elle avait aussi la clé, même si elle était codée et cachée, de sa propre vérité.

15 — Stoïcien au miroir

Le reflet que lui renvoyait le grand miroir ancien de sa salle de bain était celui d'un homme au contrôle. Calme. Maîtrisé. Siméon Tarnec ajusta le col de sa chemise d'un geste précis, lissa une mèche de cheveux châtains inexistante sur son front. L'image était satisfaisante. Celle d'un homme raisonnable, équilibré, qui avait su gérer avec sang-froid et contrition une regrettable perte de contrôle passagère. L'incident avec Maïa, quelques jours plus tôt, l'avait contrarié. Non pas tant par la violence du geste — un simple mouvement d'humeur, une réaction excessive mais compréhensible face à sa résistance passive et à ce soupçon de duplicité qu'il avait cru déceler dans son regard fuyant —, mais par le fait même qu'il ait *perdu* ce contrôle qu'il chérissait tant.

Le calme. C'était le maître mot. La vertu cardinale. Il relisait souvent ses passages préférés de Marc Aurèle le soir, avant de s'endormir, dans le silence parfait de son chalet. « *N'agis pas comme si tu devais vivre dix mille ans. La nécessité fatale est suspendue sur ta tête. Pendant que tu vis, pendant que tu le peux, deviens homme de bien.* » Et être un homme de bien, pour Siméon, signifiait avant tout être maître de soi, de ses passions, de son environnement. Créer un ordre parfait, une harmonie où rien ne dépasse, où tout est à sa place, fonctionnelle, logique. Le chaos, l'imprévu, l'émotion débordante étaient des ennemis à juguler, des scories à éliminer.

Maïa… elle était à la fois l'incarnation de ce qu'il recherchait et de ce qu'il redoutait. Sa sensibilité artistique le fascinait, cette capacité à voir la beauté dans les détails, à traduire l'essence des choses. Il aimait l'idée d'être son mentor, son guide, celui qui l'aiderait à canaliser ce talent brut, à le polir pour en faire quelque chose d'exceptionnel, de maîtrisé. Son œuvre à lui, en quelque sorte. Il aimait aussi sa fragilité apparente, ce besoin de protection qu'il avait décelé en elle dès le premier jour, cette malléabilité sous-jacente qui lui permettait de la façonner à son image, ou du moins, à l'image de la compagne idéale pour son sanctuaire de calme.

Mais cette même sensibilité la rendait imprévisible. Émotive. Parfois illogique. Elle avait cette tendance au « bruit » intérieur et extérieur — ses vêtements trop colorés au début, ses hésitations, ses doutes, cette façon qu'elle avait eue de résister passivement à la signature du

contrat… Et puis, il y avait son frère. Naël Borgès. L'archétype du type qu'il méprisait : hirsute, instinctif, probablement désordonné, et surtout, ouvertement méfiant à son égard. La visite de ce frère avait introduit une perturbation dans l'harmonie qu'il s'efforçait de construire. Il avait vu le regard de Maïa changer après son départ, une lueur nouvelle, plus réservée, plus secrète.

Elle prétendait que tout allait bien, elle jouait le jeu de la gratitude et de la concentration depuis l'incident, mais Siméon n'était pas dupe. Il sentait une distance s'installer, une opacité nouvelle. Elle passait plus de temps seule dans sa chambre, prétextant la fatigue. Elle répondait à ses questions avec une politesse distante. Elle ne partageait plus aussi spontanément ses pensées ou ses doutes sur son travail. Quelque chose lui échappait. Et Siméon Tarnec détestait par-dessus tout que les choses lui échappent.

Cette perte de contrôle, même infime, réveillait en lui une anxiété profonde, une paranoïa latente qu'il masquait sous une façade de sérénité stoïque. Il devait savoir. Savoir ce qu'elle pensait vraiment. Savoir si elle complotait quelque chose avec son frère. Savoir si elle tenait un journal secret, comme il l'avait soupçonné chez une précédente compagne qui s'était montrée tout aussi fuyante avant de disparaître « volontairement ». Il devait s'assurer qu'elle adhérait pleinement à leur projet commun de calme et d'harmonie, qu'elle ne constituait pas, elle aussi, une source de désordre potentiel à éliminer.

Son regard se porta sur la citation de Marc Aurèle qu'il avait encadrée et posée sur sa commode : « *Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé et le courage de changer ce qui peut l'être mais aussi la sagesse de distinguer l'un de l'autre.* » La sagesse… Oui. Il devait agir avec sagesse. Pas avec la colère brute qui l'avait submergé l'autre jour. Avec méthode. Avec contrôle.

Il devait vérifier. Discrètement. Sans qu'elle s'en doute.

L'occasion se présenta l'après-midi même. Maïa était sortie faire une courte promenade — seule, cette fois, après qu'il eut insisté sur les bienfaits de l'air frais pour « clarifier ses idées », tout en lui rappelant de ne pas s'éloigner et de rentrer avant la nuit tombante. Une concession calculée, destinée à lui donner un sentiment illusoire de liberté, tout en lui permettant, à lui, d'agir.

Dès qu'il l'entendit fermer la porte d'entrée, Siméon monta à l'étage, dans la chambre qu'elle occupait. L'ordre y régnait, mais c'était un ordre moins rigide que le sien, avec quelques livres personnels sur la table de nuit, un carnet de croquis posé sur le bureau. Il s'approcha du bureau. Le carnet était ouvert à une page blanche. Il le feuilleta rapidement. Des paysages alpins, des études de fleurs, des croquis

d'animaux. Rien de suspect. Des dessins impeccables, presque trop sages, qui semblaient correspondre à ce qu'il attendait d'elle maintenant. Il sourit intérieurement. Elle avait compris la leçon sur la précision.

Il ouvrit les tiroirs de la commode. Les vêtements étaient pliés avec soin, mais il y reconnut la trace de son influence : des couleurs neutres, des matières douces, rien de criard, rien qui ne jure avec l'harmonie générale. Il fouilla sous les piles, cherchant un éventuel journal caché, un téléphone secret. Rien.

Il passa à la table de nuit. Quelques romans, un livre sur l'histoire de l'art. Il les secoua légèrement, vérifia les reliures. Toujours rien. Sa paranoïa était-elle infondée ? Était-elle vraiment revenue à la raison, acceptant pleinement son rôle dans leur sanctuaire ?

Il resta un instant immobile au milieu de la chambre, son regard balayant chaque recoin. Il avait besoin d'une certitude absolue. Le doute était une forme de désordre intolérable.

Il retourna dans son propre bureau, un espace high-tech et minimaliste où chaque objet avait une fonction précise. Il ouvrit un tiroir verrouillé et en sortit une petite boîte. À l'intérieur, nichée dans la mousse, se trouvait une micro-caméra espion, pas plus grosse qu'un bouton de chemise, avec une autonomie de plusieurs heures et une connexion Wi-Fi discrète. Un gadget acheté il y a quelque temps, « au cas où ». Il l'avait déjà utilisée une fois, brièvement, avec cette autre compagne fuyante, mais sans grand résultat probant à l'époque. Aujourd'hui, elle lui semblait indispensable.

Il vérifia la charge, la configura rapidement pour qu'elle enregistre en continu et transmette les images sur un serveur sécurisé auquel lui seul avait accès. Puis, il retourna dans la chambre de Maïa. Où la cacher ? Il fallait un endroit discret, mais offrant une vue d'ensemble sur la pièce, et surtout sur le bureau où elle passait du temps, où elle pourrait écrire ou dessiner des choses secrètes.

Son regard fut attiré par une petite lampe d'architecte posée sur le bureau. La base était métallique, assez large. Il débrancha la lampe, dévissa la base. Avec une pince fine, il réussit à loger la micro-caméra dans un interstice, l'objectif minuscule pointant à travers un trou de vis existant. Il remonta la base, rebrancha la lampe. C'était parfait. Indétectable à l'œil nu. La caméra avait une vue plongeante sur le bureau et une partie de la chambre.

Il sortit de la pièce, refermant la porte sans bruit, son calme extérieur retrouvé, mais avec une satisfaction intérieure froide. Il avait repris le contrôle. Il saurait. Il verrait tout. Plus de secrets, plus de non-dits. La transparence absolue qu'il exigeait serait obtenue, par la

force si nécessaire. Il retourna à son propre miroir, ajusta à nouveau son col. L'homme de bien. L'homme maître de lui-même et de son environnement. Il avait agi avec sagesse, en utilisant les outils modernes pour préserver l'harmonie et la vérité. Il n'y avait là aucune contradiction avec les préceptes stoïciens, pensait-il. Juste une adaptation nécessaire aux contingences du monde réel, à l'irrationalité inhérente à la nature humaine — surtout féminine — qu'il se devait de guider et de contrôler pour son propre bien. Il attendrait. Il observerait les enregistrements. Et s'il découvrait la moindre trace de duplicité, la moindre perturbation de l'ordre établi, il prendrait les mesures nécessaires. Avec calme. Avec méthode. Pour préserver son sanctuaire. À tout prix.

16 — L’éboulement

Maïa ne savait pas qu'elle était observée. Elle ne se doutait pas que l'œil minuscule et froid de la caméra cachée dans la lampe de son bureau enregistrait ses moindres faits et gestes, ses heures passées à dessiner, ses moments de rêverie face à la fenêtre, ses soupirs discrets lorsqu'elle pensait être seule. Tout ce qu'elle percevait, c'était un changement subtil dans l'attitude de Siméon depuis quelques jours. Il semblait plus détendu, moins enclin aux critiques directes sur son travail ou ses habitudes. La phase de « lune de miel » contrite qui avait suivi le « coup accidentel » semblait se prolonger, teintée d'une sorte de satisfaction tranquille qui la mettait vaguement mal à l'aise sans qu'elle puisse en identifier la cause.

Elle mettait cela sur le compte de sa propre vigilance accrue, de ses efforts constants pour ne pas le contrarier, pour maintenir ce « calme » qu'il chérissait tant. Elle se pliait à ses suggestions, évitait les sujets potentiellement conflictuels, lui présentait ses dessins les plus « disciplinés ». Elle jouait le rôle qu'il attendait d'elle, celui de l'artiste reconnaissante et docile, trouvant refuge et inspiration dans le sanctuaire qu'il avait créé pour elle. C'était épuisant, mais cela semblait fonctionner. L'atmosphère dans le chalet était moins tendue, presque paisible par moments. Un calme trompeur, elle le sentait au fond d'elle, mais un calme auquel elle s'accrochait désespérément.

Son seul exutoire restait le carnet codé, caché dans le livre d'art flamand. Chaque soir, ou lorsqu'elle était certaine d'être seule pour quelques heures, elle y ajoutait de nouvelles entrées : une silhouette grise courbée sous une pluie de mots critiques (bleu foncé), le Loup lisse observant avec satisfaction ; une cage grise entourant la silhouette, avec le symbole du téléphone barré à l'extérieur ; une main grise reposant lourdement sur l'épaule de la silhouette. Chaque dessin était une soupape de sécurité, une façon de ne pas laisser la version de Siméon devenir la seule vérité. Elle n'avait toujours aucune nouvelle de Naël via le téléphone secret, l'absence de réseau fiable la maintenant dans une anxiété sourde, mais l'existence même du carnet lui donnait une force précaire.

C'est dans ce contexte de paix armée et de vigilance constante que Siméon lui proposa une nouvelle randonnée, un dimanche matin où le soleil brillait sur la neige fraîchement tombée.

« L'air te fera du bien, Maïa » dit-il avec une sollicitude enjouée. « Tu travailles trop enfermée. Une petite boucle facile, juste pour profiter du paysage et se ressourcer. Ça te changera les idées. »

Maïa hésita. La dernière randonnée avait laissé des traces profondes, la peur du vide et surtout le trouble face à l'attitude de Siméon au sommet. Mais refuser ? Ce serait suspect. Ce serait introduire une note de désaccord, de « désordre ». Et puis, l'idée de sortir de ce chalet, même avec lui, même sur un sentier potentiellement difficile, était tentante. Elle avait besoin d'air, de lumière, d'espace.

« D'accord, » accepta-t-elle, s'efforçant de sourire. « Une boucle facile, alors ? »

« Promis, » assura-t-il avec un clin d'œil. « Juste le plaisir des yeux et de l'effort mesuré. »

Le début de la randonnée fut, cette fois encore, agréable. Siméon semblait détendu, presque charmeur comme aux premiers jours. Il lui parlait de projets futurs, d'une exposition qu'il pourrait l'aider à organiser à Paris, d'amis influents dans le monde de l'art qu'il pourrait lui présenter. Il tissait autour d'elle un avenir séduisant, un avenir où son talent serait reconnu, où elle serait protégée et soutenue. Maïa écoutait, partagée entre l'espoir que ravivaient ces promesses et la méfiance que lui inspiraient désormais ses paroles trop lisses.

Le sentier choisi était effectivement différent de la fois précédente. Moins de dénivelés abrupts au début, plus de passages en forêt, le long d'un torrent dont le murmure joyeux sous la glace contrastait avec le silence pesant du chalet. Maïa commença à se détendre légèrement, à profiter du soleil sur son visage, de l'odeur de la neige et des pins. Peut-être avait-elle exagéré ? Peut-être Siméon regrettait-il sincèrement son accès de violence ? Peut-être essayait-il vraiment de se racheter ?

Mais après une heure de marche, le caractère du sentier changea. Il devint plus étroit, plus escarpé, grimpant sur le flanc d'une montagne plus sauvage, moins fréquentée. Des passages nécessitaient à nouveau de l'attention, des appuis prudents sur des rochers humides ou des racines glissantes. Maïa sentit une pointe d'anxiété revenir.

« Tu avais dit une boucle facile, » fit-elle remarquer, essayant de garder un ton léger.

« C'est relatif, Maïa, » répondit Siméon sans se retourner. « Facile pour quelqu'un qui a l'habitude de la montagne. Et puis, un petit défi est toujours stimulant, non ? Ça te sort de ta zone de confort. C'est bon pour la créativité. »

Encore cette rhétorique du dépassement de soi, cette minimisation

de ses appréhensions. Elle serra les dents et continua, se concentrant sur ses pas.

Ils arrivèrent bientôt à un passage particulièrement délicat. Le sentier, déjà étroit, était encombré par un petit éboulement récent de pierres et de terre, probablement dû au dégel suivi d'un nouveau gel. Il fallait enjamber les rochers instables tout en se tenant à la paroi rocheuse d'une main, car de l'autre côté, la pente dévalait abruptement sur plusieurs dizaines de mètres, finissant sur un lit de cailloux pointus à peine masqués par la neige. Ce n'était pas le vide terrifiant de la dernière fois, mais c'était suffisamment dangereux pour imposer la plus grande prudence.

Siméon franchit l'obstacle avec son agilité habituelle et se retourna pour l'attendre de l'autre côté. « Allez, Maïa. Attention où tu mets les pieds. C'est un peu instable. »

Maïa s'engagea sur l'éboulement, le cœur battant. Elle posa un pied sur une pierre plate, testa sa stabilité. Elle semblait tenir. Elle avança l'autre pied, cherchant un appui solide. C'est alors que la première pierre, sous son poids, pivota légèrement. Un mouvement infime, mais suffisant pour la déséquilibrer.

Elle sentit son pied glisser. Un cri bref lui échappa. Elle tenta de se rattraper à la paroi, mais ses doigts gantés ne trouvèrent qu'une surface lisse et humide. Elle bascula sur le côté, vers la pente.

Tout se passa en une fraction de seconde. Elle vit le sol se dérober, les cailloux pointus en contrebas se rapprocher dangereusement. La panique la submergea, pure, glaciale.

Et puis, une main agrippa fermement son avant-bras. La main de Siméon. Il s'était jeté en avant depuis l'autre côté de l'éboulement, ses doigts se refermant sur elle comme un étau juste au moment où elle commençait à glisser pour de bon. La traction fut brutale, la ramenant violemment contre la paroi. Elle resta là, suspendue à son bras, le souffle coupé, les yeux écarquillés par la terreur, le précipice béant à quelques centimètres de ses talons.

Il la tenait. Il l'avait sauvée. Un soulagement immense, presque douloureux, la traversa. Mais ce soulagement fut immédiatement suivi d'autre chose. Quelque chose d'indiciblement froid.

Elle leva les yeux vers lui. Il la regardait, son visage tout près du sien, son expression indéchiffrable. Il n'y avait pas de panique dans ses yeux bleus. Pas de soulagement non plus. Juste une intensité étrange, une sorte de curiosité froide, presque clinique. Il la tenait fermement, son bras tendu, mais il y avait une fraction de seconde, un instant suspendu où rien ne bougeait, où il semblait… peser la situation.

Évaluer quelque chose.

Et dans cet instant infime, Maïa lut quelque chose dans son regard qui la glaça jusqu'à la moelle. Ce n'était pas de l'indifférence. C'était pire. C'était l'ombre fugace d'une pensée, d'une possibilité envisagée. L'espace d'un battement de cœur, elle eut la certitude absolue qu'il avait *pensé* à la lâcher. Qu'il avait *envisagé* l'option de laisser la gravité faire son œuvre, de la laisser glisser dans le vide, sur les rochers. Un accident si facile à expliquer. Une randonneuse imprudente, un éboulement traitre… Qui pourrait le soupçonner ?

Cette certitude fut si violente, si viscérale, qu'elle lui coupa le souffle plus sûrement encore que la quasi-chute. L'idée était là, tapie derrière le masque calme de Siméon, comme une bête prête à bondir.

Puis, aussi vite qu'elle était apparue, l'ombre disparut de ses yeux. Son expression changea, redevint celle d'un sauveur inquiet. D'une traction puissante et maîtrisée, il la hissa fermement sur le sentier stable, à côté de lui.

« Maïa ! Ça va ? » Sa voix était pleine d'une sollicitude pressante. « Tu n'as rien ? Mon Dieu, j'ai eu si peur ! Cette pierre a cédé… C'est dangereux ici. J'aurais dû vérifier avant. Viens, assieds-toi. Respire. »

Il la guida vers un rocher plat un peu plus loin, la forçant presque à s'asseoir, lui frictionnant les bras avec une énergie fébrile. Il parlait vite, se répandant en excuses, en assurances qu'elle n'avait rien, que tout allait bien, qu'il avait été là.

Mais Maïa ne l'écoutait plus. Elle tremblait de tous ses membres, non plus seulement de peur rétrospective, mais de l'horreur de ce qu'elle avait vu — ou cru voir — dans ses yeux. Avait-elle imaginé ? Était-ce la panique qui lui jouait des tours, qui projetait ses propres angoisses sur lui ?

Non. Elle était sûre de ce qu'elle avait ressenti. Cet instant suspendu. Ce regard calculateur. Cette froideur abyssale derrière le masque. Il avait envisagé sa mort. Peut-être juste une fraction de seconde. Peut-être comme une option parmi d'autres. Mais il l'avait envisagée.

Elle se sentit nauséeuse. L'homme qui venait de lui sauver la vie était aussi celui qui avait, l'espace d'un instant, détenu le pouvoir absolu sur cette même vie et avait considéré la possibilité de l'anéantir. La frontière entre le sauveur et le bourreau venait de s'effacer de la manière la plus terrifiante qui soit.

Elle resta assise sur le rocher, incapable de parler, regardant Siméon s'agiter autour d'elle avec une sollicitude qui lui paraissait maintenant obscène. Elle ne pouvait plus le voir de la même façon. Le doute n'était plus permis. Cet homme n'était pas seulement contrôlant,

manipulateur, ou capable de violence impulsive. Il était potentiellement létal. Et elle était seule avec lui, au milieu de nulle part, complètement à sa merci. La peur qu'elle ressentait maintenant n'était plus diffuse ou psychologique. Elle était primaire, viscérale, absolue. La peur pour sa vie.

17 — Le message brisé

Le téléphone sonna à nouveau, une mélodie lancinante qui troua le silence glacial du refuge. Naël le fixa d'un regard noir, sentant la peur et la colère lui nouer la gorge. Il avait déjà écouté le message vocal de Maïa une dizaine de fois depuis qu'il l'avait reçu, trois jours auparavant. Chaque fois, le cœur lui manquait, poignardé par la fragilité de sa voix, l'effroi contenu, le désespoir à peine audible. « Il… il m'a poussée… » La simple phrase le hantait. Il ne pouvait plus se défaire de l'image de sa sœur basculant dans le vide, de ce regard qu'il avait deviné, par-delà la distance et le silence, un regard vide de Siméon qui avait dû, pendant une fraction de seconde, envisager de la laisser chuter.

Il balaya d'un revers de main la neige qui s'était accumulée sur la table de la cuisine rudimentaire. Le refuge, une ancienne bâtisse isolée à quelques kilomètres de Rochefendue, lui servait de base depuis son retour dans la vallée. Une base d'observation. Une base où il attendait — espérait — des nouvelles. Mais ce n'était pas suffisant. Il *devait* agir.

Le message vocal avait été enregistré sur le téléphone prépayé, mais Maïa n'avait pas rappelé. Elle n'avait pas répondu à ses nombreux SMS, malgré les accusés de réception qui indiquaient qu'elle avait bien lu ses messages. Il essayait de se raisonner : elle avait sans doute peur de Siméon, elle ne voulait pas attirer son attention, elle avait besoin de temps pour élaborer un plan. Mais l'attente était insupportable. Chaque heure qui passait augmentait l'angoisse et le sentiment d'impuissance. Il était le grand frère. Il avait une promesse à tenir.

Il saisit à nouveau le téléphone et écouta une dernière fois le message, les yeux fermés. L'enregistrement se terminait par un souffle rauque, un silence pesant, puis le bruit de l'appareil qu'on posait, comme une dernière prière muette. Il composa le numéro d'Iseult Garrel, la voisine de Maïa. Il l'avait rencontrée brièvement la veille, lui expliquant la situation, lui demandant de veiller sur sa sœur et d'enregistrer tout ce qui pourrait se passer. Elle avait acquiescé avec une froideur bienveillante, les yeux perçants. Elle avait dit qu'elle était habituée à observer, à écouter. Et qu'elle avait des « oreilles » spéciales.

La conversation fut brève. Iseult répondit au téléphone dès la

première sonnerie. Sa voix était calme, posée, mais Naël put sentir la tension dans son timbre, la même tension qui le rongeait.

« Rien de nouveau, » dit-elle, sa voix légèrement métallique. « La routine habituelle. Siméon sort, revient. Maïa est toujours là. Elle ne sort plus seule, bien sûr. »

« Avez-vous… entendu quelque chose ? » demanda Naël, retenant son souffle.

« Non. Le calme. Trop de calme. Je n'ai pas encore reçu le matériel… mais je serai prête à écouter dès qu'il arrivera. »

Elle ajouta une information qui lui fit l'effet d'un coup de poing : « J'ai aperçu une caméra, au niveau du salon de Maïa, braquée sur sa table à dessin. Pas très discrète. »

La paranoïa de Siméon. Le contrôle extrême, la manipulation, le danger… Tout s'emboîtait. Naël raccrocha, le cœur battant. Il n'avait plus le droit d'attendre. Il ne pouvait pas rester ici, à ruminer ses peurs, à compter les heures. Il devait aller voir Maïa, la sortir de là, à tout prix.

Il décida de se rendre à la gendarmerie. Il avait besoin d'aide, même si l'institution locale ne semblait pas toujours à la hauteur. Il connaissait les limites de la procédure, il avait trop vu de drames se jouer lentement, sous les yeux impassibles de la justice. Mais au moins, ils seraient obligés de faire quelque chose, de consigner sa déposition, d'ouvrir une enquête officielle, de faire pression sur Siméon.

Il sortit de sa poche le téléphone anonyme, et pour la première fois, il essaya d'appeler le numéro qu'il connaissait désormais par cœur : celui de sa sœur. Il tomba sur la messagerie vocale. Il laissa un message court et urgent.

« Maïa, c'est Naël. Je suis en route. Je vais venir te chercher. Reste prête. Ne dis rien à Siméon. J'arrive. »

Puis, il fit le plein d'essence de sa Jeep et se dirigea vers le village. L'orage de la veille avait laissé place à un ciel d'un bleu immaculé, le soleil scintillait sur la neige, transformant les montagnes en un paysage de glace et de lumière. Un décor sublime et implacable qui contrastait horriblement avec la noirceur de ses pensées.

À la gendarmerie, il fut reçu par un jeune gendarme stagiaire, Jonas Havel, dont il avait vu le nom dans le rapport de police sur l'affaire de la « fugue » d'Antea Vezian, il y a deux ans. Le Capitaine Mazer, celui que la boulangère avait qualifié de pragmatique et qui semblait peu disposé à accorder une attention particulière aux affaires non résolues et aux « sentiments » des proches, était absent.

Jonas écouta le récit de Naël avec une attention soutenue, les yeux interrogateurs. Il semblait déjà au courant de la situation, du moins en partie, grâce à une information qu'il avait reçue anonymement, en fin de journée, où on lui relatait les agissements suspects de Siméon. Naël lui raconta l'appel téléphonique manqué, les SMS sans réponse, le contrat de concubinage restrictif, le témoignage de la boulangère, et enfin, le message vocal de Maïa et la quasi-chute sur le sentier escarpé. Il lui parla du regard de Siméon, de ce qu'il avait *cru* lire dans ses yeux, de cette pensée glaçante qu'il avait envisagé de la tuer. Il lui montra les photos du contrat, puis le bleu sur le poignet.

Jonas écouta attentivement, posant quelques questions précises, prenant des notes. Il était visiblement ébranlé par le récit.

« C'est… c'est très grave, Monsieur Borgès, » dit-il enfin, après avoir fait un long silence. « On ne peut pas prendre ça à la légère. Une agression, même accidentelle, c'est punissable par la loi. Et si votre sœur est en danger… »

« Elle l'est, » affirma Naël avec une conviction absolue. « Je le sais. Je le sens. Il faut faire quelque chose. Tout de suite. »

« Je vais rédiger votre déposition, » dit Jonas. « On va interroger votre sœur, et… » Il hésita. « Et on va aller voir Monsieur Tarnec. Mais, honnêtement, je ne sais pas ce que l'on pourra faire de plus pour le moment. Il n'y a pas de témoin direct de l'agression, les blessures sont mineures… Et il a un excellent avocat, je vous le garantis. S'il est aussi bon qu'il le prétend… »

Il fit une moue sceptique. Naël comprit l'impuissance de la machine judiciaire face à un manipulateur averti et à la « parfaite » façade.

« Il faut que vous fassiez tout ce que vous pouvez, » dit Naël d'une voix tendue. « Tout. Sinon, c'est ma sœur qui risque de finir… comme les autres. »

Le regard de Jonas s'assombrit. Il pensa à Antea Vezian, à ces autres disparitions inexpliquées. Il comprit que Naël ne parlait pas d'une simple blessure, mais d'un danger plus profond, plus insidieux, qui dépassait le cadre juridique strict.

« Je vais essayer, Monsieur Borgès. Je peux vous le promettre. »

Naël sentait bien que les procédures allaient prendre du temps. Que la justice, lente et prudente, ne réagirait pas assez vite pour protéger Maïa. Il devait agir lui-même. Il savait que sa sœur lui ferait confiance, même si elle était sous emprise, même si elle niait la dangerosité de Siméon.

Alors, à la sortie de la gendarmerie, il prit une décision. Il retourna au refuge, récupéra son équipement de montagne, son appareil photo,

et se dirigea, avec une détermination nouvelle, vers le chalet de Siméon. Il ne savait pas exactement ce qu'il allait faire. Il n'avait pas de plan précis. Mais il savait qu'il devait être près de sa sœur, prêt à l'aider, à la protéger. Et il savait qu'il était prêt à tout, pour cela.

18 — Rapport classé

Le départ de Naël Borgès laissa Jonas Havel dans un état de profonde agitation intérieure. Le récit du photographe montagnard, sa conviction brute du danger que courait sa sœur, le message vocal brisé qu'il lui avait fait écouter discrètement, et surtout, ce lien troublant qu'il établissait avec les « autres disparues », tout cela résonnait puissamment avec les propres doutes que Jonas cultivait en secret depuis qu'il avait découvert l'anomalie statistique dans les archives. Ce n'était plus seulement une intuition ou une curiosité professionnelle. C'était une alarme qui hurlait silencieusement dans les couloirs feutrés de la gendarmerie.

Il relut attentivement les notes qu'il avait prises pendant la déposition de Naël. Les détails concordaient de manière inquiétante avec le profil psychologique d'un manipulateur narcissique tel qu'il l'avait étudié à l'école : le charme initial, l'isolement progressif de la victime, le contrôle financier et comportemental, l'invalidation émotionnelle, et maintenant, la première violence physique, minimisée en accident. Le nom de Siméon Tarnec, l'avocat parisien respectable et propriétaire du chalet impeccable, prenait soudain une résonance sinistre.

Jonas sentit une bouffée de frustration et d'impuissance. Il savait ce que le Capitaine Mazer penserait de tout cela. Des « impressions subjectives », des « inquiétudes familiales excessives », un « message vocal ambigu », un « bleu anodin ». Rien de suffisamment solide pour justifier une action d'envergure contre un citoyen influent comme Tarnec. Mazer exigerait des preuves tangibles, des témoignages irréfutables, avant même d'envisager d'ouvrir une enquête sérieuse pour autre chose que les « violences légères » potentiellement accidentelles. Et ces preuves, pour l'instant, ils ne les avaient pas. La victime elle-même, Maïa, semblait encore sous emprise, niant ou minimisant la situation auprès de son frère.

Mais Jonas ne pouvait pas se résoudre à classer l'affaire dans sa tête comme Mazer l'aurait fait. L'image de sa propre fille, Léa, lui revint à l'esprit. Et celle d'Antea Vezian, souriante sur la photo de son dossier de disparition. Et les noms des autres femmes, effacées des registres sous l'étiquette commode de « fugue ». Il avait le sentiment aigu que quelque chose de sombre se tramait dans cette vallée trop tranquille,

et que Siméon Tarnec pourrait bien en être le dénominateur commun.

Il décida de creuser plus loin, discrètement, en utilisant les accès informatiques auxquels il avait droit en tant que stagiaire, avant que Mazer ne revienne et ne lui ordonne de se concentrer sur les clôtures de l'éleveur Dubois.

Il commença par rechercher le nom de Siméon Tarnec dans les bases de données internes, croisant les informations avec les fichiers nationaux. Rien de majeur. Pas de casier judiciaire. Quelques mentions dans des affaires civiles liées à son activité d'avocat d'affaires, mais rien de pénal. C'était prévisible. Un homme comme Tarnec savait comment rester sous les radars.

Puis, il eut une idée. Il se souvint de ce détail dans le dossier d'Antea Vezian : l'altercation avec un client de l'auberge, classée sans suite. Le nom du client n'était pas mentionné, mais il y avait une description vague. Était-il possible… ? Il retourna au dossier Vezian, qu'il n'avait toujours pas archivé. Il relut le rapport d'incident succinct. « Altercation verbale vive avec un client séjournant régulièrement à l'hôtel, avocat parisien, environ 40 ans, élégant, conduit un véhicule de luxe allemand. » La description pouvait correspondre à des dizaines de personnes, mais dans le contexte actuel, elle fit tilt dans l'esprit de Jonas. Et si ce client était Tarnec ? Antea l'avait peut-être contrarié, avait peut-être refusé ses avances, ou pire, avait peut-être découvert quelque chose sur lui ? Et si sa « fugue » quelques semaines plus tard n'en était pas une ?

L'hypothèse était ténue, basée sur une coïncidence et une description vague, mais elle était suffisamment troublante pour justifier une vérification. Il chercha ensuite dans les archives locales une éventuelle plainte ou main courante déposée contre Siméon Tarnec au fil des années. C'est là qu'il trouva quelque chose. Une main courante, datant de cinq ans plus tôt, déposée par une ex-compagne de Tarnec, une certaine Hélène Rivoire, pour « harcèlement moral et pressions psychologiques » suite à leur rupture. La femme s'était plainte du comportement contrôlant et manipulateur de Tarnec, de ses tentatives d'isolement, mais elle n'avait pas souhaité déposer plainte formellement, de peur des représailles ou du manque de preuves. L'affaire avait été classée, comme tant d'autres signalements de violences psychologiques.

Jonas imprima discrètement la copie de la main courante. C'était mince, mais c'était un antécédent. Un *pattern*. Un comportement contrôlant et potentiellement abusif qui se répétait. Cela renforçait la crédibilité des inquiétudes de Naël Borgès et des propres observations de Jonas sur la situation de Maïa Cransac.

Il rassembla ces éléments : le témoignage de Naël, le message vocal (même s'il était difficilement exploitable juridiquement), la photo du bleu, le contrat suspect (bien que probablement légal en surface), l'altercation possible avec Antea Vezian, et maintenant, cette main courante pour harcèlement moral. Individuellement, chaque élément était peut-être insuffisant. Mais ensemble, ils dessinaient un tableau préoccupant, celui d'un homme potentiellement dangereux exerçant une emprise sur sa compagne actuelle, et possiblement liée à une disparition suspecte passée.

Il savait qu'il devait en parler à Mazer. C'était son devoir. Mais il anticipait déjà la réaction de son supérieur : scepticisme, demande de preuves plus solides, rappel à l'ordre sur les priorités et les statistiques. Mazer risquait de balayer ses découvertes d'un revers de main, de lui ordonner de classer le dossier Vezian et de ne plus « perdre son temps » avec les « histoires de cœur » de l'avocat parisien.

Jonas se sentit face à un dilemme. Suivre la procédure, respecter la hiérarchie, et risquer de laisser une femme en danger ? Ou prendre une initiative, contourner peut-être les règles, mais essayer de faire avancer les choses pour protéger Maïa Cransac ? La pensée de sa propre fille, le visage souriant de Léa sur la photo punaisée au-dessus de son bureau, ce petit être vulnérable qu'il s'était juré de protéger, trancha la question. Il ne pouvait pas rester passif face à la détresse potentielle d'une autre jeune femme, face à l'ombre des disparues. Le risque pour sa carrière, pour la stabilité de sa jeune famille, était réel s'il se faisait prendre, mais le risque de ne rien faire lui semblait moralement insupportable.

Il décida d'une approche en deux temps. D'abord, il créerait un dossier. Pas un dossier officiel qui apparaîtrait immédiatement sur le bureau de Mazer, mais un dossier numérique officieux, stocké sur une clé USB cryptée qu'il garderait sur lui. Il y compilerait toutes les informations recueillies : la déposition de Naël, la copie de la main courante, les notes sur Antea Vezian et les autres disparues, ses propres observations et hypothèses. Ce serait sa base de travail secrète, prête à être utilisée si la situation s'aggravait ou si de nouveaux éléments apparaissaient.

Ensuite, il devait essayer d'établir un contact plus direct avec les autres acteurs potentiels de cette affaire. Il pensa d'abord à Iseult Garrel, la voisine observatrice mentionnée par Naël. Mais il hésita. Contacter un témoin potentiel en dehors d'un cadre officiel était risqué pour un stagiaire. Il préféra se tourner vers Naël Borgès. Le frère était sur place, déterminé, et il avait un lien direct avec la victime potentielle. Il avait aussi laissé ses coordonnées à la gendarmerie.

Jonas attendit la fin de sa journée de service. Une fois Mazer parti, il utilisa son téléphone personnel, plus discret que celui de la brigade, pour envoyer un SMS prudent à Naël.

« Borgès, ici Gendarme Havel. Ai réfléchi à notre conversation. Prudence est de mise. Votre sœur pourrait avoir besoin de soutien discret. Connaissez-vous le refuge « Les Mélèzes » près du col ? Pourrait être point de contact si besoin. Restez vigilant. JH. »

C'était vague, non compromettant, mais le message était clair. Il montrait à Naël qu'il prenait ses inquiétudes au sérieux, qu'il était prêt à une forme de collaboration officieuse, et il lui suggérait un lieu neutre pour d'éventuels échanges futurs, loin des oreilles indiscrètes de la brigade ou du chalet de Tarnec. Il savait que Naël, en tant que montagnard, connaîtrait ce refuge souvent utilisé par les randonneurs et les photographes.

Il envoya le message et rangea son téléphone, le cœur battant un peu plus vite. Il venait de franchir une ligne. Il agissait désormais en dehors du cadre strict de ses fonctions, guidé par son intuition et son sens du devoir moral plus que par les ordres de sa hiérarchie. C'était risqué. Si Mazer l'apprenait, sa carrière pourrait être compromise avant même d'avoir vraiment commencé. Mais face au danger potentiel qui planait sur Maïa Cransac, face à l'ombre des autres disparues, il ne voyait pas d'autre choix. Il espérait juste qu'il ne serait pas trop tard.

19 — Préparatifs secrets

La peur, depuis la randonnée sur le sentier escarpé, avait changé de nature. Ce n'était plus seulement le malaise diffus face au contrôle de Siméon, ni même le choc de la violence physique lors du « coup accidentel ». C'était une peur froide, viscérale, existentielle. La peur de ce qu'elle avait vu — ou cru voir — dans ses yeux au bord du précipice. L'ombre fugace de l'anéantissement envisagé. Depuis ce jour, Maïa vivait avec la certitude glaçante que Siméon était capable de la faire disparaître, et peut-être même, de le faire passer pour un accident.

Elle jouait le jeu, plus que jamais. Sourire, acquiescer, se montrer docile, productive, reconnaissante. Elle s'appliquait à incarner l'image de la compagne idéale pour son « sanctuaire », celle qui avait enfin compris les bienfaits du calme, de l'ordre, du contrôle. Elle savait, instinctivement, que la moindre résistance ouverte, la moindre manifestation de méfiance ou de peur, pourrait être le déclencheur qu'il attendait. Elle ne savait pas qu'une caméra la surveillait dans sa chambre, mais elle sentait une vigilance accrue de la part de Siméon, un regard qui s'attardait parfois sur elle avec une intensité nouvelle, évaluatrice. Il semblait satisfait de sa soumission apparente, mais elle percevait aussi une impatience latente, comme s'il attendait le moment propice pour la phase suivante de son projet indéfini.

Chaque soir, ou dès qu'elle avait un moment de solitude garantie — de plus en plus rares —, elle se réfugiait dans son carnet codé. Les pages se remplissaient de symboles et de couleurs : le Loup lisse aux yeux froids, la Cage grise, les Barreaux, le Masque souriant, la Silhouette courbée ou recroquevillée. Elle y consignait les micro-agressions quotidiennes, les paroles manipulatrices, les restrictions subtiles. Et elle y avait ajouté un nouveau symbole, terrifiant : un Précipice stylisé, avec le Loup observant depuis le bord. C'était sa façon de conjurer la peur, de ne pas oublier l'avertissement silencieux. Le carnet, caché dans le lourd livre d'art, était devenu son unique confident, sa seule ancre dans la réalité face au gaslighting constant de Siméon.

Elle tentait toujours d'utiliser le téléphone secret pour joindre Naël, mais sans succès. Soit le signal était trop faible, soit son frère n'était pas joignable au moment où elle essayait. L'absence de contact direct

avec lui la laissait dans une solitude angoissante, mais elle s'accrochait à l'espoir qu'il ait reçu ses messages précédents, qu'il comprenne, qu'il agisse peut-être en coulisses. Elle devait tenir. Et se préparer.

Se préparer à quoi ? Elle n'en était pas sûre. Fuir ? Mais comment ? Et pour aller où ? Siméon contrôlait ses finances (elle avait fini par signer le contrat, sous la pression muette), ses déplacements, ses communications. Une fuite improvisée était vouée à l'échec, il la retrouverait facilement. Et puis, il y avait cette peur sourde de ce qu'il pourrait faire si elle tentait de lui échapper. Il ne la laisserait pas partir si facilement. Elle était devenue son projet, sa création, sa possession.

Pourtant, l'instinct de survie, plus fort que la peur, lui murmurait qu'elle devait anticiper. Prévoir le pire. Avoir un plan B, même embryonnaire.

L'annonce de Siméon tomba un soir, quelques jours après la randonnée fatidique, avec une fausse bonhomie qui ne trompa pas Maïa une seconde.

« J'ai pensé à quelque chose pour nous, Maïa, » dit-il en lui servant une tisane « relaxante » dont elle se méfiait désormais systématiquement. « Nous avons tous les deux beaucoup travaillé, nous sommes un peu tendus. J'ai réservé un week-end spécial, rien que pour nous. Un « week-end détox digitale ». »

Maïa sentit son sang se glacer. « Détox digitale ? Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Exactement ce que ça veut dire, » répondit-il avec un sourire entendu. « Un endroit absolument isolé, encore plus haut dans la montagne. Un petit chalet rustique, sans électricité, sans réseau, sans aucune connexion avec le monde extérieur. Juste nous deux, la nature, le feu de bois. Le calme absolu. Le retour à l'essentiel. N'est-ce pas merveilleux ? »

Merveilleux ? C'était un cauchemar. L'isoler encore plus. La couper de tout contact potentiel. La priver même de la faible lueur d'espoir que représentait le téléphone secret. Et l'emmener « encore plus haut dans la montagne », dans un endroit où personne ne pourrait l'entendre crier, où un « accident » serait si facile à orchestrer… La proposition sonnait comme une condamnation. C'était peut-être là qu'il avait prévu de… terminer son œuvre.

Elle dut puiser au plus profond d'elle-même pour masquer sa panique, pour arborer un sourire forcé. « Oh… Siméon… C'est… une idée… radicale. Sans électricité ? Sans réseau du tout ? »

« C'est tout l'intérêt ! » s'exclama-t-il avec enthousiasme. « Se

déconnecter complètement. Se retrouver vraiment. Juste toi et moi. Ce sera pour la fin de la semaine prochaine. J'ai tout organisé. »

Fin de la semaine prochaine. Cela lui laissait quelques jours. Quelques jours pour agir. La panique initiale fit place à une détermination froide, une lucidité aiguisée par le danger imminent. Elle ne pouvait pas refuser ce « week-end » sans éveiller ses soupçons et potentiellement précipiter les choses. Elle devait accepter, faire semblant d'être enchantée par cette perspective de « retour à l'essentiel ». Et elle devait utiliser le peu de temps qui lui restait pour préparer sa seule chance de survie : une fuite organisée, ou du moins, la possibilité d'une fuite.

Le lendemain, elle commença ses préparatifs secrets, profitant des rares moments où Siméon était absent ou occupé dans son bureau. Chaque geste était calculé, chaque minute comptait. Elle devait être invisible, ne laisser aucune trace de ses intentions.

D'abord, l'argent. Siméon contrôlait son compte principal, mais elle avait réussi à conserver une vieille carte prépayée, non reliée à son compte courant, sur laquelle il restait quelques centaines d'euros. Elle la gardait cachée avec le téléphone secret. Elle réussit également, lors d'une sortie « approuvée » au village pour acheter du matériel de dessin, à retirer discrètement une petite somme en liquide à un distributeur, qu'elle dissimula dans la doublure de son sac à dos. Ce ne serait pas suffisant pour aller loin, mais assez pour survivre quelques jours, le temps d'atteindre un lieu sûr — si elle y parvenait.

Ensuite, les essentiels. Elle rassembla un minimum vital : une petite trousse de premiers secours (en plus de celle, officielle, qu'il lui ferait sans doute emporter), une lampe frontale à dynamo (pour ne pas dépendre de piles), un couteau suisse multifonction, une couverture de survie fine et légère, quelques barres énergétiques supplémentaires subtilisées dans les réserves de Siméon. Elle ajouta une copie de ses papiers d'identité qu'elle avait faite avant de venir à Rochefendue, et élément crucial, une petite clé USB sur laquelle elle avait, nuit après nuit, photographié discrètement chaque page de son carnet codé avec son téléphone officiel, avant de transférer les fichiers sur la clé et d'effacer les originaux du téléphone. Le carnet physique resterait caché dans le livre, mais cette copie numérique était sa police d'assurance, la preuve de tout ce qu'elle avait subi.

Restait à cacher ce kit de survie improvisé. Impossible de le garder dans sa chambre, la caméra l'aurait enregistré. Elle devait trouver une cachette extérieure, accessible mais discrète, près d'une sortie potentielle du chalet. Elle repensa à l'agencement des lieux. Il y avait une petite porte de service à l'arrière, donnant sur une sorte de

buanderie où étaient stockés le bois de chauffage et les outils de jardinage. Siméon y allait rarement. Le sol y était en terre battue, recouvert de quelques dalles de pierre irrégulières.

Profitant d'une absence prolongée de Siméon un après-midi, elle se glissa dans la buanderie. Le cœur battant, elle choisit une dalle dans un coin sombre, derrière la pile de bois. Avec la lame de son couteau suisse, elle gratta laborieusement la terre autour de la pierre, priant pour qu'elle ne soit pas scellée. Elle céda finalement. Maïa la souleva avec précaution. Dessous, la terre était meuble. Elle creusa rapidement un petit trou, juste assez grand pour y loger le sac étanche contenant son kit (la carte prépayée, le liquide, les papiers, la clé USB, la lampe, le couteau, la couverture, les barres). Elle reboucha le trou, replaça la dalle, et effaça toute trace de son passage, balayant la terre excédentaire, remettant quelques bûches devant pour masquer davantage l'endroit. C'était fait. Son kit d'évasion était prêt, caché à quelques mètres de la sortie arrière.

La dernière étape, la plus risquée, était de prévenir Naël. Elle devait lui faire savoir que le danger était imminent, que le « week-end détox » était probablement un piège, et activer un code d'urgence qu'ils avaient vaguement défini lors de sa visite, plus par instinct fraternel que par réelle planification à l'époque.

Elle attendit la nuit noire que le silence règne dans le chalet. Elle récupéra le téléphone secret et la batterie. Elle monta dans sa chambre, mais n'osa pas l'allumer à l'intérieur, craignant une surveillance imprévue. Elle attendit que Siméon soit profondément endormi — son rythme respiratoire régulier le confirmait à travers la cloison fine. Puis, elle se glissa hors de sa chambre, pieds nus sur le parquet froid, descendit l'escalier sans un bruit, et alla se poster près de la porte d'entrée, là où elle avait parfois réussi à capter un signal fugace.

Elle assembla le téléphone, l'alluma dans la pénombre. Quelques barres de réseau apparurent. Elle rédigea rapidement le message, les doigts tremblants :

« Tempête [elle choisit une date, celle du début du week-end prévu]. Refuge [elle donna le nom d'un refuge d'altitude bien connu d'eux deux, un code pour « situation extrême »]. Code Rouge. »

« Code Rouge ». C'était le signal convenu avec Naël lors de sa visite. « Danger imminent. Plan d'urgence activé. Sors-moi de là. » C'était tout ce qu'elle pouvait dire. Tout ce qu'elle pouvait espérer.

Elle appuya sur « Envoyer ». Le message sembla partir. Elle n'attendit pas de confirmation. Elle éteignit aussitôt le téléphone, retira la batterie, et remonta se glisser dans son lit, le cœur cognant

douloureusement contre ses côtes.

Elle avait fait tout ce qu'elle pouvait. Elle avait préparé sa fuite, elle avait alerté son frère. Le reste ne dépendait plus entièrement d'elle. Elle devait maintenant survivre aux prochains jours, maintenir sa façade de calme et de soumission, et attendre. Attendre le week-end fatal, en espérant que l'aide arrive avant, ou qu'elle trouve le courage et l'opportunité d'utiliser son kit de survie caché sous la dalle froide de la buanderie. La partie d'échecs silencieuse et mortelle contre Siméon entrait dans sa phase finale.

20 — Murmure de bois

Le petit colis était arrivé la veille au relais du village voisin. Iseult Garrel l'avait récupéré avec une discrétion qui lui était devenue une seconde nature, le glissant sous son poncho avant de remonter vers son chalet. À l'intérieur, l'enregistreur numérique de la taille d'une clé USB et le petit microphone externe semblaient presque dérisoires face à l'ampleur de ses soupçons. Pourtant, c'étaient désormais ses seules armes, ses « oreilles » déportées, dans la surveillance silencieuse qu'elle maintenait sur le chalet de Siméon Tarnec.

Elle avait passé une partie de la nuit à tester le matériel, à comprendre son fonctionnement simple, à bricoler un petit réflecteur parabolique de fortune avec du carton et du papier aluminium pour tenter d'améliorer la directivité du micro. Le résultat n'était pas professionnel, loin de là, mais elle espérait qu'il serait suffisant pour capter quelque chose, un éclat de voix, un bruit suspect, à travers la faible distance qui séparait sa terrasse de la façade latérale du chalet d'en face, notamment des fenêtres de la chambre où logeait Maïa.

Elle n'avait rien entendu de particulièrement alarmant depuis le cri étouffé qui l'avait décidée à agir. La vie au chalet Tarnec suivait son cours faussement paisible. Siméon partait, revenait. Maïa restait à l'intérieur, ombre pâle derrière les vitres. Mais Iseult, avec son acuité visuelle et son expérience des silences lourds de sens, percevait une tension croissante. Les épaules de Maïa semblaient plus voûtées, son regard plus fuyant lors de ses rares apparitions. Et Siméon… il y avait quelque chose dans sa démarche, dans sa façon de se tenir, une sorte de satisfaction contenue, presque prédatrice, qui glaçait le sang d'Iseult.

Puis, ce matin-là, quelque chose avait rompu la routine. Un message glissé sous sa porte avant l'aube. Pas un SMS, pas un appel — Iseult avait expliqué au frère de Maïa, Naël, lors de leur brève rencontre, qu'elle préférait les méthodes plus discrètes, moins traçables. Juste un bout de papier plié, déposé par une main furtive qu'elle devinait être celle de Naël, revenu dans les parages comme il l'avait laissé entendre. Le message était laconique, écrit à la hâte au crayon :

« Code Rouge reçu. Maïa en danger imminent. Week-end « détox » = piège ? Ce soir ou demain. Soyez prête. Enregistrez TOUT. N. »

Code Rouge. Danger imminent. Piège. Les mots frappèrent Iseult avec la force d'un signal d'alarme. L'instinct qui la guidait depuis le début ne l'avait pas trompée. Et maintenant, elle avait la confirmation du frère. Le temps pressait. « Ce soir ou demain. » Elle devait être prête.

Elle annula tous ses projets pour la journée, prétextant un léger malaise auprès de la voisine qui devait passer prendre un café. Elle passa des heures à affiner son dispositif d'écoute. La météo était maussade, un ciel bas et gris menaçant de neige, ce qui la forcerait sans doute à opérer depuis l'intérieur de son propre chalet plutôt que depuis la terrasse. Elle repéra le meilleur endroit : une petite fenêtre de son « shack » radio, celle qui offrait l'angle le plus direct sur la chambre de Maïa, même si la distance était un peu plus grande.

Elle installa le petit microphone, muni de son réflecteur artisanal, sur un trépied miniature posé sur le rebord intérieur de la fenêtre, le dirigeant aussi précisément que possible vers la source présumée. Elle déroula le câble fin et le connecta à l'enregistreur numérique qu'elle posa à côté d'elle sur son établi. Elle vérifia les piles, le niveau d'enregistrement, fit quelques tests en tapotant sur sa propre vitre. Le son était faible, mais audible. Elle devrait pousser le gain, au risque d'amplifier aussi les bruits de fond, mais elle n'avait pas le choix.

L'attente commença. Une attente tendue, nerveuse, rythmée par le tic-tac de l'horloge comtoise et les battements sourds de son propre cœur. Elle gardait ses jumelles à portée de main, scrutant la façade du chalet Tarnec à intervalles réguliers. La journée s'écoula lentement, sans incident notable. Le soir tomba, enveloppant les chalets dans une obscurité précoce et un silence rendu plus dense par l'attente de la neige. Les lumières s'allumèrent chez Siméon. Elle vit leurs silhouettes bouger derrière les fenêtres du rez-de-chaussée. Dîner. Conversation. Tout semblait normal en apparence. Trop normal.

Vers dix heures du soir, la lumière s'éteignit au rez-de-chaussée et s'alluma à l'étage, dans la chambre de Maïa. Iseult redoubla d'attention, ses yeux rivés aux jumelles, ses doigts crispés sur le petit enregistreur. Elle vit l'ombre de Maïa passer devant la fenêtre, puis celle de Siméon. Ils semblaient discuter, mais impossible de lire sur leurs lèvres à cette distance et avec la faible lumière. Puis, la lumière de la chambre s'éteignit à son tour. Seule une veilleuse très faible restait allumée, projetant des ombres indistinctes.

Le silence devint total. Oppressant. Iseult resta à son poste, luttant contre la fatigue et le doute. Peut-être Naël s'était-il trompé ? Peut-être le « Code Rouge » était-il une fausse alerte ? Peut-être Siméon attendait-il vraiment le week-end pour mettre son plan, quel qu'il soit,

à exécution ?

Elle somnolait presque, la tête lourde, quand elle perçut quelque chose. Pas un son fort, juste une vibration différente dans l'air, une tension palpable qui semblait traverser l'espace entre les deux chalets. Elle se redressa vivement, ajusta le casque qu'elle avait branché à l'enregistreur pour mieux isoler les sons.

Et là, elle l'entendit. Ou plutôt, elle le devina à travers le léger souffle du vent et le bruit de fond électronique. Une voix de femme. Celle de Maïa. Des mots indistincts d'abord, puis quelques syllabes qui parvinrent à ses oreilles, déformées, ténues, mais chargées d'une supplication désespérée.

« Ne… me… laisse pas… »

C'était un murmure brisé, presque un sanglot étouffé. Puis, plus rien. Juste le silence à nouveau. Mais un silence vibrant de cette plainte suspendue.

Iseult sentit ses mains devenir moites. C'était donc ça. Ce soir. Maintenant. Elle appuya sur le bouton rouge « Record » de l'enregistreur numérique. Le petit témoin lumineux clignota faiblement dans sa main, seule touche de couleur dans la pénombre de son atelier. Elle ajusta le gain de l'enregistrement, priant pour que le microphone capte quelque chose de plus, quelque chose d'exploitable.

Elle n'eut pas à attendre longtemps. Un bruit sourd retentit, plus distinct cette fois. Un choc. Pas le « THUMP » lourd qu'elle avait entendu la première fois, mais quelque chose de plus sec, comme un coup porté, suivi d'un léger halètement, puis à nouveau le silence.

Iseult retint son souffle, son cœur battant à grands coups contre ses côtes. Elle imaginait la scène derrière les murs aveugles. La peur. La violence. L'horreur muette. Elle se sentait terriblement impuissante, simple témoin auditif d'un drame invisible. Mais elle enregistrait. C'était tout ce qu'elle pouvait faire pour l'instant. Garder une trace. Une preuve potentielle.

Elle resta ainsi, figée à son poste d'écoute, pendant ce qui lui sembla une éternité. D'autres bruits lui parvinrent par intermittence : un léger bruit de lutte, un objet qui tombe, une voix d'homme basse et coléreuse — celle de Siméon —, mais les mots restaient inaudibles, juste une vibration menaçante. Puis, plus rien pendant un long moment. Un silence si total, si anormal, qu'il en était terrifiant.

Iseult n'osa pas bouger, n'osa pas arrêter l'enregistrement. Elle attendait, les sens aux aguets, priant pour un signe de vie, pour que Maïa soit encore capable de crier, de se débattre. Mais seul le silence lui répondait, un silence de mort peut-être. L'angoisse la submergea.

Et si elle était arrivée trop tard ? Et si le pire était déjà arrivé ? Le petit témoin rouge de l'enregistreur continuait de clignoter, seul signe de vie active dans la nuit noire et silencieuse, enregistrant obstinément le son du vide.

21 — La goutte bleue

Le silence dans la chambre était épais, vibrant encore de la violence contenue de l'altercation qui venait d'avoir lieu. Maïa était assise sur le bord du lit, le corps parcouru de tremblements incontrôlables, essayant de reprendre une respiration normale. Siméon se tenait près de la fenêtre, le dos tourné, regardant fixement la nuit noire où la neige commençait enfin à tomber en flocons épars. Sa silhouette était rigide, tendue comme une corde d'arc.

L'explosion avait été brève, mais terrifiante. Partie de rien. Une question anodine de Maïa sur le programme exact de leur « week-end détox ». Une réponse évasive de Siméon. Une insistance de Maïa, mue par une angoisse soudaine et irrépressible. Et puis, la fureur froide dans ses yeux bleus, sa main se refermant sur son bras avec une force brutale, la projetant presque contre le mur. C'était là qu'elle avait murmuré ce « Ne… me… laisse pas… », non pas comme une supplication amoureuse, mais comme un cri de terreur face à la menace qu'elle lisait dans son regard. Il l'avait alors secouée, ses doigts s'enfonçant dans sa chair, sa voix sifflant des mots haineux sur son ingratitude, sa méfiance, son « désordre » mental qui perturbait leur harmonie. Puis, aussi vite qu'elle était venue, la colère s'était retirée, le laissant là, près de la fenêtre, luttant visiblement pour retrouver son masque de calme maîtrisé.

Maïa porta une main à son bras, là où elle sentirait bientôt la marque des doigts de Siméon. Elle savait, avec une certitude absolue maintenant, que le « week-end détox » n'était pas une escapade romantique. C'était une destination finale. L'endroit isolé où il comptait la faire taire définitivement, elle et ses doutes, elle et ses secrets potentiels. L'altercation qui venait d'avoir lieu n'était qu'un prélude, une fissure dans son contrôle qui révélait l'intention réelle. Le « Code Rouge » envoyé à Naël n'était pas une précaution excessive, c'était une nécessité vitale. Mais Naël répondrait-il à temps ? Et Iseult, la voisine silencieuse, avait-elle entendu quelque chose ? Elle ne pouvait compter que sur elle-même pour l'instant.

Elle devait survivre à cette nuit. Survivre jusqu'au départ prévu pour le chalet isolé, et peut-être, trouver une opportunité de s'échapper avant, ou pendant le trajet. Elle devait jouer le jeu, encore et toujours. Feindre la soumission, la peur résignée, l'acceptation de son sort.

Siméon se retourna enfin, son visage à nouveau lisse, presque serein, mais avec une lueur étrange, presque fiévreuse, dans le fond de ses yeux. Il s'approcha du lit, s'assit à côté d'elle, mais sans la toucher.

« Maïa, » commença-t-il d'une voix douce, presque trop douce. « Je suis désolé. Encore une fois. J'ai… perdu mon calme. C'est impardonnable. Cet endroit, cette tension… ça me pèse aussi, tu sais. C'est pour ça que ce week-end nous fera le plus grand bien. Un nouveau départ. Loin de tout. »

Il parlait comme si rien de grave ne s'était passé, comme si sa violence n'était qu'un léger écart de conduite. Le gaslighting dans sa forme la plus pure. Maïa sentit la nausée monter, mais elle hocha la tête docilement.

« Oui, Siméon. Tu as raison. Un nouveau départ, » murmura-t-elle, en baissant les yeux.

Il sembla satisfait de sa réponse, de sa soumission apparente. « Bien. Tu as l'air épuisée, ma pauvre chérie. Et toute cette tension n'arrange rien. J'ai une idée. Je vais te préparer une tisane. Une infusion spéciale que ma grand-mère utilisait, aux plantes des montagnes. Très relaxante. Elle t'aidera à trouver le sommeil, un sommeil profond et réparateur avant notre voyage. »

Une tisane « spéciale ». « Relaxante ». « Sommeil profond ». Les mots résonnèrent comme des cloches funèbres dans l'esprit de Maïa. Il allait essayer de l'endormir. De la droguer. Pour qu'elle soit plus facile à transporter, plus malléable, incapable de résister lorsqu'il la conduirait vers ce chalet isolé. Ou peut-être même… pour qu'elle ne se réveille jamais.

La peur la saisit à nouveau, plus forte, plus paralysante. Mais elle savait qu'elle ne devait rien laisser paraître. Elle devait anticiper son geste, trouver une parade.

« Oh… oui, Siméon. Ce serait gentil, » répondit-elle d'une voix faible, feignant une grande lassitude. « J'ai vraiment besoin de dormir. »

Il lui caressa la joue, un geste faussement tendre qui la fit frissonner intérieurement. « Repose-toi un peu en attendant. Je reviens tout de suite. »

Il quitta la chambre, la laissant seule avec sa peur et la nécessité impérieuse d'agir vite. Elle tendit l'oreille. Elle l'entendit descendre l'escalier, se diriger vers la cuisine. Elle entendit le bruit de l'eau qu'on met à chauffer, le cliquetis d'une boîte métallique — la boîte à tisanes. Puis, un autre bruit, plus discret. Le frottement d'un petit flacon qu'on ouvre ? Le bruit liquide de quelques gouttes versées dans une tasse ? Elle ne pouvait pas en être sûre, mais son instinct hurlait au danger.

Elle devait trouver un moyen de ne pas boire cette tisane sans qu'il s'en aperçoive. Mais comment ? Il allait rester là, la regarder boire, s'assurer qu'elle avale bien le liquide « relaxant ».

Son regard parcourut la chambre, cherchant une échappatoire, une solution. Près de la fenêtre, sur une petite table, trônait une grande plante verte en pot, une de celles qu'elle avait réussi à « sauver » de son appartement lors de l'emménagement, arguant qu'elle « purifiait l'air ». Siméon l'avait tolérée, à contrecœur. La terre dans le pot était sombre et humide.

Une idée folle, désespérée, germa dans son esprit. C'était risqué. Très risqué. Mais c'était peut-être sa seule chance.

Elle entendit les pas de Siméon remonter l'escalier. Elle se rallongea sur le lit, fermant les yeux, feignant un demi-sommeil. Il entra dans la chambre, une tasse fumante à la main, dégageant une odeur douceâtre de camomille et… autre chose. Quelque chose d'indéfinissable, un léger relent chimique qui piquait presque les narines sous l'arôme floral.

« Voilà, ma chérie, » dit-il en posant la tasse sur la table de nuit. « Bois ça tant que c'est chaud. Ça te fera le plus grand bien. »

Il s'assit à nouveau sur le bord du lit, la regardant avec une insistance bienveillante. Maïa se redressa lentement, prenant la tasse entre ses mains tremblantes. La chaleur du liquide lui brûla presque les doigts. Elle porta la tasse à ses lèvres, hésitant une fraction de seconde. Elle sentait le regard de Siméon fixé sur elle, attendant.

Elle prit une petite gorgée, faisant semblant d'avaler, mais gardant le liquide chaud dans sa bouche. Le goût était effectivement celui de la camomille, mais avec un arrière-goût nettement plus amer, presque métallique, qui lui confirma ses soupçons. C'était probablement un somnifère puissant, type benzodiazépine ou apparenté, conçu pour assommer rapidement. Elle reposa la tasse.

« C'est… bon, » murmura-t-elle. « Très doux. »

« Bois tout, » insista-t-il gentiment. « Il faut tout boire pour que ça fasse effet. »

Elle hocha la tête et reporta la tasse à ses lèvres. Cette fois, elle fit semblant de prendre une plus longue gorgée, toujours en gardant le liquide dans sa bouche. Elle devait trouver un moyen de se débarrasser du contenu discrètement. Mais comment, sous son regard ?

C'est alors qu'elle eut une quinte de toux. Une toux rauque, profonde, qu'elle força légèrement pour la rendre plus crédible. Elle reposa précipitamment la tasse, se penchant en avant comme si elle

étouffait.

« Oh, pardon… » haleta-t-elle entre deux quintes. « Ça a dû passer de travers… J'ai… j'ai besoin d'un mouchoir… et peut-être d'un peu d'air… »

Elle profita de ce moment de diversion pour se lever du lit, titubant légèrement (une légère torpeur commençait déjà à l'envahir malgré la petite quantité gardée en bouche, renforçant son urgence). Elle se dirigea vers la commode où elle savait trouver une boîte de mouchoirs, tournant ainsi le dos à Siméon pendant quelques précieuses secondes.

Siméon, pris au dépourvu par sa réaction, se leva aussi, l'air vaguement inquiet. « Tu veux que je t'aide ? Que j'ouvre la fenêtre ? »

« Non, non, ça va passer… » répondit-elle, la voix étouffée par sa toux feinte, tout en attrapant un mouchoir.

C'est à ce moment précis, alors qu'il était encore un peu désorienté par sa toux et qu'il se dirigeait peut-être vers la fenêtre, qu'elle agit. D'un geste rapide et précis, tout en continuant de toussoter et en se cachant derrière le mouchoir, elle vida le contenu de sa bouche — la tisane non avalée — dans le pot de la grande plante verte posée sur la petite table juste à côté de la commode. Le liquide s'infiltra instantanément dans la terre sombre et humide, ne laissant aucune trace visible.

Elle se tamponna la bouche avec le mouchoir, reprit une inspiration plus calme. « Voilà… ça va mieux. Désolée. »

Elle se retourna vers Siméon, qui la regardait avec une expression indéfinissable. Avait-il vu quelque chose ? Soupçonnait-il son manège ? Impossible à dire. Son visage était redevenu lisse, impénétrable.

« Tu es sûre que ça va ? » demanda-t-il, son ton à nouveau empreint de sollicitude.

« Oui, oui. Juste une fausse route. » Elle retourna vers le lit et reprit la tasse. Elle était maintenant presque vide, il ne restait qu'un fond de tisane. Elle but les dernières gouttes sous le regard attentif de Siméon, cette fois pour de vrai. Le goût amer lui parut encore plus prononcé. Elle reposa la tasse vide.

« Voilà. J'ai tout bu, » dit-elle avec un sourire qu'elle espérait convaincant. « Merci, Siméon. Je me sens déjà… un peu cotonneuse. » (Elle ajouta ce détail pour renforcer sa comédie)

Il la regarda longuement, puis hocha lentement la tête. « Bien. Très bien. Allonge-toi maintenant. Essaie de dormir. Je vais te laisser tranquille. »

Il se leva, prit la tasse vide et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il se retourna une dernière fois. « Dors profondément, Maïa. Demain, nous partons tôt pour notre nouveau départ. »

Puis il referma la porte derrière lui, la laissant seule dans la chambre silencieuse. Maïa attendit quelques secondes, l'oreille collée au bois, pour s'assurer qu'il s'éloignait bien. Puis elle se laissa retomber sur l'oreiller, le corps parcouru de frissons.

Elle avait réussi. Elle avait évité le piège de la tisane empoisonnée. Mais elle savait que ce n'était qu'un sursis. Siméon croirait sans doute qu'elle dormait profondément, ce qui lui laisserait peut-être une marge de manœuvre pour la suite. Mais la confrontation finale était inévitable. Elle aurait lieu cette nuit, ou demain matin au plus tard, avant ou pendant ce « voyage » vers l'isolement total.

Elle devait rester éveillée. Vigilante. Prête à réagir au moindre bruit, au moindre signe. Prête à déclencher son propre plan, celui qu'elle n'avait fait qu'esquisser mais qui prenait maintenant une urgence désespérée. La nuit serait longue. Et probablement la dernière qu'elle passerait dans ce chalet, d'une manière ou d'une autre.

22 — Nuit du silence

L'attente fut la pire des tortures. Allongée dans le lit, Maïa feignait un sommeil profond qu'elle était bien loin de ressentir. Chaque craquement du chalet, chaque rafale de vent contre les volets clos, chaque grincement du plancher à l'étage la faisait sursauter intérieurement. Elle tendait l'oreille, essayant de deviner les mouvements de Siméon dans la chambre voisine. Était-il endormi ? Ou attendait-il, lui aussi ? Attendait-il que le « somnifère puissant » fasse pleinement effet avant de passer à l'action ?

Son esprit tournait à plein régime, échafaudant des scénarios tous plus terrifiants les uns que les autres. Allait-il essayer de l'étouffer dans son sommeil ? La traîner hors du lit pour la conduire vers ce chalet isolé où personne ne la retrouverait jamais ? Le « coup accidentel » précédent n'était qu'un avertissement, elle le savait maintenant. La violence dont il était capable était froide, calculée, et probablement sans limites s'il se sentait menacé ou trahi.

Elle repensa à son kit de survie caché sous la dalle de la buanderie. C'était sa seule chance. Si elle parvenait à s'échapper du chalet, à atteindre cette cachette… Mais comment ? La porte de sa chambre n'était pas verrouillée, mais la porte d'entrée, elle, l'était, avec cette serrure numérique dont il avait le code maître. La fenêtre de sa chambre donnait sur le toit en pente de l'appentis du rez-de-chaussée, puis sur une chute d'au moins trois mètres dans la neige. Trop risqué, surtout si elle était blessée ou poursuivie. La seule issue viable restait la porte de service à l'arrière, celle de la buanderie.

Elle devait l'attirer là-bas. Ou du moins, l'éloigner de la porte d'entrée principale le temps de filer. Mais comment ? Et quand ? Elle ne pouvait pas rester allongée ici indéfiniment, à attendre qu'il décide du moment.

Les heures s'étirèrent, interminables. Le silence dans le chalet devint oppressant, lourd de menaces contenues. Dehors, la neige tombait maintenant à gros flocons silencieux, étouffant les derniers bruits du monde extérieur. Un silence de tombeau.

Peut-être s'était-il vraiment endormi ? Peut-être avait-il remis son plan à plus tard, au départ du lendemain matin ? L'espoir, irrationnel, commença à poindre. Elle pourrait peut-être se lever discrètement,

atteindre la buanderie, récupérer son kit et s'enfuir avant qu'il ne se réveille…

C'est alors qu'elle entendit le plancher craquer doucement dans le couloir. Puis le bruit infime de sa propre poignée de porte qu'on tournait avec une lenteur infinie. Elle retint son souffle, ferma les yeux, forçant son corps à rester parfaitement immobile, sa respiration à peine perceptible.

La porte s'ouvrit sans un bruit. Elle sentit une présence près du lit. Siméon. Il l'observait dans la pénombre, écoutant sa respiration, s'assurant sans doute qu'elle dormait profondément, comme prévu. Elle pouvait presque sentir son regard froid sur elle, évaluant, planifiant. Que faisait-il ? Allait-il agir maintenant ?

Il resta là un long moment, immobile. Maïa luttait contre l'envie de hurler, de se recroqueviller, de fuir. Puis, elle l'entendit s'éloigner, toujours sans bruit. La porte de la chambre se referma aussi silencieusement qu'elle s'était ouverte.

Un soulagement intense la submergea, la laissant tremblante et nauséeuse. Il n'avait rien fait. Il la croyait endormie. Il attendait le matin. C'était sa chance. Elle devait bouger. Maintenant.

Elle attendit encore quelques minutes pour être sûre qu'il était retourné dans sa chambre, puis elle se glissa hors du lit avec des précautions infinies. Chaque mouvement était calculé, chaque respiration retenue. Pieds nus sur le parquet froid, elle traversa la chambre, attrapa la veste sombre qu'elle avait préparée et l'enfila sur son pyjama. Elle n'avait pas le temps de se changer.

Elle ouvrit sa porte avec la même lenteur que lui, se glissa dans le couloir obscur. La porte de la chambre de Siméon était fermée. Elle retint son souffle et commença à descendre l'escalier, marche après marche, évitant celles qu'elle savait craquer.

Elle atteignit le rez-de-chaussée. Le silence était total. Elle traversa le grand salon plongé dans l'obscurité, ses yeux s'habituant lentement à la faible lueur qui filtrait de l'extérieur à travers les interstices des volets. Elle se dirigea vers l'arrière, vers la cuisine, puis vers la petite porte menant à la buanderie.

Elle posa la main sur la poignée. Elle tourna doucement. La porte s'ouvrit sur l'odeur froide de la terre humide et du bois coupé. Elle entra dans la petite pièce, referma la porte derrière elle sans la verrouiller complètement. Elle localisa le coin sombre, derrière la pile de bûches. Elle s'agenouilla, chercha la dalle à tâtons. Elle la trouva. Elle tenta de la soulever. C'était plus difficile que la première fois, ses mains tremblaient trop.

C'est alors qu'une lumière crue l'aveugla.

« Tu cherches quelque chose, Maïa ? »

La voix de Siméon, juste derrière elle. Calme. Froide. Dangereusement tranquille. Il se tenait sur le seuil de la buanderie, une lampe torche puissante braquée sur elle, l'épinglant comme un insecte dans le faisceau lumineux. Son visage était dans l'ombre, mais elle devinait le sourire cruel qui devait flotter sur ses lèvres.

Il savait. Il avait su tout le temps. Il l'avait laissée faire, l'avait observée quitter sa chambre, descendre l'escalier, se diriger vers sa cachette. Il avait joué avec elle, comme un chat avec une souris.

La panique la submergea, pure et absolue. Elle était piégée. Il n'y avait plus d'échappatoire.

« Je… je cherchais juste… du petit bois… pour le feu de demain… » bafouilla-t-elle, l'excuse la plus ridicule qui lui soit venue à l'esprit.

« Vraiment ? » dit-il en s'avançant dans la buanderie, refermant la porte derrière lui. Le clic du verrou résonna comme un coup de feu. « Au milieu de la nuit ? Agenouillée près de cette dalle ? Tu me prends pour un idiot, Maïa ? »

Il éclaira la dalle qu'elle avait tenté de soulever. « Qu'y a-t-il là-dessous ? Tes petits secrets ? Ton plan d'évasion ? Ton téléphone caché peut-être ? Celui avec lequel tu as appelé ton frère ? »

Il savait tout. Ou il devinait tout. La caméra. Il devait y avoir une caméra. Sa paranoïa était sans limites.

« Je ne vois pas de quoi tu parles, » tenta-t-elle de nier, la voix brisée par la peur.

« Ne me mens pas, Maïa ! » Sa voix monta d'un cran, perdant son calme apparent. La fureur froide qu'elle avait vue lors de l'altercation précédente était de retour, plus intense, plus effrayante. « Je t'ai tout donné ! Un refuge ! Le calme ! Mon soutien ! Mon amour ! Et toi ? Tu me trahis ! Tu complotes dans mon dos ! Tu essaies de t'enfuir comme une voleuse ! Ingrate ! Menteuse ! »

Il s'approcha d'elle, menaçant. Maïa recula instinctivement, trébuchant contre la pile de bois. Elle se retrouva acculée dans le coin sombre, sans issue.

« Siméon, s'il te plaît… »

« S'il te plaît, quoi ? » siffla-t-il, son visage déformé par la rage tout près du sien. « Que je te laisse détruire tout ce que j'ai construit ? Que je te laisse répandre tes mensonges, ton désordre ? Non, Maïa. Le désordre doit être éliminé. Le bruit doit cesser. Définitivement. »

Elle vit le coup arriver, mais n'eut pas le temps de l'esquiver. Sa main ouverte s'abattit sur sa joue avec une violence inouïe. La douleur explosa dans sa tête, accompagnée d'un bourdonnement aigu dans ses oreilles. Elle chancela, aveuglée par le choc.

Il la saisit par les cheveux, la forçant à le regarder. « Tu croyais pouvoir t'échapper ? Tu croyais pouvoir me défier ? Personne ne me défie, Maïa. Personne ne perturbe mon calme. »

Il la tira brutalement vers le centre de la petite pièce. Elle se débattit, griffa, hurla, mais il était trop fort. Sa peur s'était muée en une terreur panique, mais aussi en une rage désespérée. Elle ne voulait pas mourir ici, dans cette buanderie sombre et froide.

Elle réussit à lui donner un coup de pied dans le tibia. Il grogna de douleur et relâcha brièvement son étreinte. Maïa en profita pour tenter de s'échapper, se ruant vers la porte verrouillée. Elle tâtonna frénétiquement pour trouver le verrou dans l'obscurité partielle — il avait laissé tomber la lampe torche qui roulait sur le sol, projetant des ombres dansantes.

Mais il fut plus rapide. Il l'attrapa par la taille, la soulevant presque du sol, et la projeta violemment contre le mur opposé. Sa tête heurta la pierre dure avec un bruit sourd et désagréable.

THUMP.

Le son résonna dans la petite pièce, suivi d'un silence de mort. C'était le son du prologue. Le son de son propre corps s'écrasant contre le mur.

Elle glissa le long de la paroi, sentant une douleur fulgurante lui irradier le crâne et le dos. Des étoiles noires dansaient devant ses yeux. Elle crut qu'elle allait perdre connaissance. Mais une dernière étincelle de conscience, un ultime instinct de survie la maintenait agrippée à la réalité.

Elle entendit Siméon haleter lourdement, comme s'il était lui-même surpris par la violence de son propre geste. Puis, elle l'entendit marmonner, sa voix rauque et tendue : « Le bruit… il faut faire cesser le bruit… nettoyer… »

Elle le vit se pencher pour ramasser la lampe torche. La lumière vacillante éclaira son visage : ses yeux étaient exorbités, sa mâchoire crispée, une fine pellicule de sueur brillait sur son front. Il n'était plus l'avocat calme et maîtrisé. C'était un animal traqué, paniqué par sa propre perte de contrôle, mais déterminé à effacer les preuves de sa fureur.

Il la regarda, allongée sur le sol, immobile. La crut-il inconsciente ? Morte ? Elle ne savait pas. Mais elle vit dans son regard non plus la

colère, mais une sorte de résolution froide et méthodique. Il devait la faire disparaître. Nettoyer.

Il se détourna d'elle, se dirigeant vers un coin de la buanderie où étaient rangés des sacs poubelles et peut-être des outils. C'était sa chance. Sa seule et unique chance.

Ignorant la douleur qui la submergeait, puisant dans des réserves d'adrénaline insoupçonnées, Maïa força ses membres à obéir. Elle rampa sur le sol froid et terreux, vers la dalle qu'elle avait tenté de soulever. Elle n'avait pas besoin de son kit maintenant, elle avait besoin de sortir. La petite fenêtre de la buanderie ! Elle était minuscule, haute, probablement verrouillée de l'intérieur. Mais c'était une issue potentielle.

Elle se hissa péniblement sur ses genoux, puis sur ses pieds, s'appuyant contre le mur pour ne pas tomber. La tête lui tournait violemment, mais elle avança vers la fenêtre. Elle était effectivement fermée par un simple loquet rouillé. Elle pria pour qu'il ne soit pas bloqué. Elle tira dessus de toutes ses forces. Il céda dans un grincement métallique.

Elle poussa la petite vitre vers l'extérieur. Elle s'ouvrit sur la nuit enneigée. L'ouverture était étroite. Pourrait-elle passer ?

Elle entendit Siméon revenir vers elle. Elle n'avait plus le temps. Elle monta sur la pile de bois instable, se hissa jusqu'à la fenêtre. Elle passa d'abord la tête, puis une épaule, se contorsionnant, ignorant la douleur de ses côtes meurtries contre le cadre. Elle sentit une main agripper sa cheville. Siméon ! Il l'avait vue !

Elle donna un coup de pied violent en arrière, visant son visage dans l'obscurité. Elle l'entendit jurer et lâcher prise. Elle se propulsa en avant, basculant par la fenêtre étroite, et tomba lourdement dans le tas de neige molle qui s'était accumulé juste en dessous, à l'extérieur.

Le choc de la neige froide sur son visage la ramena brutalement à la réalité. Elle était dehors. Libre. Mais pour combien de temps ? Elle se releva en titubant, jetant un regard terrifié vers la petite fenêtre d'où elle venait de s'extraire. Elle entendit Siméon pester à l'intérieur, cherchant probablement un autre moyen de sortir.

Elle ne devait pas rester là. Elle devait courir. Fuir. Le plus loin possible. Dans la nuit. Dans la neige. Sans rien. Juste la rage de survivre.

23 — Chalet immaculé

La bourrasque de neige glacée qui s'engouffra par la petite fenêtre ouverte de la buanderie sembla gifler Siméon, le ramenant brutalement à la réalité. Elle était partie. Échappée. La souris venait de filer entre les griffes du chat, laissant derrière elle une cage vide et la preuve flagrante de sa propre fureur incontrôlée.

Pendant une seconde, une seule, la panique la plus pure submergea Siméon Tarnec. Une panique froide et viscérale qui lui glaça les entrailles bien plus sûrement que le vent d'hiver. Elle s'était enfuie. Blessée, certes, mais vivante. Elle pouvait parler. Elle pouvait témoigner. Elle pouvait tout détruire. Son image impeccable. Son sanctuaire de calme. Sa vie soigneusement construite sur le contrôle et l'ordre. L'édifice entier menaçait de s'effondrer à cause de cette… cette petite idiote imprévisible, cette source de désordre qu'il avait cru pouvoir maîtriser, façonner, posséder.

Ses mains tremblaient. Sa respiration était courte, sifflante. Il fixa la fenêtre béante, puis le sol terreux où subsistaient les traces de leur lutte, la petite flaque de sang près du mur où sa tête avait heurté la pierre. Le chaos. Le désordre absolu. La preuve tangible de sa perte de contrôle. Non. C'était intolérable.

Mais la panique, chez Siméon, ne durait jamais longtemps. Elle était rapidement submergée par quelque chose de plus froid, de plus puissant : l'instinct de préservation narcissique. La nécessité impérieuse de reprendre le contrôle, d'effacer les traces, de réécrire l'histoire avant que la réalité ne lui échappe complètement.

Il inspira profondément, plusieurs fois, forçant le calme à revenir en lui comme une discipline maintes fois répétée. Il ferma les yeux un instant, récitant mentalement un passage de Marc Aurèle sur l'acceptation de l'inévitable et la concentration sur l'action juste. L'action juste, maintenant, n'était pas de poursuivre Maïa dans la nuit et la neige — ce serait commettre une autre erreur, laisser d'autres traces. L'action juste était de nettoyer. De restaurer l'ordre. De préparer sa défense.

Il referma la petite fenêtre de la buanderie, engagea le loquet rouillé. Puis, avec une méthodologie froide et précise qui contrastait violemment avec la fureur qui l'avait animé quelques minutes plus tôt,

il commença le travail.

D'abord, la lumière. Il récupéra la lampe torche, l'éteignit et la rangea à sa place habituelle. Il alluma la faible ampoule nue de la buanderie. La lumière blafarde révélait l'étendue du désordre : la terre remuée près de la dalle, les traces de pas confuses, les quelques gouttes de sang séchant sur le sol et sur le mur.

Il alla chercher une éponge, un seau d'eau chaude et un produit nettoyant puissant dans la cuisine. Il revint dans la buanderie et commença par le mur. Il frotta la pierre avec une énergie méthodique, effaçant la tache de sang jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une légère auréole humide, invisible dans la pénombre. Puis il s'attaqua au sol, épongeant les autres gouttes, grattant la terre pour diluer toute trace suspecte. Il passa ensuite la serpillière sur tout le sol de la buanderie, faisant disparaître les empreintes de pas confuses, ne laissant qu'une surface uniformément humide.

Il examina ensuite la dalle près de la pile de bois. Elle était légèrement déplacée. Il la remit soigneusement en place, tassa la terre autour, balaya la poussière avec une petite brosse. Il vérifia la pile de bois, s'assurant qu'aucune bûche ne semblait avoir été récemment bougée. Rien ne devait trahir la tentative désespérée de Maïa d'accéder à sa cachette — dont il ignorait le contenu exact mais dont il devinait l'existence.

Il passa ensuite à ses propres vêtements. Sa chemise était légèrement déchirée au col, un bouton manquait. Il l'enleva, la jeta dans le panier à linge sale. Il examina son pantalon, ses mains. Aucune trace de sang, aucune égratignure visible. Parfait.

Il retourna dans le salon, puis dans la chambre de Maïa. Il vérifia rapidement si elle avait emporté quelque chose de significatif. Apparemment non. Son téléphone officiel était toujours sur la table de nuit. Son ordinateur portable était à sa place sur le bureau. Ses vêtements, ceux qu'il avait « approuvés », étaient pliés dans les tiroirs. Seule sa veste sombre manquait. Et elle-même, bien sûr.

Il redescendit. Le chalet était à nouveau silencieux, impeccable. L'ordre était restauré. Mais il manquait une pièce essentielle du puzzle : Maïa. Son absence était désormais le nouveau désordre qu'il devait gérer.

Il s'assit dans son fauteuil club, face à la cheminée où les braises rougeoyaient encore faiblement. Il devait réfléchir. Construire son récit. Anticiper les questions. Maïa s'était enfuie. Pourquoi ? Une dispute ? Oui, c'était plausible. Une petite dispute anodine, comme il peut y en avoir dans tous les couples. Sur quoi ? Sur leur projet de week-end peut-être ? Elle avait semblé réticente, nerveuse. Oui, c'était

une bonne piste. Elle était fatiguée, stressée par son travail, un peu « fragile » ces derniers temps — il insisterait sur ce point. L'idée de cet isolement total l'avait peut-être angoissée. Elle avait paniqué. Et dans un geste impulsif, irrationnel — typique de sa sensibilité exacerbée —, elle était partie en pleine nuit, dans la neige. Une fugue.

Le scénario tenait la route. Il était simple, crédible, et surtout, il le dédouanait de toute responsabilité. Il faudrait juste jouer le rôle. Le rôle du compagnon inquiet, désemparé, peut-être un peu dépassé par l'instabilité émotionnelle de sa partenaire.

Il regarda l'heure. Presque quatre heures du matin. La neige tombait toujours, effaçant les traces de Maïa à l'extérieur, jouant en sa faveur. Il ne pouvait pas appeler la gendarmerie tout de suite. Ce serait suspect. Il devait attendre le matin. Attendre un délai raisonnable pour s'inquiéter « officiellement » de son absence.

Il se leva, alla chercher le contrat de concubinage sur la table. Elle ne l'avait pas signé. Tant mieux. Cela renforçait l'idée d'une dispute, d'un désaccord. Il rangea le contrat dans son bureau. Il vérifia une dernière fois chaque pièce du rez-de-chaussée. Tout était parfait. Pas une trace de lutte. Pas une goutte de sang. Juste l'absence de Maïa.

Il monta se recoucher, mais ne trouva pas le sommeil. Son esprit tournait, répétant le scénario, affinant les détails, anticipant les questions des gendarmes. Il devait être parfait dans son rôle. Convaincant. Le moindre faux pas, la moindre hésitation pourrait éveiller les soupçons. Il pensa à Naël Borgès. Le frère allait sans doute rappliquer, poser des questions, l'accuser. Il faudrait le gérer, lui aussi. Le calmer, le rassurer, ou au contraire, souligner son hostilité pour le discréditer.

Il pensa aussi à la voisine, Iseult Garrel. La vieille fouineuse un peu sourde qui passait son temps à observer derrière ses fenêtres. Avait-elle vu ou entendu quelque chose cette nuit ? Peu probable avec la neige qui étouffait les sons. Et même si c'était le cas, qui croirait le témoignage confus d'une vieille femme à moitié sourde ? Non, elle ne représentait pas une menace sérieuse.

Le plan était solide. Il suffisait de s'y tenir. Maïa avait fugué. Point final. La neige ferait le reste. Si elle survivait à la nuit — ce qui était peu probable, blessée, en pyjama et simple veste dans ce froid glacial —, elle serait trop loin, trop désorientée pour revenir l'accuser. Et si on retrouvait son corps… ce serait un tragique accident. Une randonneuse imprudente perdue dans la tempête. L'affaire serait classée. L'ordre serait définitivement restauré.

Le jour commença à poindre, teintant le ciel d'un gris laiteux. Siméon se leva, prit une douche, s'habilla avec soin. Il prépara du café,

s'installa à la table de la cuisine, comme chaque matin. Il attendit sept heures trente, l'heure où Maïa se levait habituellement. Puis huit heures. Il monta vérifier sa chambre. Vide. Le lit défait. Comme si elle venait de se lever précipitamment. Parfait.

Il redescendit, prit son téléphone. Il composa le numéro de la gendarmerie de Rochefendue. Il prit une profonde inspiration, s'efforçant de donner à sa voix la juste inflexion d'angoisse et d'inquiétude.

« Allô, Gendarmerie ? C'est Siméon Tarnec à l'appareil… Je… je suis très inquiet. Ma compagne, Maïa Cransac… elle a disparu. Nous avons eu une petite discussion hier soir… rien de grave, mais elle était un peu contrariée… et ce matin, elle n'est plus là. Son lit est vide. Elle a dû partir en pleine nuit… Je ne comprends pas… Elle était si fragile ces derniers temps… J'ai peur qu'elle ait fait une bêtise… ou qu'elle se soit perdue dans la neige… Pouvez-vous m'aider, s'il vous plaît ? Je suis terriblement inquiet… »

Il jouait son rôle à la perfection. Le mari inquiet. Désemparé. Implorant de l'aide. Le rideau venait de se lever sur le prochain acte de sa pièce macabre.

24 — Jour 1 d’enquête

La voiture de la gendarmerie se gara devant le chalet de Siméon Tarnec une petite heure après son appel. La neige avait cessé de tomber, laissant place à un ciel bas et grisâtre qui ajoutait à la morosité ambiante. Deux silhouettes en uniforme descendirent du véhicule : le Capitaine Mazer, le visage fermé et visiblement peu ravi d'être dérangé si tôt pour ce qui ressemblait à une « histoire de couple qui tourne mal », et à sa suite, le jeune Gendarme Jonas Havel, l'air grave et attentif.

Siméon les attendait sur le seuil, l'incarnation parfaite du compagnon désemparé et rongé par l'inquiétude. Il portait un pull sombre et un pantalon impeccable, mais ses cheveux étaient légèrement en désordre — un détail sans doute calculé pour accentuer l'impression de trouble — et ses yeux semblaient rougis par le manque de sommeil ou l'angoisse.

« Merci d'être venus si vite, mon Capitaine, Gendarme, » dit-il d'une voix chargée d'émotion contenue en leur serrant la main. « Je suis tellement inquiet… Entrez, je vous en prie. »

Il les fit pénétrer dans le chalet immaculé. Jonas Havel, dont les sens étaient en alerte maximale depuis la déposition de Naël Borgès et ses propres découvertes, nota immédiatement l'ordre parfait, presque clinique, des lieux. Pas une trace de désordre, pas un objet déplacé. Un calme suspect, pensa-t-il, pour un endroit censé avoir été le théâtre d'une dispute et d'une disparition soudaine.

Mazer, lui semblait moins impressionné par la décoration intérieure que par le statut social apparent du propriétaire. Son ton, habituellement sec et direct, se fit plus mesuré, presque déférent.

« Monsieur Tarnec, reprenez depuis le début, s'il vous plaît. Calmement. Que s'est-il passé exactement cette nuit ? »

Siméon les invita à s'asseoir dans le salon, leur offrit un café (qu'ils refusèrent poliment), et commença son récit, soigneusement préparé. Il parla d'une discussion, tard dans la soirée, concernant leur projet de week-end. Maïa, expliqua-t-il avec une tristesse étudiée, semblait nerveuse, presque angoissée à l'idée de cet isolement total. Elle était « fragile » depuis quelque temps, plus sensible, plus renfermée, sans doute à cause de la pression de son travail d'artiste et de son

installation récente dans la région. La discussion s'était un peu envenimée, sans cris ni violence, insista-t-il, juste une incompréhension mutuelle. Il était monté se coucher, pensant qu'une bonne nuit de sommeil arrangerait les choses. Ce matin, en se réveillant, elle n'était plus là. Son lit était vide. Sa veste sombre avait disparu. Elle était partie. En pleine nuit. Dans la neige.

« Je ne comprends pas, » conclut-il, passant une main tremblante sur son front. « C'est tellement irrationnel. J'ai peur qu'elle ait fait une bêtise… qu'elle se soit perdue… Elle ne connaît pas bien la montagne. Et elle était si… instable émotionnellement. »

Il livrait son récit avec une conviction sans faille, dosant parfaitement l'inquiétude, la culpabilité diffuse (« peut-être n'ai-je pas su voir sa détresse ? ») et l'incompréhension face à un acte « impulsif ». Mazer hochait la tête, visiblement convaincu par la thèse de la fugue sur fond de fragilité psychologique. C'était un scénario classique, qui correspondait bien à l'image qu'il se faisait de ces « artistes » un peu bohèmes et instables. De plus, la pression constante de sa hiérarchie pour clore rapidement les dossiers, surtout ceux concernant des « marginaux » ou des personnes de passage sans attaches locales fortes, et le manque chronique de moyens pour des enquêtes longues et complexes dans cette zone rurale, le poussait inconsciemment à privilégier l'explication la plus simple et la moins coûteuse en temps et en ressources.

« Vous n'avez rien entendu de particulier cette nuit ? Pas de bruit de départ ? » demanda Mazer.

« Non, rien du tout, » affirma Siméon. « J'ai le sommeil lourd. Et avec le vent et la neige… Le silence était total. C'est ce matin seulement, en ne la voyant pas se lever, que j'ai compris. »

Jonas écoutait attentivement, observant Siméon Tarnec. L'homme était un acteur consommé. Son récit était lisse, cohérent, plausible en surface. Mais Jonas ne pouvait s'empêcher de noter de légères dissonances. L'ordre excessif du chalet. Le calme un peu trop parfait de Tarnec sous son masque d'inquiétude. Et surtout, le souvenir du message vocal de Maïa, de sa voix brisée par la peur, parlant d'une agression, pas d'une simple dispute.

« Avez-vous constaté la disparition d'autres objets personnels ? Sac, papiers, argent ? » demanda Jonas, intervenant pour la première fois.

Siméon le regarda, une fraction de seconde d'évaluation dans les yeux avant de reprendre son masque affligé. « Non, Gendarme. Juste sa veste. Son sac à main est là, son portefeuille aussi, semble-t-il. C'est ce qui m'inquiète le plus. Partir sans argent, sans papiers… C'est insensé. Sauf si… » Il laissa la phrase en suspens, suggérant

implicitement un acte désespéré.

« Nous allons faire le tour du voisinage, » déclara Mazer en se levant. « Voir si quelqu'un a vu ou entendu quelque chose. Et nous lancerons un avis de recherche. Mais honnêtement, Monsieur Tarnec, dans ce genre de situation, une disparition volontaire reste l'hypothèse la plus probable. Surtout avec la neige qui a dû effacer toute trace éventuelle. Nous allons faire notre possible, bien sûr. Havel, vous commencez par la voisine d'en face, Madame Garrel. Moi, je vais voir les autres chalets plus bas. »

Jonas acquiesça, soulagé d'échapper un instant à l'atmosphère pesante du chalet et à la présence de Tarnec. Il sortit et traversa le chemin enneigé pour se diriger vers le chalet d'Iseult Garrel, dont Naël Borgès lui avait parlé comme d'une observatrice potentielle.

Iseult lui ouvrit la porte avant même qu'il ait eu le temps de frapper. Elle avait dû le voir arriver. Son visage était pâle, ses yeux vifs cerclés de fatigue, mais son regard était déterminé.

« Gendarme Havel, n'est-ce pas ? Entrez, » dit-elle d'une voix basse mais claire.

Jonas pénétra dans le chalet chaleureux et un peu encombré. Il lui expliqua la raison de sa visite : la disparition de Maïa Cransac, l'appel de son compagnon.

Iseult l'écouta attentivement, sans l'interrompre. Puis, elle secoua lentement la tête. « Une fugue ? Non, Gendarme. Je n'y crois pas une seconde. »

« Vous avez vu ou entendu quelque chose cette nuit, Madame Garrel ? » demanda Jonas, le cœur battant un peu plus vite.

« Entendu ? Avec mes oreilles, c'est difficile, » répondit-elle avec une pointe d'ironie triste. « Mais j'ai entendu… des choses. Hier soir. Des voix. Un cri étouffé. Puis un bruit sourd. Un choc. Et ensuite… un long silence. Trop long. »

Elle raconta ce qu'elle avait perçu, les mots brisés de Maïa (« Ne… me… laisse pas… »), le coup sec, le silence angoissant. Son témoignage était précis, mais Jonas savait qu'il serait difficile à exploiter juridiquement. Un cri étouffé, un bruit sourd… ce n'était pas une preuve formelle d'agression. Et son handicap auditif serait probablement utilisé pour discréditer son témoignage.

« Vous en êtes certaine, Madame Garrel ? »

« Aussi certaine que je suis devant vous, Gendarme. J'ai peut-être des oreilles défaillantes, mais mon instinct et mes yeux fonctionnent très bien. Et j'ai vu la peur sur le visage de cette jeune femme ces

derniers jours. Ce n'est pas une fugue. »

Mazer, qui les avait rejoints discrètement sur le pas de la porte intervint : « Madame Garrel, nous apprécions votre témoignage, mais vous comprenez bien que des bruits nocturnes peuvent être mal interprétés… Surtout compte tenu de votre handic… enfin, vous savez. »

« Je sais ce que j'ai entendu, Capitaine, » rétorqua Iseult avec une fermeté tranquille qui força le respect de Mazer. « Et ce que j'ai vu. Cette jeune femme était sous l'emprise de cet homme. Et quelque chose de grave s'est passé cette nuit. »

Mazer soupira, visiblement peu convaincu mais ne voulant pas froisser une habitante du village et sentant peut-être la présence insistante de Jonas à ses côtés. « Bien. Nous prenons note. Merci de votre coopération. Si vous vous souvenez d'autre chose… »

Il fit signe à Jonas de le suivre, déjà prêt à classer mentalement le témoignage d'Iseult dans la catégorie « intuitions de voisine ». Mais alors qu'ils sortaient, Iseult retint Jonas par le bras une fraction de seconde. Discrètement, elle lui glissa dans la main un minuscule bout de papier plié en quatre. Leurs regards se croisèrent. Dans les yeux vifs de la vieille dame, Jonas lut un message muet, une urgence, une confirmation de ses propres doutes. Il serra le papier dans sa paume et rejoignit Mazer sans un mot.

Ils retournèrent au chalet de Tarnec pour faire un dernier point. Mazer répéta à l'avocat la version officielle : enquête pour disparition inquiétante lancée, mais forte présomption de fugue. Il lui conseilla de contacter la famille de Maïa, de patienter. Siméon joua son rôle à la perfection, remerciant les gendarmes pour leur diligence, réitérant son inquiétude et sa disponibilité.

Pendant que Mazer parlait, Jonas laissa son regard errer dans la pièce, cherchant inconsciemment un indice, une faille dans le décor immaculé. Son attention fut attirée par le parquet en bois sombre près d'un meuble bas. Il y avait là une zone qui semblait légèrement plus humide, plus sombre que le reste, comme si elle avait été nettoyée récemment et n'avait pas encore complètement séché. Et juste à côté, dans une rainure fine entre deux lattes de bois, il crut apercevoir une minuscule tache sombre, presque invisible. Une tache qui aurait pu être… du sang ?

Il n'osa pas s'approcher, de peur d'attirer l'attention de Tarnec ou de Mazer. Mais il mémorisa l'endroit précis. C'était peut-être rien. Une simple tache d'humidité, une ombre. Mais couplé au témoignage d'Iseult et à ses propres soupçons, ce détail prenait une signification potentiellement énorme.

Ils quittèrent enfin le chalet. Dans la voiture, Mazer maugréa contre les « histoires de bonne femme » et les « fugues d'artistes » qui leur faisaient perdre leur temps. Jonas, lui, resta silencieux, repensant à la tache suspecte et au petit papier qu'Iseult lui avait glissé dans la main.

Dès qu'il fut seul à son bureau, il déplia le papier avec précaution. Dessus, un dessin simple, presque enfantin, mais d'une clarté immédiate pour qui avait suivi l'affaire : le symbole d'un enregistrement audio. Une petite cassette stylisée, ou peut-être une carte SD.

Jonas comprit aussitôt. Iseult n'avait pas seulement entendu. Elle avait enregistré. Elle avait potentiellement une preuve. Une preuve qui pourrait tout changer. Une preuve qui contredisait totalement le récit lisse et parfait de Siméon Tarnec. La thèse de la fugue venait de prendre un sérieux coup. Et l'enquête officieuse de Jonas Havel venait de trouver son premier élément tangible.

25 — Script de contrôle

Le départ des gendarmes laissa Siméon Tarnec seul dans le silence retrouvé de son chalet. Il observa leur voiture disparaître au bas du chemin enneigé, puis referma lentement la porte d'entrée, un léger sourire de satisfaction flottant sur ses lèvres. La première étape s'était déroulée exactement comme prévu. Le Capitaine Mazer avait avalé son histoire sans sourciller, visiblement pressé de classer cette affaire comme une simple fugue d'une artiste « fragile ». Le jeune stagiaire, Havel, avait semblé un peu plus attentif, posant quelques questions pointues, mais il était jeune, inexpérimenté, et son supérieur le tenait en laisse. Non, de ce côté-là, le danger immédiat semblait écarté.

Il retourna dans le salon, son sanctuaire profané puis méticuleusement restauré. Il vérifia à nouveau l'endroit près du meuble bas où le jeune Havel avait laissé traîner son regard. La légère trace d'humidité avait presque disparu. La minuscule tache sombre dans la rainure du parquet était invisible à moins de s'agenouiller et de la chercher spécifiquement. Il avait bien travaillé. L'ordre était revenu.

Mais Siméon savait que la partie n'était pas encore gagnée. L'absence de Maïa créait un vide, une question en suspens qui risquait d'attirer une attention non désirée. Il devait maintenant gérer l'étape suivante : contrôler la narration publique. Occuper l'espace médiatique avant que d'autres — le frère, notamment — ne viennent semer le doute avec leurs « intuitions » et leurs « inquiétudes » infondées.

Il passa une partie de la matinée au téléphone. D'abord avec son associé à Paris, pour régler quelques affaires urgentes et maintenir l'illusion d'une vie professionnelle normale et trépidante. Puis, il contacta lui-même le correspondant local du Dauphiné Libéré, un petit journaliste qu'il avait déjà croisé lors d'événements municipaux et qu'il savait avide de sujets « humains » et un peu dramatiques pour remplir ses colonnes.

Il joua à nouveau son rôle, celui du compagnon dévasté mais digne, cherchant désespérément à retrouver celle qu'il aimait. Il parla de Maïa avec une tendresse infinie, vantant son talent, sa sensibilité, mais soulignant aussi, avec une délicatesse feinte, sa « fragilité récente »,

son « besoin d'isolement parfois excessif », ses « angoisses face à la pression ». Il raconta leur « petite discussion » de la veille, sans entrer dans les détails, insistant sur l'absence de conflit majeur. Il évoqua sa propre culpabilité de ne pas avoir « vu les signes », sa peur panique qu'elle ait pu se perdre dans la montagne ou commettre un acte irréparable.

Le journaliste buvait ses paroles, flairant le bon papier : l'artiste tourmentée disparue dans le cadre grandiose mais impitoyable des Alpes, le compagnon avocat, figure respectable et éplorée… Siméon savait exactement quels mots utiliser, quelles émotions feindre pour orienter l'article dans la direction souhaitée. Il fournit même une photo récente de Maïa — une photo où elle avait l'air pensive, presque mélancolique, choisie avec soin pour renforcer l'image d'une personne instable.

Il accepta également, après une hésitation calculée (« Je ne sais pas si j'en ai la force… mais si ça peut aider à la retrouver… »), de recevoir une équipe de la télévision régionale l'après-midi même pour une courte interview filmée devant son chalet. L'image serait cruciale. Il se montrerait sobre, digne dans sa douleur, lançant un appel émouvant à Maïa pour qu'elle donne signe de vie, pour qu'elle sache qu'il l'attendait, qu'il l'aimait, qu'il lui pardonnait son « geste impulsif ».

Entre ces appels, il s'assura que le chalet reste impeccable. Il refit le lit de Maïa avec des draps propres, rangea les quelques affaires personnelles qu'elle n'avait pas « triées » lors de son emménagement, effaçant encore un peu plus sa présence réelle pour ne laisser que le souvenir contrôlé qu'il voulait projeter. Il vérifia discrètement les enregistrements de la micro-caméra installée dans la chambre. Rien d'intéressant pour l'instant. Elle n'y avait rien fait de suspect avant sa fuite. Dommage. Cela aurait pu étayer sa thèse de l'instabilité. Il devrait penser à récupérer la caméra avant une éventuelle perquisition plus poussée, mais pour l'instant, elle restait un outil de surveillance utile si, par miracle, Maïa revenait ou si quelqu'un d'autre pénétrait dans la chambre.

L'interview télévisée se déroula comme prévu. Siméon, debout devant son chalet parfait avec les montagnes enneigées en arrière-plan, livra une performance magistrale. Voix tremblante mais maîtrisée, regard embué mais résolu. Il parla de leur amour « fusionnel », de leur quête commune de « calme et d'essentiel », de l'incompréhension face à ce départ soudain. Il supplia Maïa de revenir, assurant qu'il n'y avait « aucun problème qui ne puisse être surmonté ensemble ». Il remercia les gendarmes pour leurs efforts et lança un appel à témoins. C'était parfait. L'image du compagnon aimant et désemparé serait diffusée dans tous les foyers de la région, façonnant

l'opinion publique, rendant plus difficile toute remise en cause de sa version.

Une fois les journalistes partis, Siméon rentra dans son chalet, épuisé par la tension de cette performance, mais satisfait. Il avait réussi à reprendre le contrôle de la situation, à imposer son récit. Il se versa un verre de whisky de malt, savourant le liquide ambré et le silence retrouvé. Il avait gagné. Maïa avait disparu, et bientôt, elle ne serait plus qu'un souvenir mélancolique, une note tragique dans la partition par ailleurs parfaite de sa vie.

C'est alors que son téléphone portable, posé sur la table basse, vibra discrètement. Un nouveau message. Il fronça les sourcils. Qui pouvait lui écrire ? Il n'attendait aucun message important. Il prit le téléphone. L'expéditeur était un numéro inconnu, non enregistré dans ses contacts. Intrigué, il ouvrit le message.

Il ne contenait que quelques mots. Sept mots exactement. Mais ces sept mots suffirent à glacer le sang dans ses veines, à faire s'effondrer en une fraction de seconde l'édifice de contrôle et de satisfaction qu'il venait de reconstruire si laborieusement.

Le message disait :

« Je vois tes loups derrière le velours. »

Siméon fixa l'écran, son visage se vidant de toute couleur. Les loups. Le velours. Une image. Une métaphore. Mais une métaphore terriblement précise, qui semblait viser directement le cœur de sa duplicité, de sa nature cachée. Qui pouvait avoir écrit ça ? Qui savait ?

Son esprit s'emballa. Maïa ? Impossible. Elle était partie sans téléphone, ou du moins, sans son téléphone officiel. Et même si elle avait réussi à s'en procurer un autre, comment aurait-elle eu son numéro personnel ? Le frère ? Naël Borgès ? Oui, c'était plus probable. Ce type instinctif, méfiant, qui l'avait dévisagé avec hostilité. Il avait peut-être trouvé un moyen de lui envoyer ce message anonyme, une sorte de menace voilée, une façon de lui dire « je sais ».

Mais qu'est-ce qu'il savait, au juste ? Savait-il pour la violence ? Pour l'incident sur le sentier ? Ou était-ce juste une intuition, une tentative de le déstabiliser ?

Peu importe. Le message avait atteint sa cible. La fissure était là. Quelqu'un, quelque part, voyait au-delà du masque. Quelqu'un remettait en cause son contrôle absolu. L'angoisse, maîtrisée depuis le matin, revint en force, plus aiguë, plus menaçante. Le sanctuaire n'était plus impénétrable. Le loup n'était plus parfaitement caché derrière le velours.

Siméon effaça le message d'un geste rageur, comme pour nier son

existence. Mais il ne pouvait effacer la peur froide qui venait de s'insinuer en lui. Il se leva, alla vérifier une nouvelle fois que la porte d'entrée était bien verrouillée, que les volets étaient bien clos. Le chalet impeccable semblait soudain moins sûr, plus vulnérable. Il avait peut-être gagné la bataille de l'opinion publique, mais la guerre secrète pour le contrôle et la dissimulation ne faisait que commencer. Et pour la première fois depuis longtemps, Siméon Tarnec sentit qu'il n'était peut-être pas totalement maître du jeu.

26 — Chercheur d’altitude

Le froid était une douleur constante, mordante, qui s'infiltrait sous la veste fine et le pyjama humide, engourdissant ses membres jusqu'à l'os. Chaque respiration était une lame de glace dans ses poumons. Maïa avançait en titubant dans la neige profonde, guidée par un instinct de survie primaire plus que par une pensée cohérente. La fuite éperdue hors du chalet de Siméon, la chute dans la neige, la course dans la nuit noire et glaciale… tout cela lui semblait appartenir à un cauchemar lointain, même si la douleur lancinante à l'arrière de son crâne et les multiples contusions sur son corps lui rappelaient brutalement que c'était bien réel.

Elle ne savait pas depuis combien de temps elle marchait. Des heures, probablement. Après s'être éloignée le plus possible du chalet, elle avait cherché refuge dans la forêt dense, s'orientant grâce à une connaissance vague du terrain acquise lors de ses promenades antérieures et, surtout, grâce aux souvenirs d'enfance partagés avec Naël dans ces montagnes qu'ils aimaient tant explorer. Elle savait qu'elle devait trouver un abri avant l'épuisement total, avant que l'hypothermie ne la terrasse.

Et puis, elle l'avait reconnue. Nichée à flanc de montagne, presque invisible sous un surplomb rocheux couvert de neige, se trouvait l'entrée basse d'une ancienne bergerie abandonnée, ou peut-être une grotte naturelle qu'ils appelaient « la Tanière » quand ils étaient enfants. Un refuge secret, difficile d'accès, connu d'eux seuls ou presque. C'était à peine plus qu'une cavité sombre et humide, mais c'était un abri. Un endroit où se cacher, où reprendre son souffle, où attendre. Attendre quoi ? Elle n'en savait rien. Attendre Naël, peut-être. Si son message « Code Rouge » lui était parvenu. S'il avait compris. S'il la cherchait.

Elle s'était glissée à l'intérieur, s'effondrant sur le sol froid et rocailleux. Elle avait pleuré alors, non pas de tristesse, mais de soulagement brutal, de peur rétrospective, et de l'épuisement infini qui la submergeait. Puis, le froid l'avait rappelée à l'ordre. Elle devait survivre.

Elle avait utilisé les quelques ressources qu'elle portait sur elle. Sa veste, bien que fine, offrait une protection minimale. Elle avait trouvé

quelques branches sèches à l'entrée de la grotte, avait tenté de faire un feu avec le petit silex de son couteau suisse — un geste appris avec Naël des années plus tôt — mais ses mains étaient trop gourdes, trop tremblantes. Elle avait fini par s'enrouler sur elle-même, grelottante, grignotant une des barres énergétiques qu'elle avait par miracle encore dans sa poche de veste, attendant que l'aube se lève.

Combien de temps s'était écoulé depuis cette nuit de fuite ? Un jour ? Deux ? Elle avait perdu la notion du temps. Elle ne sortait de sa cachette que brièvement, pour chercher de la neige à faire fondre dans ses mains pour boire, ou pour guetter un signe extérieur, scrutant la vallée en contrebas, le cœur battant à chaque silhouette lointaine, à chaque bruit inhabituel. Elle était faible, endolorie, mais vivante. Et déterminée.

*

Naël Borgès, lui, n'avait pas perdu une minute. Après avoir quitté la gendarmerie et avoir envoyé ce SMS provocateur à Siméon — un exutoire à sa propre frustration et un avertissement —, il avait mis son plan à exécution. Le message « Code Rouge » de Maïa était une alarme stridente qui ne laissait aucune place au doute ou à l'attente. Il savait qu'elle était en danger de mort imminent.

Il connaissait les environs de Rochefendue comme sa poche. Les refuges, les sentiers cachés, les anciennes bergeries… Et il connaissait Maïa. Il savait où elle irait instinctivement chercher refuge si elle parvenait à s'échapper. Il y avait quelques endroits secrets, leurs « tanières » d'enfance. La plupart étaient trop loin, trop difficiles d'accès dans son état probable. Mais il y en avait une. Celle sous le Rocher du Corbeau. Difficile à trouver si on ne la connaissait pas, mais relativement proche du chalet de Tarnec si on coupait à travers la forêt. C'était là qu'il devait chercher en premier.

Il s'était équipé pour la montagne en hiver : raquettes, vêtements chauds, vivres, trousse de secours complète, corde, piolet au cas où. Il avait laissé sa Jeep au refuge des Mélèzes, le point de contact suggéré par le jeune gendarme Havel — une initiative prudente qui l'avait surpris et un peu rassuré. Au moins, quelqu'un à la gendarmerie ne fermait pas complètement les yeux. Puis, il s'était enfoncé dans la forêt, évitant les sentiers principaux, progressant rapidement malgré la neige profonde, guidé par son instinct et sa connaissance intime du terrain.

Il avait cherché toute la journée précédente, explorant méthodiquement les environs du chalet Tarnec, puis élargissant le cercle, se concentrant sur les zones boisées et les abris potentiels. Il avait trouvé des traces dans la neige près de la sortie arrière du chalet,

des empreintes confuses menant vers la forêt, mais elles étaient déjà partiellement effacées par le vent et les nouvelles chutes. Elles confirmaient sa fuite, mais ne donnaient pas de direction claire.

C'est au lever du jour suivant, alors que le soleil commençait à peine à dorer les cimes et que le froid était à son paroxysme, qu'il arriva enfin près du Rocher du Corbeau. Son cœur battait la chamade. Il scruta attentivement le surplomb rocheux, cherchant le moindre signe. La neige semblait vierge, immaculée. Avait-il fait fausse route ?

Il s'approcha encore, ses raquettes crissant sur la croûte gelée. Et là, il le vit. Presque invisible, sous une congère formée par le vent contre la paroi, une trace. Une légère dépression dans la neige, comme si quelqu'un s'était glissé sous le rocher. Puis, un autre détail attira son attention. Accroché à une petite racine qui dépassait de la neige, flottant légèrement dans la brise glaciale, un fil de tissu. Un fil de couleur vive. Fuchsia.

L'écharpe. L'écharpe préférée de Maïa, celle qu'elle portait le jour où il était venu la voir au chalet, celle que Siméon avait dû juger trop « bruyante ». Ce n'était pas l'écharpe elle-même, juste un fil arraché, mais c'était un signe. Un signal ?

Le cœur de Naël bondit dans sa poitrine. Elle était là. Ou elle avait été là. Il s'agenouilla près de l'entrée présumée de la « Tanière », dégageant la neige avec précaution. L'ouverture basse apparue, sombre et étroite.

« Maïa ? » appela-t-il doucement, sa voix rauque d'émotion et de fatigue. « Maïa, c'est Naël. Est-ce que tu es là ? »

Un silence lui répondit d'abord. Puis, un faible gémissement venant de l'intérieur. Il se pencha, éclairant l'intérieur avec sa lampe frontale.

Elle était là. Recroquevillée au fond de la petite cavité, enveloppée dans sa veste sombre, grelottante, les yeux immenses et cernés dans son visage pâle et amaigri. En le voyant, une expression de soulagement infini traversa ses traits, suivie immédiatement par une vague de larmes silencieuses.

« Naël… » murmura-t-elle, sa voix à peine un souffle.

Il se glissa à l'intérieur, la prenant dans ses bras, la serrant contre lui, sentant la fragilité de son corps sous les maigres épaisseurs de vêtements. « Ça va aller, Maïa. Je suis là maintenant. Je suis là. Tu es en sécurité. »

Il la tint ainsi un long moment, la laissant pleurer contre son épaule, sentant sa propre colère monter contre l'homme qui lui avait infligé ça. Il examina rapidement ses blessures visibles : la bosse à l'arrière de sa tête, les ecchymoses qui commençaient à apparaître sur son bras,

les égratignures sur ses mains et son visage. Elle était faible, probablement en état de choc et d'hypothermie légère, mais elle était vivante. C'était tout ce qui comptait pour l'instant.

Il sortit son thermos de thé chaud, la fit boire à petites gorgées. Il sortit la couverture de survie de son sac et l'enveloppa dedans. Il lui donna une autre barre énergétique. Lentement, un peu de couleur revint sur ses joues.

« Qu'est-ce qui s'est passé, Maïa ? Raconte-moi. Prends ton temps. »

D'une voix entrecoupée de sanglots et de frissons, elle raconta. La dernière altercation. La tisane. La fuite. La violence dans la buanderie. Le coup contre le mur. La fenêtre. La course dans la nuit.

Pendant qu'elle parlait, Naël remarqua quelque chose près de l'endroit où elle était recroquevillée. Un petit sac en plastique étanche, à moitié enfoui sous des feuilles mortes. Il le reconnut. C'était un sac qu'il lui avait donné des années plus tôt pour protéger son matériel de dessin en randonnée. Il le sortit délicatement.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

Maïa le regarda, ses yeux s'écarquillant légèrement. « Mon… mon kit. Je l'avais caché sous la dalle. J'ai réussi à le récupérer avant… avant qu'il ne revienne. Juste après être sortie par la fenêtre. Je ne sais même pas comment j'ai fait. »

Naël ouvrit le sac. À l'intérieur, il trouva la carte prépayée, le peu d'argent liquide, la copie des papiers, la petite trousse de secours, le couteau, la lampe dynamo… et la clé USB.

« La clé USB ? »

« C'est… c'est le carnet, » murmura Maïa. « Tout est là. Les photos. Chaque page. Il ne l'a pas trouvé. »

Naël sentit une bouffée d'admiration pour le courage et la prévoyance de sa sœur, même au cœur de la terreur. Elle avait non seulement réussi à s'échapper, mais elle avait aussi sauvé la preuve essentielle.

Il rangea précieusement la clé USB dans une poche intérieure sécurisée de sa propre veste. Puis, il remarqua autre chose, près de l'entrée de la grotte, à moitié cachée sous la neige qu'il avait dégagée. Un foulard. Pas l'écharpe fuchsia, mais un autre foulard en soie, aux motifs plus sombres, qu'elle portait parfois. Il était taché. Des taches sombres, presque noires. Du sang séché.

« Et ça ? » demanda-t-il en le ramassant délicatement.

Maïa le regarda, son visage se crispant. « C'est… c'est le sang. De ma

tête. Quand j'ai heurté le mur. J'ai dû l'utiliser pour éponger… et je l'ai laissé tomber en sortant en vitesse… Je ne voulais pas laisser de trace près du chalet. Je l'ai mis là, dans ce cairn improvisé… comme un signe pour toi, peut-être… au cas où… » Sa voix s'éteignit.

Naël examina le foulard ensanglanté. Une autre preuve. Une preuve matérielle de la violence subie. Il le plia soigneusement et le glissa dans un sac en plastique propre qu'il sortit de son sac à dos.

Il regarda sa sœur, enveloppée dans la couverture de survie, épuisée mais vivante, lucide. Elle avait fait preuve d'une force incroyable. Maintenant, c'était à lui de prendre le relais.

« Écoute-moi bien, Maïa, » dit-il d'une voix calme mais ferme. « Tu ne retournes pas là-bas. Jamais. On va te sortir d'ici. Mais il faut être prudent. Il te cherche, c'est sûr. Et il a probablement alerté les gendarmes en racontant une histoire de fugue. On ne peut pas simplement redescendre au village. »

Il pensa au refuge des Mélèzes. C'était isolé, sûr pour l'instant. Et c'était le point de contact suggéré par le gendarme Havel. C'était là qu'il devait l'emmener.

« On va aller au refuge des Mélèzes, » annonça-t-il. « C'est un peu loin, mais c'est le plus sûr. Tu te sens capable de marcher ? Je vais t'aider. »

Maïa hocha la tête, une nouvelle lueur de détermination dans les yeux. « Oui. Sortons d'ici. »

Naël l'aida à se lever, la soutenant fermement. Avant de quitter la « Tanière », il jeta un dernier regard autour de lui. Son regard s'arrêta sur le carnet de croquis que Maïa avait dû emporter avec son kit, celui qu'il avait vu dans le sac en plastique. Pas le carnet codé dont les photos étaient sur la clé USB, mais un autre, celui qu'elle utilisait « officiellement » chez Siméon. Il le prit et l'ouvrit. Les dernières pages étaient remplies de ces dessins précis et froids qu'il lui imposait. Mais en le feuilletant, une page attira son attention. Un dessin différent, glissé entre deux études de paysage. Une représentation stylisée de la cheminée du chalet de Siméon. Et sur une des pierres du foyer, ou peut-être une lame de plancher juste devant, une petite marque distinctive. Une croix, ou un autre symbole discret. Qu'est-ce que cela signifiait ? Un dernier indice laissé par Maïa ? Ou juste une esquisse sans importance ? Il déchira soigneusement la page et la glissa dans sa poche avec la clé USB et le foulard.

Puis, soutenant sa sœur affaiblie mais résolue, il quitta l'abri précaire et s'engagea avec elle sur le chemin difficile qui devait les mener vers la sécurité relative du refuge et vers la prochaine étape de

leur combat pour la vérité.

27 — Preuve sonore

Le petit bout de papier plié brûlait dans la poche de l'uniforme de Jonas Havel. Le dessin naïf d'une cassette audio ou d'une carte SD était un message d'une clarté aveuglante, un appel silencieux qui résonnait plus fort dans son esprit que toutes les déclarations officielles ou les dénégations polies. Iseult Garrel, la voisine silencieuse et observatrice, avait enregistré quelque chose. Quelque chose qui, elle le croyait manifestement, pouvait contredire la version impeccable de Siméon Tarnec sur la « fugue » de Maïa Cransac.

Jonas avait passé le reste de la journée après sa visite au chalet Tarnec à ronger son frein, coincé entre son devoir de prudence en tant que stagiaire et l'urgence impérieuse que lui dictait son instinct — un instinct renforcé par le témoignage de Naël Borgès et ses propres découvertes dans les archives. Le Capitaine Mazer, fidèle à lui-même, avait rapidement clos le chapitre « disparition Cransac » pour la journée, le considérant comme une affaire de routine relevant désormais de l'avis de recherche et des éventuels signalements, et avait réaffecté Jonas à des tâches administratives sans intérêt.

Mais Jonas ne pouvait pas laisser tomber. Pas après le message d'Iseult. Il devait récupérer cet enregistrement. Mais comment ? Il ne pouvait pas retourner la voir officiellement sans éveiller les soupçons de Mazer. Et il ne voulait pas non plus compromettre Iseult en agissant de manière trop visible. Il devait être discret, prudent.

Il attendit la fin de son service, que la nuit soit tombée sur Rochefendue. Il troqua son uniforme pour des vêtements civils sombres, et quitta la brigade à pied, évitant la voiture de service. Il fit un détour par les ruelles endormies du village, s'assurant qu'il n'était pas suivi — une précaution qui lui sembla soudain moins paranoïaque que nécessaire dans cette affaire aux relents troubles.

Il arriva devant le chalet d'Iseult Garrel, baigné dans une lumière douce et chaleureuse qui contrastait avec l'obscurité environnante et la froideur du chalet voisin de Siméon, dont les volets étaient désormais hermétiquement clos. Jonas hésita un instant sur le seuil. Était-ce bien raisonnable ? Risquer sa carrière naissante sur la base d'un dessin griffonné et de l'intuition d'une vieille dame ? Mais le visage de Maïa Cransac tel qu'il l'avait aperçu sur la photo fournie par

Tarnec — pensive, mélancolique, mais avec une lueur de vie que le compagnon éploré semblait vouloir éteindre — et le souvenir de la voix brisée de son frère le décida. Il frappa doucement à la porte.

Iseult ouvrit presque immédiatement, comme si elle l'attendait. Elle ne manifesta aucune surprise, se contentant de lui faire signe d'entrer rapidement et de refermer la porte derrière lui. Elle le conduisit sans un mot vers son « shack » radio, la petite pièce où trônait son équipement et où régnait une atmosphère de concentration studieuse.

« Vous avez compris mon message, Gendarme, » dit-elle simplement, en lui désignant une chaise. Sa voix était basse, mais ferme.

« Oui, Madame Garrel. Et je suis là pour… écouter. » Jonas s'assit, sentant la tension monter en lui.

Iseult ne perdit pas de temps. Elle prit le petit enregistreur numérique de la taille d'une clé USB qui était posé sur son établi, à côté d'un casque audio. « J'ai enregistré cette nuit. La nuit de sa disparition. J'ai entendu… des choses. Pas tout. Le son est faible, il y a du bruit de fond. Mais il y a des… moments. »

Elle connecta l'enregistreur à une petite enceinte externe posée sur l'établi, pour qu'il puisse écouter sans avoir à mettre le casque. Elle manipula les boutons avec une précision experte. « Je vais vous passer les passages qui me semblent importants. J'ai mis des marqueurs. Écoutez bien. »

Elle lança la lecture. Un souffle léger emplit d'abord la pièce, le bruit de fond de l'enregistrement, le vent peut-être, un léger grésillement électronique. Puis, à travers ce souffle, une voix de femme, à peine un murmure, déformé par la distance et la faible qualité du micro, mais reconnaissable. La voix de Maïa.

« … Ne… me… laisse pas… ». La supplication brisée flotta un instant dans l'air, chargée d'une angoisse palpable.

Jonas sentit un frisson le parcourir. C'était ténu, mais c'était là. Pas les mots d'une femme qui part volontairement.

Iseult avança l'enregistrement. Nouveaux bruits de fond. Puis, un son plus sec. Un choc. Le même que celui qu'elle lui avait décrit le matin. Difficile à interpréter hors contexte, mais inquiétant. Suivi d'un halètement bref.

Puis, une autre voix. Une voix d'homme cette fois. Basse, coléreuse, étouffée par les murs, mais dont l'intonation menaçante était indéniable. Celle de Siméon Tarnec. Les mots étaient presque inaudibles, une sorte de grondement furieux. On devinait plus qu'on n'entendait des bribes comme « … mon calme… », « … désordre… », « payer… » Rien de clairement accusateur en soi, mais le ton était

glaçant.

Ensuite, un bruit de lutte. Un léger fracas, comme un objet qui tombe ou se brise. Un autre halètement, féminin cette fois, mêlé à ce qui ressemblait à un sanglot étouffé.

Et puis, le moment le plus accablant. La voix de Siméon, soudain plus claire, plus proche du micro peut-être, comme s'il se tenait près de la fenêtre ou parlait plus fort dans un accès de rage. Les mots étaient encore un peu brouillés, mais Jonas les entendit distinctement cette fois, chaque syllabe frappant son esprit comme un marteau :

« … On ira jusqu'au bout… Personne ne t'entendra crier ici. »

La phrase flotta dans le silence de la petite pièce, nette, sans ambiguïté. Une menace de mort à peine voilée. Une affirmation de pouvoir absolu et d'impunité dans cet isolement.

Jonas resta figé sur sa chaise, le souffle coupé. C'était là. La preuve. La preuve que le récit de Siméon Tarnec était un tissu de mensonges. La preuve qu'il s'était passé quelque chose de violent cette nuit-là, quelque chose qui n'avait rien à voir avec une « petite discussion » ou une « fugue impulsive ».

Iseult arrêta l'enregistrement. Elle regarda Jonas, ses yeux vifs brillant d'une lueur intense. « Vous avez entendu, Gendarme ? »

« Oui, » répondit Jonas d'une voix rauque. « Oui, je l'ai entendu. C'est… accablant. »

« Je le pense aussi, » dit Iseult calmement. « Mais est-ce suffisant ? Pour la justice ? Le son n'est pas parfait. Il pourrait contester, dire que ce n'est pas sa voix, que les mots sont sortis de leur contexte… »

« Peut-être, » admit Jonas. « Mais c'est un élément matériel fort. Très fort. Surtout combiné au témoignage de son frère, à la main courante précédente, à mes propres soupçons… Et à cette trace que j'ai vue ce matin au chalet. » Il lui parla brièvement de la zone humide et de la tache suspecte.

Les yeux d'Iseult s'écarquillèrent légèrement. « Il a nettoyé… Il a eu le temps de nettoyer… »

« Oui. Il est méthodique. Froid. Mais peut-être pas parfait. » Jonas sentait une nouvelle énergie l'envahir, celle de l'enquêteur qui tient enfin une piste sérieuse. « Madame Garrel, cet enregistrement est crucial. Il faut absolument le préserver. Et il faut que je puisse l'utiliser. »

« Prenez-le, Gendarme, » dit Iseult en détachant l'enregistreur de l'enceinte. « C'est une copie que j'ai faite sur cette clé USB. J'ai gardé l'original en lieu sûr. Utilisez-la comme bon vous semble. Pour aider

cette jeune femme. »

Elle lui tendit la petite clé USB. Jonas la prit, sentant le poids dérisoire de l'objet qui contenait pourtant une charge explosive. « Merci, Madame Garrel. Vous avez pris des risques. Je… je ferai tout mon possible. »

« Je sais, » dit-elle simplement. « Faites attention à vous, Gendarme Havel. Cet homme est dangereux. Et il est intelligent. Ne le sous-estimez pas. »

Jonas quitta le chalet d'Iseult avec la clé USB serrée dans sa poche, l'esprit en ébullition. Il avait maintenant une preuve sonore accablante. Il avait le témoignage de Naël. Il avait ses propres découvertes. Il avait de quoi confronter Mazer, de quoi exiger une enquête plus poussée, une perquisition peut-être.

Mais il devait aussi agir vite. Maïa Cransac avait disparu depuis près de quarante-huit heures. Chaque heure qui passait réduisait ses chances de survie si elle était blessée et perdue dans la montagne. Et si elle n'était pas perdue ? Si Siméon l'avait emmenée ailleurs ? Ou pire…

Il pensa au SMS qu'il avait envoyé à Naël Borgès, lui suggérant le refuge des Mélèzes comme point de contact. Il devait le retrouver. Mettre en commun leurs informations. Élaborer une stratégie. Naël connaissait la montagne, il connaissait sa sœur. Il serait un allié indispensable.

Il accéléra le pas dans la nuit glaciale, la phrase enregistrée par Iseult tournant en boucle dans sa tête : *"… Personne ne t'entendra crier ici. »* Il fallait prouver le contraire. Il fallait faire entendre la vérité, avant qu'il ne soit définitivement trop tard.

28 — Couleurs décryptées

Le refuge des Mélèzes était un îlot de bois sombre et de lumière faible perdu dans l'immensité blanche et silencieuse de la haute montagne. Jonas Havel gara sa voiture personnelle discrètement derrière un amas de congères, à quelques centaines de mètres de l'entrée, et termina l'approche à pied, s'enfonçant dans la neige profonde. La suggestion de ce lieu comme point de contact dans son SMS à Naël Borgès avait été une intuition, mais il espérait que le frère de Maïa aurait compris le message et serait là. Il avait besoin de lui parler, de partager l'information capitale qu'il détenait — l'enregistrement d'Iseult — et de savoir ce que Naël, de son côté, avait pu découvrir.

Une légère fumée s'échappait de la cheminée du refuge, signe de présence. Jonas frappa à la lourde porte en bois. Elle s'ouvrit presque aussitôt, révélant la haute silhouette de Naël Borgès. Le visage buriné du montagnard était marqué par la fatigue et l'inquiétude, mais ses yeux lançaient des éclairs de détermination féroce. Il reconnut immédiatement Jonas et le fit entrer sans un mot, refermant la porte sur le froid extérieur.

L'intérieur du refuge était rustique mais relativement accueillant. Un feu crépitait dans une grande cheminée en pierre, diffusant une chaleur bienvenue. Sur une table en bois massif, une lampe à pétrole projetait une lumière dansante. Et sur une banquette près du feu, enveloppée dans plusieurs couvertures, se trouvait Maïa Cransac.

Jonas retint son souffle en la voyant. Elle était pâle, les traits tirés, un pansement visible à l'arrière de la tête et des ecchymoses violacées marquant son visage et ses bras. Mais elle était vivante. Et dans son regard, malgré l'épuisement et la peur évidente, Jonas crut déceler une lueur nouvelle, une forme de résolution qu'il n'avait pas vue sur les photos.

« Gendarme Havel, » dit Naël d'une voix rauque. « Ma sœur. Je l'ai retrouvée hier. Cachée dans une ancienne bergerie. Elle s'est échappée cette nuit-là. Juste à temps. »

« Dieu merci, » murmura Jonas, sincèrement soulagé. Il s'approcha de Maïa. « Madame Cransac, comment vous sentez-vous ? Avez-vous besoin de soins médicaux urgents ? »

Maïa secoua la tête, tirant la couverture plus haut sur ses épaules. « Ça va aller. Je suis… surtout fatiguée. Et j'ai froid. Mais je suis en sécurité maintenant. Grâce à Naël. » Sa voix était faible, mais ferme.

« Il faut rester prudent, » intervint Naël. « Tarnec la cherche, c'est sûr. Il a alerté la gendarmerie, n'est-ce pas ? En racontant quelle histoire ? »

« Fugue, » répondit Jonas sobrement. « Il joue le compagnon inquiet et désemparé. Très convaincant. Mon supérieur, le Capitaine Mazer, semble croire à sa version. »

Naël eut un grognement de dégoût. « L'ordure. Il a tout prévu. Mais il a fait des erreurs. Maïa a été incroyable. Elle a réussi à sauver des choses. »

Il se tourna vers la table et y déposa trois objets : un foulard en soie sombre taché de sang séché, une petite clé USB, et une feuille de papier déchirée d'un carnet, sur laquelle était esquissée une cheminée avec une marque discrète sur une pierre ou une lame de plancher.

« Le foulard, c'est son sang, de la nuit de l'agression » expliqua Naël. « Elle l'a laissé près de sa cachette. La clé USB… elle contient des photos. Les photos de toutes les pages d'un carnet de croquis secret qu'elle tenait. Un journal codé, où elle a documenté tout ce qu'il lui faisait subir. Elle l'avait caché dans un livre chez lui. »

Jonas regarda la clé USB avec une intensité nouvelle. Un journal codé ? Cela recoupait l'instinct de Maïa pour la documentation secrète, mais sous une forme inattendue. « Et ce dessin ? » demanda-t-il en désignant l'esquisse de la cheminée.

« Trouvé dans un autre carnet, celui qu'elle utilisait « officiellement », » dit Naël. « Je ne sais pas ce que ça veut dire. Peut-être rien. Ou peut-être un dernier indice ? Sur une cachette ? »

Jonas sentit l'excitation monter en lui. Les pièces du puzzle commençaient à s'assembler. « J'ai aussi quelque chose pour vous, » dit-il en sortant à son tour une clé USB de sa poche. « Ça vient de la voisine, Iseult Garrel. Elle a enregistré des sons provenant du chalet la nuit de la disparition. Et elle a capté quelque chose de… décisif. »

Il expliqua brièvement le contenu de l'enregistrement, insistant sur la phrase finale de Siméon : *« Personne ne t'entendra crier ici. »*

Naël écouta, les poings serrés, sa mâchoire contractée par la fureur. Maïa ferma les yeux, frissonnant malgré les couvertures.

« Alors, on l'a, » murmura Naël. « On a sa voix. On a ses menaces. »

« On a un élément fort, » corrigea Jonas prudemment. « Mais il faut pouvoir l'authentifier, le contextualiser. Et surtout, il faut comprendre

ce carnet codé. S'il documente vraiment les abus, la chronologie des violences… ce serait une preuve capitale. Avez-vous un ordinateur ici ? »

Naël acquiesça et sortit de son propre sac un ordinateur portable robuste, conçu pour le terrain. Jonas y inséra la clé USB de Maïa. Une multitude de fichiers images apparurent, nommés simplement par des numéros de page. Il commença à les ouvrir, Naël se penchant par-dessus son épaule, tandis que Maïa restait en retrait sur la banquette, comme si revoir ces dessins était encore trop douloureux.

Les premières images étaient déroutantes. Des symboles étranges, des silhouettes stylisées, des couleurs vives ou sombres juxtaposées à des éléments naturels. C'était clairement un langage visuel, mais lequel ?

« Maïa, » appela doucement Jonas. « Pouvez-vous nous aider ? Nous expliquer ce code ? »

Maïa hésita, puis se leva lentement et s'approcha de la table, s'enveloppant dans sa couverture. Elle regarda les images affichées à l'écran, son visage se crispant légèrement.

« C'est… c'est mon langage, » dit-elle d'une voix basse. « Ma façon de… de ne pas oublier. De garder une trace. »

Avec une réticence visible, mais aussi une force nouvelle, elle commença à leur expliquer les bases de son système. La signification des couleurs : rouge pour la violence physique, bleue/noire pour la psychologique, gris pour le contrôle, vert pour la manipulation douce. La signification des symboles déclencheurs : le Loup lisse pour la colère froide de Siméon, l'Orage pour ses impulsions, la Cage, le Masque, la Main. La signification des plantes ou des phases de lune pour dater approximativement les événements. La posture de la silhouette pour son propre état.

Jonas et Naël écoutaient, fascinés et horrifiés. C'était à la fois ingénieux et glaçant. Un témoignage silencieux d'une descente aux enfers méticuleusement documentée par la victime elle-même, à travers le prisme de son art.

« Montre-nous la première page où tu as utilisé le rouge, » demanda Naël, la voix tendue.

Maïa navigua jusqu'à l'image correspondante : la ligne brisée, la silhouette tombante avec la tache rouge près de la tête, le Loup lisse, la branche de sapin, le Masque.

« Ça, c'était après… après le « coup accidentel », » expliqua-t-elle, sa voix tremblant légèrement. « La première fois qu'il m'a frappée ouvertement. L'orage dehors. Son excuse après. »

Jonas sentit sa gorge se serrer. C'était la confirmation directe de ce que Maïa avait enregistré dans son message vocal.

Ils continuèrent à parcourir les pages, Maïa décryptant pour eux les symboles clés. Ils virent la progression insidieuse : les critiques sur son travail (bleu/noir, Loup), l'épisode de l'écharpe (gris, Cage, Loup), l'incident du cristal brisé (gris, éclats, goutte rouge sur la main, Loup), les restrictions financières implicites liées au contrat (gris, Cage), le contrôle de ses communications (gris, Masque, Loup). La chronologie de l'emprise se dessinait sous leurs yeux, implacable, cohérente.

« C'est incroyable, Maïa, » dit Jonas, admiratif malgré l'horreur du contenu. « C'est une preuve extraordinaire. Chaque dessin est une pièce à conviction. »

« Mais est-ce que ça suffira ? » demanda Naël amèrement. « Des dessins symboliques… Un avocat retors comme Tarnec dira que ce sont des fantasmes, des interprétations paranoïaques d'une artiste instable. C'est ce qu'il essaie déjà de faire croire. »

« Peut-être, » admit Jonas. « Mais combiné à l'enregistrement d'Iseult, à votre témoignage, au foulard ensanglanté, aux antécédents… ça commence à faire beaucoup. Et puis, il y a ce dernier dessin. » Il afficha à nouveau l'esquisse de la cheminée avec la marque distinctive. « Maïa, qu'est-ce que ça représente exactement ? Pourquoi l'avoir dessiné dans l'autre carnet, celui qu'il pouvait voir ? »

Maïa fronça les sourcils, regardant le dessin avec attention. « Je… je ne sais plus exactement quand je l'ai fait. C'était après… après la randonnée où j'ai cru qu'il allait me lâcher. J'étais terrifiée. J'ai commencé à penser qu'il pouvait… cacher des choses. Des preuves d'autres choses. Peut-être liées aux autres femmes dont Naël m'avait parlé avant… J'avais remarqué cette pierre, près de la cheminée du salon. Elle semblait légèrement descellée, différente des autres. C'était juste une intuition, une observation. J'ai fait ce croquis rapidement, en pensant que si jamais il m'arrivait quelque chose… ce serait peut-être une piste. Mais je ne l'ai pas mis dans le carnet codé, je ne sais pas pourquoi. Peut-être pour ne pas l'oublier si je perdais l'autre ? »

Une cachette. Près de la cheminée. Une cachette où Siméon pourrait dissimuler des preuves de ses crimes passés ? L'idée était à la fois excitante et terrifiante.

« Il faut qu'on vérifie, » dit Jonas, les yeux brillants d'une nouvelle urgence. « Si Tarnec a caché quelque chose là… les carnets des autres victimes, peut-être ? Ce serait la preuve ultime. Celle qui le ferait tomber définitivement. »

« Mais comment vérifier ? » demanda Naël. « On ne peut pas entrer

chez lui comme ça. Il faudrait une perquisition. Et Mazer ne l'ordonnera jamais sur la base d'un dessin et d'une intuition. »

« Non, il ne l'ordonnera pas, » admit Jonas. « Mais peut-être qu'on peut créer les conditions pour qu'il n'ait pas le choix… »

Il regarda Naël, puis Maïa. Une alliance improbable venait de se former dans ce refuge isolé : le frère protecteur et déterminé, la victime devenue stratège et témoin clé, et le jeune gendarme idéaliste prêt à contourner les règles pour que justice soit faite. Ils avaient les pièces du puzzle : l'enregistrement, le carnet codé, le foulard ensanglanté, et maintenant, l'indice potentiel de la cachette. Il fallait juste trouver le moyen de les assembler, de les utiliser pour faire tomber le masque du loup avant qu'il ne soit trop tard.

29 — La façade craque

Jonas Havel quitta le refuge des Mélèzes au petit matin, laissant Maïa Cransac sous la protection vigilante de son frère, mais emportant avec lui le poids des révélations et l'urgence d'agir. La clé USB contenant les photos du carnet codé et celle avec l'enregistrement d'Iseult semblaient brûler dans la poche de sa veste civile. Il avait les preuves, ou du moins, un faisceau d'indices si convergents qu'ils équivalaient à une quasi-certitude de la culpabilité de Siméon Tarnec, non seulement dans l'agression de Maïa, mais potentiellement dans des affaires bien plus sombres. Mais ces preuves restaient officieuses, collectées en dehors du cadre légal strict, et il savait que le Capitaine Mazer ne les accepterait pas facilement.

Il arriva à la brigade de Rochefendue avant l'heure habituelle, espérant trouver Mazer seul et peut-être plus réceptif avant le début de l'agitation quotidienne. La chance lui sourit : le Capitaine était déjà là, dans son bureau, une tasse de café fumante à la main, l'air maussade.

« Havel ? Qu'est-ce que vous faites là si tôt ? » grogna Mazer en le voyant entrer sans frapper.

« Mon Capitaine, il faut que je vous parle. C'est urgent. Concernant l'affaire Cransac. » Jonas s'efforça de garder une voix calme et professionnelle, malgré l'adrénaline qui pulsait dans ses veines.

Mazer leva les yeux au ciel. « Encore cette histoire ? Je croyais qu'on avait conclu à une fugue. L'avis de recherche est lancé, les vérifications d'usage sont en cours. Qu'y a-t-il de si urgent ? »

« Il y a de nouveaux éléments. Des éléments très graves, » insista Jonas. Il posa la clé USB contenant l'enregistrement d'Iseult sur le bureau de Mazer. « J'ai pu récupérer ceci hier soir. C'est un enregistrement audio effectué par la voisine, Madame Garrel, la nuit de la disparition. »

Mazer dévisagea la clé USB avec méfiance, puis reporta son regard sévère sur Jonas. « La voisine ? La dame un peu sourde ? Et vous avez récupéré ça comment, Havel ? En dehors de toute procédure, j'imagine ? »

« Mon Capitaine, ce qu'il y a sur cette clé est trop important pour

s'arrêter aux questions de procédure pour l'instant. Écoutez, s'il vous plaît. » Jonas savait qu'il prenait un risque énorme, mais il n'avait plus le choix. Il fallait forcer la main de Mazer.

À contrecœur, Mazer inséra la clé USB dans son ordinateur. Jonas le guida vers le fichier audio et lui indiqua les passages clés marqués par Iseult. Le visage du Capitaine resta d'abord impassible en entendant le murmure de Maïa, puis les bruits de lutte étouffés. Il semblait prêt à classer cela comme des « bruits nocturnes non identifiables ». Mais quand la voix de Siméon Tarnec retentit, plus claire, prononçant cette phrase glaçante — *"… On ira jusqu'au bout… Personne ne t'entendra crier ici.»* — l'expression de Mazer changea. Une lueur d'incrédulité, puis de trouble, passa dans ses yeux. Il rembobina l'enregistrement, réécouta la phrase une fois, deux fois.

Il retira brusquement la clé USB et fixa Jonas, les mâchoires serrées. « C'est… C'est la voix de Tarnec, vous en êtes sûr ? »

« L'intonation, le contexte… ça correspond parfaitement, mon Capitaine. Et Madame Garrel est formelle. »

« Formelle ? Une femme qui entend à moitié et qui enregistre ses voisins illégalement ? Havel, vous vous rendez compte de ce que vous me présentez là ? Juridiquement, cet enregistrement ne vaut rien ! Il a été obtenu sans commission rogatoire, sans l'accord de l'intéressé… C'est irrecevable devant un tribunal ! Tarnec et son avocat vont nous démolir ! » Mazer était furieux, mais Jonas perçut aussi une pointe d'hésitation dans sa voix. L'enregistrement l'avait ébranlé, malgré ses réflexes procéduriers.

« Irrecevable peut-être, mon Capitaine, mais il prouve qu'il s'est passé quelque chose de grave cette nuit-là ! Que Tarnec a menti ! Que Maïa Cransac n'a pas fugué mais qu'elle est en danger ! Nous avons aussi le témoignage du frère, qui l'a retrouvée cachée, blessée ! Nous avons des photos d'un contrat abusif, des antécédents de harcèlement… Nous devons agir ! Demander une perquisition, fouiller ce chalet ! Il y a peut-être une cache… »

« Une cache ? Basée sur quoi ? Un dessin d'artiste ? Havel, ressaisissez-vous ! » Mazer se leva, faisant les cent pas dans son bureau. « Vous mélangez tout ! Vos intuitions, les élucubrations du frère, le témoignage douteux de la voisine… et un enregistrement illégal ! Vous voulez que je lance une perquisition chez un avocat influent sur ces bases ? Vous voulez ma tête, c'est ça ? »

« Je veux retrouver Maïa Cransac vivante ! » rétorqua Jonas avec une force nouvelle. « Et si Tarnec lui a fait du mal, ou s'il a fait du mal à d'autres avant elle, je veux qu'il soit arrêté ! C'est notre devoir, non ? Au-delà des procédures et des statistiques ? »

Le regard de Mazer se durcit. « Votre devoir, Gendarme Havel, c'est d'obéir aux ordres et de respecter la procédure ! Vous avez agi en dehors de tout cadre légal en récupérant cet enregistrement. Vous avez outrepassé vos fonctions de stagiaire. C'est une faute grave. » Il s'arrêta devant Jonas, le toisant. « Je devrais vous sanctionner immédiatement. Mais vu la situation… je vais faire autre chose. Tarnec. On va le convoquer. Pour un « complément d'information ». Officiellement, sur la base de l'inquiétude persistante de la famille. On verra sa réaction. Mais vous, Havel, vous ne vous approchez plus de cette affaire. C'est clair ? Vous allez me trier les archives du mois dernier. Et interdiction formelle de contacter qui que ce soit liée à ce dossier. Compris ? »

Jonas sentit la colère et la frustration monter en lui. Une simple convocation ? Tarnec allait s'en tirer avec une pirouette, nier en bloc, peut-être même se plaindre de harcèlement. Et pendant ce temps, Maïa restait en danger potentiel, et les preuves possibles dans la cachette resteraient intouchées. Il ne pouvait pas accepter ça.

Il prit une décision risquée, désespérée. Puisque la voie officielle était bloquée, il allait utiliser une autre arme : la pression.

« Oui, mon Capitaine, » répondit-il d'un ton faussement soumis. « Je comprends. Puis-je juste… utiliser la salle d'interrogatoire quelques minutes ? Pour retranscrire mes notes sur cette affaire avant de passer aux archives ? »

Mazer hésita, méfiant, puis haussa les épaules. « Faites vite. Et ne touchez à rien d'autre. »

Jonas se dirigea vers la petite salle d'interrogatoire attenante, équipée d'une caméra de surveillance qui enregistrait en continu. Il s'assit à la table, sortit son carnet, mais aussi discrètement son téléphone personnel et la clé USB avec l'enregistrement. Il savait que Siméon Tarnec serait convoqué ici même. Il allait lui tendre un piège subtil.

Quelques heures plus tard, Siméon Tarnec arriva à la brigade, toujours impeccable, l'air grave mais coopératif. Mazer le reçut dans son bureau, lui expliquant la nécessité de ce « complément d'information » suite aux « inquiétudes » du frère de Maïa. Tarnec écouta poliment, réitérant sa propre angoisse, sa version de la fugue, son incompréhension face à l'instabilité de Maïa. Il était lisse, convaincant, maître de lui.

Puis Mazer, suivant une idée suggérée à demi-mot par Jonas avant qu'il ne soit écarté, mena Tarnec dans la salle d'interrogatoire pour une « déclaration formelle » enregistrée. Jonas, qui observait discrètement depuis le bureau voisin via le retour vidéo (un autre

manquement à la règle, mais il n'en avait plus cure), retint son souffle.

L'interrogatoire commença, mené par Mazer de manière très neutre, presque administrative. Tarnec répondait calmement, répétant son récit sans varier d'un iota. C'est alors que Jonas mit son plan à exécution. Via une application sur son téléphone, il activa à distance un petit lecteur audio qu'il avait discrètement connecté au système de sonorisation de la salle d'interrogatoire avant l'arrivée de Tarnec.

Il lança la lecture, non pas de la phrase accablante de l'enregistrement d'Iseult — ce serait trop direct, trop facile à contester —, mais d'un simple bruit blanc, un léger souffle statique. Et au milieu de ce souffle, à peine audible, il inséra un seul mot, tiré de l'enregistrement original, prononcé avec l'intonation exacte de Tarnec : le mot *« crier »*.

Le mot fut presque imperceptible dans le bruit blanc. Mazer ne sembla même pas le remarquer. Mais Siméon Tarnec, lui, l'entendit. Son visage se figea une fraction de seconde. Ses yeux eurent un battement de cils rapide, presque paniqué. Sa gorge se contracta légèrement, comme s'il avait du mal à déglutir. Une micro-réaction. Presque invisible à l'œil nu. Mais la caméra, elle, l'enregistrait.

Il se reprit aussitôt, continuant sa déposition comme si de rien n'était. Mais Jonas avait vu. Il avait vu la fissure dans l'armure. La preuve que ce mot, ce son, avait touché une corde sensible, avait réveillé quelque chose en lui.

L'interrogatoire se termina peu après. Tarnec repartit libre, toujours aussi lisse en apparence, mais Jonas savait qu'il avait marqué un point. Mazer, ignorant la manœuvre de son stagiaire, le convoqua à nouveau dans son bureau dès que l'avocat fut parti.

« Bon, Havel, vous voyez bien ? Rien. L'homme est dévasté mais coopératif. Il n'y a rien contre lui. Maintenant, vous oubliez cette histoire et vous allez me classer ces archives. Et je ne veux plus en entendre parler. D'ailleurs, pour vous calmer les nerfs et vous remettre les idées en place, je vous suspends de vos fonctions pour trois jours. Faute professionnelle. Agir en dehors des procédures. C'est une mesure conservatoire. Réfléchissez bien à votre avenir dans la gendarmerie pendant ce temps. »

La sanction tomba, sèche, attendue. Jonas encaissa sans broncher. Trois jours de suspension. C'était peu cher payé s'il parvenait à ses fins. Avant de quitter la brigade, vidé mais déterminé, il fit une dernière chose. Il récupéra discrètement l'enregistrement vidéo de l'interrogatoire de Tarnec depuis le serveur. Il isola la séquence de quelques secondes où Tarnec avait eu sa micro-réaction au mot « crier ». Puis, utilisant une connexion sécurisée depuis un cybercafé du

village voisin, il envoya anonymement cette courte vidéo à une seule personne : Naël Borgès. Il y ajouta un simple message : *« Regarde sa réaction. Fais-en bon usage. Le temps presse. »*

Il savait que Naël comprendrait. Il savait que le montagnard trouverait le moyen d'utiliser cette image, peut-être en la faisant fuiter à ce journaliste local que Tarnec avait lui-même contacté. Créer une pression médiatique. Faire craquer la façade. C'était leur seule chance maintenant que la voie officielle semblait bouchée. La chasse inversée venait de commencer.

30 — Réapparition

Le refuge des Mélèzes était devenu une bulle hors du temps, un sanctuaire précaire suspendu entre la terreur passée et l'incertitude angoissante de l'avenir. Maïa y reprenait lentement des forces, sous la protection attentive et silencieuse de Naël. Les nuits étaient encore hantées par des cauchemars — la buanderie sombre, le regard froid de Siméon, la chute —, mais chaque lever de soleil sur les cimes enneigées, vu à travers la petite fenêtre du dortoir rustique, était une victoire, une affirmation têtue de sa propre survie.

Naël s'occupait d'elle avec une patience infinie, pansant ses blessures physiques — la coupure à la tête cicatrisait, les ecchymoses commençaient à jaunir — mais aussi ses blessures invisibles, par sa simple présence solide et rassurante. Il ne la pressait pas de parler, mais il était là pour écouter quand elle avait besoin de laisser échapper des bribes de son calvaire. Il lui avait montré la courte vidéo envoyée par Jonas Havel, la micro-réaction de Siméon lors de l'interrogatoire. Voir cette infime fissure dans l'armure de son bourreau avait provoqué chez Maïa un mélange étrange de validation et de colère froide. Il savait. Il avait entendu le mot « crier ». Il avait réagi. Ce n'était pas dans sa tête.

Ils savaient tous les deux qu'ils ne pouvaient pas rester indéfiniment cachés dans ce refuge isolé. Siméon la cherchait, ou du moins, il maintenait sa comédie de compagnon éploré, mobilisant les recherches officielles (qui piétinaient faute de traces) tout en contrôlant le récit médiatique. Naël avait vu les articles dans le journal local, l'interview télévisée. Le portrait de Maïa en artiste fragile et instable, la performance de Siméon en victime de son impulsivité… C'était écœurant de manipulation, mais efficace. L'opinion publique commençait à pencher en faveur de la thèse de la fugue, rendant leur propre version des faits — celle d'une tentative de meurtre et d'une séquestration sous emprise — encore plus difficile à faire accepter.

« Il faut qu'on agisse, Maïa, » avait dit Naël la veille au soir, alors qu'ils partageaient une soupe chaude près du feu. « On ne peut pas le laisser gagner comme ça. On a des preuves maintenant. L'enregistrement d'Iseult, ton carnet sur la clé USB, le foulard, sa réaction sur la vidéo… Et il y a ce jeune gendarme, Havel. Il nous

croit. Il a pris des risques pour nous aider. On doit lui donner de quoi travailler. »

Maïa avait hoché la tête, le cœur battant. Elle savait qu'il avait raison. Se cacher ici, c'était laisser Siméon dicter la fin de l'histoire. Elle devait reprendre le contrôle de sa propre narration, même si cela signifiait affronter à nouveau la peur, l'incrédulité, le jugement peut-être. Mais comment ? Retourner à la gendarmerie ? Témoigner contre Siméon ? Elle tremblait à cette idée. Il était si puissant, si manipulateur. Il trouverait le moyen de retourner ses paroles contre elle, de la faire passer pour folle, pour menteuse.

« Il y a… il y a peut-être autre chose, » avait-elle murmuré, repensant à ce dernier dessin griffonné dans son carnet officiel, celui de la cheminée. « Cette cachette possible. Si on pouvait prouver qu'il cache quelque chose… quelque chose lié aux autres femmes… »

« C'est notre meilleure piste, » avait convenu Naël. « Mais on ne peut pas y aller nous-mêmes. C'est trop dangereux. Il faut que ce soit les gendarmes qui fouillent. Et pour ça, il faut leur donner une raison solide, incontestable. »

C'est alors que l'idée avait germé, audacieuse, risquée, mais peut-être la seule viable. Maïa devait réapparaître. Pas n'importe comment. Pas en retournant au village comme une brebis égarée. Mais ici, au refuge. Blessée, affaiblie, mais vivante. Et elle devait faire une déclaration. Une déclaration qui ne laisserait plus le choix aux autorités, qui les obligerait à aller vérifier cette histoire de cachette.

Le plan était simple, mais nécessitait un timing parfait et un certain courage. Naël utiliserait un téléphone satellite qu'il gardait toujours dans son matériel de montagne pour contacter anonymement la gendarmerie (en espérant tomber sur Havel ou quelqu'un de confiance, ou en laissant un message suffisamment précis) et signaler la présence d'une « randonneuse blessée et désorientée » au refuge des Mélèzes, correspondant à la description de Maïa Cransac. Il partirait ensuite se cacher à proximité, laissant Maïa seule pour « accueillir » les secours ou les gendarmes. Elle devrait alors jouer son rôle : la survivante traumatisée, mais lucide, capable de donner une information cruciale.

L'appel fut passé tôt le lendemain matin. Naël, la voix déguisée, donna les informations nécessaires et raccrocha aussitôt. Puis, il serra sa sœur dans ses bras. « Tiens bon, Maïa. Sois forte. Dis-leur pour la cheminée. Fais-moi confiance. Je ne serai pas loin. » Il disparut ensuite dans la forêt environnante, se postant en observation à un endroit d'où il pouvait surveiller les arrivées sans être vu.

Maïa resta seule dans le refuge, le cœur battant à grands coups.

L'attente fut nerveuse. Chaque craquement de bois, chaque sifflement du vent lui faisait croire qu'ils arrivaient. Elle repassa mentalement sa déclaration, les mots qu'elle devait prononcer. Elle était terrifiée à l'idée de devoir affronter à nouveau des représentants de l'autorité qui pourraient douter d'elle, la juger. Mais la pensée de Siméon s'en tirant impunément, la pensée des autres femmes peut-être victimes avant elle, lui donnait une force qu'elle ne se connaissait pas.

Enfin, elle entendit le bruit lointain mais caractéristique d'un véhicule 4x4 de la gendarmerie progressant difficilement sur la piste enneigée menant au refuge. Puis des voix. Ils étaient là.

La porte du refuge s'ouvrit. Deux gendarmes apparurent sur le seuil. L'un était un homme plus âgé, au visage buriné, qu'elle ne connaissait pas. L'autre… c'était le jeune stagiaire, Jonas Havel. En le voyant, un immense soulagement la submergea. C'était lui. Celui qui avait cru Naël, celui qui avait envoyé la vidéo. Elle n'était pas seule face à des inconnus sceptiques.

Jonas Havel la reconnut immédiatement. Son expression passa de la surprise à une inquiétude professionnelle mêlée d'une lueur de compréhension. Son collègue, en revanche, afficha une mine renfrognée en voyant Maïa, enveloppée dans ses couvertures, visiblement blessée mais consciente.

« Madame Maïa Cransac ? » demanda le gendarme plus âgé d'un ton bourru. « On nous a signalé votre présence ici. Vous êtes blessée ? Que s'est-il passé ? C'est bien vous qui avez disparu du chalet de Monsieur Tarnec ? »

Maïa prit une profonde inspiration, rassemblant tout son courage. Elle regarda Jonas Havel droit dans les yeux, cherchant un soutien muet qu'elle trouva dans son regard attentif.

« Oui, c'est moi, » dit-elle d'une voix faible mais claire. « Je ne me suis pas enfuie. J'ai… j'ai échappé à quelque chose de terrible. »

Elle raconta brièvement, sans entrer dans tous les détails traumatisants, l'escalade de la violence, la tentative d'empoisonnement, l'agression dans la buanderie, sa fuite par la fenêtre, sa survie dans la grotte jusqu'à ce que son frère la retrouve. Elle montra ses blessures comme preuve silencieuse.

Le collègue de Jonas écoutait avec un scepticisme évident, interrompant parfois avec des questions pointues sur les incohérences apparentes, sur le délai avant d'alerter quelqu'un. Mais Jonas, lui, ne la quittait pas des yeux, l'encourageant silencieusement à continuer.

« Monsieur Tarnec prétend que vous avez eu une simple dispute et que vous êtes partie volontairement, » fit remarquer le gendarme âgé.

« C'est faux, » répliqua Maïa avec force. « Il ment. Il est dangereux. Et je crois… je crois qu'il cache quelque chose. »

C'était le moment. Elle devait leur donner la clé.

« Chez lui… dans le salon… il y a une grande cheminée en pierre, sur le mur ouest » dit-elle, sa voix tremblant légèrement sous l'effort de concentration. « Juste devant, la troisième lame de parquet en partant de la gauche… elle n'est pas comme les autres. Elle bouge un peu. Je l'ai remarqué. Je pense… je pense qu'il faut chercher dessous. »

Elle vit le regard de Jonas s'intensifier. Il avait compris. Il avait fait le lien avec le dessin que Naël lui avait montré.

« Vous êtes sûre de ça, Madame Cransac ? » demanda Jonas, son ton professionnel mais chargé d'une urgence contenue. « Une lame de plancher amovible près de la cheminée ouest ? »

« Oui, » affirma Maïa. « J'en suis presque sûre. S'il vous plaît… allez vérifier. Je crois que… que les autres sont là. »

« Les autres ». Les mots restèrent suspendus dans l'air froid du refuge. Le collègue de Jonas fronça les sourcils, ne comprenant pas. Mais Jonas, lui, comprit. Les autres femmes disparues. Les carnets potentiels. La preuve ultime.

Il échangea un regard rapide avec son collègue. Celui-ci semblait toujours sceptique, mais l'affirmation de Maïa, son état visible, et peut-être l'insistance silencieuse de Jonas, semblaient l'avoir un peu ébranlé.

« Bien, » dit Jonas en reprenant les choses en main. « Madame Cransac, nous allons vous ramener en sécurité et vous faire examiner par un médecin. Votre témoignage est crucial. Quant à cette information sur la cheminée… nous allons la transmettre immédiatement à qui de droit. » Il savait qu'il devrait user de toute sa persuasion — et peut-être de l'enregistrement d'Iseult — pour convaincre Mazer d'ordonner une perquisition basée sur ce témoignage, mais la parole de la victime retrouvée vivante et donnant un emplacement précis changeait radicalement la donne.

Ils aidèrent Maïa à se lever, la soutenant alors qu'elle marchait difficilement vers la sortie du refuge et le véhicule de gendarmerie qui l'attendait. En quittant le refuge, Maïa jeta un regard vers la forêt où elle savait que Naël se cachait. Elle avait fait sa part. Elle avait parlé. Elle avait donné la clé. Maintenant, elle devait faire confiance. Faire confiance à Jonas, à Naël, à Iseult. Faire confiance au fait que la vérité, même enfouie sous des couches de mensonges et de terre, finirait par éclater au grand jour. Le combat n'était pas terminé, mais pour la première fois depuis longtemps, elle sentait qu'elle n'était plus

seule à se battre.

31 — Coffre des disparues

Le retour à la brigade fut électrique. Jonas Havel avait installé Maïa Cransac dans une salle de repos sécurisée, après un examen médical rapide qui avait confirmé ses blessures et son état de choc mais excluait tout danger vital immédiat. Il avait recueilli sa déposition officielle, précise et accablante, où elle réitérait son récit et surtout, l'emplacement suspect près de la cheminée. Pendant ce temps, la nouvelle de la réapparition de Maïa s'était répandue comme une traînée de poudre. Le téléphone de la brigade n'arrêtait pas de sonner. Les médias locaux, alertés par une source anonyme (Naël, sans aucun doute, qui avait dû aussi diffuser la vidéo de la réaction de Tarnec), commençaient à camper devant le bâtiment. La pression montait d'heure en heure.

Jonas savait qu'il n'avait qu'une fenêtre d'opportunité très étroite pour convaincre Mazer d'agir. Il entra dans le bureau de son supérieur sans frapper, la clé USB contenant l'enregistrement d'Iseult et une copie de la déposition de Maïa à la main.

Mazer leva vers lui un regard fatigué et irrité. « Havel ! Je croyais vous avoir suspendu ! Qu'est-ce que c'est encore que ce cirque dehors ? Et cette histoire de Cransac retrouvée vivante ? »

« Elle s'est échappée, mon Capitaine. Elle n'a pas fugué. Elle a été agressée, séquestrée, et elle accuse formellement Siméon Tarnec, » déclara Jonas d'une voix ferme, posant la déposition sur le bureau. « Elle a des blessures qui corroborent son récit. Et elle nous a donné un emplacement précis où chercher des preuves supplémentaires. Une cache potentielle, sous le plancher, près de la cheminée ouest de son chalet. »

Mazer lut la déposition en diagonale, son visage se durcissant. « Une cache ? Basée sur une « intuition » ? Havel, c'est mince ! Et Tarnec va nier en bloc, prétendre qu'elle est folle, qu'elle se venge… »

« Peut-être, » concéda Jonas. « Mais nous avons ça aussi. » Il tendit la clé USB d'Iseult. « Vous l'avez entendu hier. Sa voix. Sa menace. *« Personne ne t'entendra crier ici. »* Ajoutez à cela la main courante de son ex-compagne, les autres disparitions suspectes dans le secteur, le foulard ensanglanté retrouvé par le frère, et le témoignage de la victime elle-même qui nous donne un endroit précis où chercher…

N'est-ce pas suffisant pour une perquisition, mon Capitaine ? Avant qu'il n'ait le temps de faire disparaître d'éventuelles preuves ? »

Il joua son va-tout, observant la réaction de Mazer. Le Capitaine semblait tiraillé. La pression médiatique extérieure, le témoignage direct de Maïa, l'accumulation d'indices troublants… tout cela commençait à ébranler ses certitudes procédurières. Mais la peur du scandale, de s'attaquer à un notable sans preuve irréfutable, le freinait encore.

C'est alors que le téléphone de Mazer sonna. C'était un de ses supérieurs de la compagnie. Jonas ne put entendre la conversation, mais il vit le visage de Mazer se décomposer. Il raccrocha, pâle et furieux.

« C'était le Commandant, » dit-il d'une voix blanche. « Il a vu une vidéo qui circule sur internet. Tarnec, pendant son interrogatoire hier. Une réaction bizarre à un mot… « crier », apparemment. Le Commandant veut savoir ce qui se passe, pourquoi cette affaire n'est pas gérée plus sérieusement ! Il exige des réponses ! » Il foudroya Jonas du regard. « C'est vous qui avez fait fuiter ça, n'est-ce pas, Havel ? Malgré ma suspension ! »

Jonas soutint son regard sans ciller. « J'ai fait ce que j'estimais nécessaire pour que la vérité éclate, mon Capitaine. Le temps presse. »

Mazer resta silencieux un long moment, pesant ses options. La pression hiérarchique, la pression médiatique, les éléments troublants du dossier… Il était acculé. Il prit une profonde inspiration.

« Très bien, Havel. Vous avez gagné. Ou plutôt, nous avons tous intérêt à ce que cette affaire soit résolue vite et bien maintenant. Préparez une demande de perquisition en urgence pour le chalet Tarnec. Motif : suspicion de séquestration, violences volontaires, et recherche de preuves liées à la disparition de Maïa Cransac et potentiellement à d'autres affaires non élucidées. Je la signe. On y va. Tout de suite. Et vous venez avec moi. Mais au moindre faux pas, Havel, au moindre dépassement, votre carrière est terminée. C'est clair ? »

« Très clair, mon Capitaine, » répondit Jonas, sentant l'adrénaline monter.

La perquisition fut lancée dans l'heure qui suivit. Deux véhicules de gendarmerie, Mazer, Jonas, et deux autres gendarmes se présentèrent au chalet de Siméon Tarnec. L'avocat, prévenu par un appel officiel juste avant leur arrivée, les accueillit avec une façade de surprise indignée, mais Jonas crut déceler une lueur de panique contenue dans ses yeux.

« Une perquisition ? Mais c'est absurde ! Sur quelle base ? Maïa est retrouvée, c'est merveilleux ! J'allais justement venir prendre de ses nouvelles ! Qu'est-ce qu'elle a pu raconter ? Elle est fragile, vous savez, son état mental… »

« Nous avons un mandat, Monsieur Tarnec, » coupa Mazer, son ton redevenu sec et officiel. « Veuillez nous laisser faire notre travail. »

La fouille commença, méthodique, tendue. Siméon Tarnec observait chaque geste, chaque déplacement des gendarmes, son calme apparent se fissurant par moments, laissant transparaître une nervosité fébrile qu'il tentait de masquer en faisant des remarques acerbes sur la procédure.

Ils fouillèrent d'abord la buanderie. Jonas examina à nouveau la zone près de la dalle suspecte. Sous la lumière plus crue des lampes torches des gendarmes, la trace de nettoyage était plus évidente. Mais la dalle elle-même semblait parfaitement scellée. La cachette du kit de Maïa n'avait apparemment pas été découverte par Siméon, mais elle ne contenait rien qui puisse l'incriminer directement maintenant que Maïa était saine et sauve.

Ils montèrent à l'étage, fouillèrent la chambre de Maïa, le bureau de Siméon. Rien d'immédiatement suspect. L'ordre régnait partout. Trop d'ordre.

Jonas sentait le temps filer. Si la cachette de la cheminée n'existait pas, ou si elle était vide, l'enquête risquait de retomber comme un soufflé. Tarnec s'en tirerait, et lui, Jonas, serait probablement muté dans un poste disciplinaire au fin fond du pays.

Ils redescendirent au salon. La grande cheminée en pierre trônait sur le mur ouest, massive, imposante. Le feu était éteint, le foyer nettoyé.

« C'est ici, » dit Jonas à Mazer en désignant le sol devant la cheminée. « La victime a indiqué une possible cache sous la troisième lame de parquet en partant de la gauche. »

Mazer regarda le parquet en bois sombre et parfaitement ciré, puis Siméon Tarnec, dont le visage avait imperceptiblement blêmi.

« C'est ridicule ! » protesta Tarnec, sa voix montant d'un cran. « Il n'y a rien sous mon parquet ! C'est une invention d'une femme déséquilibrée ! Vous n'allez pas défoncer mon salon sur la base de… de délires ! »

« Nous allons vérifier, Monsieur Tarnec, » déclara Mazer, sa décision prise. Il fit signe à l'un des gendarmes d'apporter une barre à mine et un levier.

Sous le regard horrifié et furieux de Tarnec, le gendarme commença

à examiner la lame de parquet désignée par Maïa. Il tapota dessus. Le son était légèrement différent des lattes voisines, un peu plus creux. Il inséra délicatement la pointe du levier dans la rainure. La lame bougea. Elle n'était pas clouée comme les autres. Elle était amovible.

Avec précaution, le gendarme souleva la lame de parquet. Dessous, ce n'était pas la structure habituelle du plancher. C'était une plaque de métal. Une trappe. Munie d'une serrure discrète.

Le silence tomba dans le salon, lourd, électrique. Tous les regards se tournèrent vers Siméon Tarnec. Il était livide, ses mains tremblaient légèrement. Il avait perdu son masque.

« Ouvrez, Monsieur Tarnec, » ordonna Mazer, sa voix glaciale.

« Je… je n'ai pas la clé sur moi, » balbutia Siméon. « Je ne sais même pas ce que c'est… C'est ancien… ça doit dater de mes grands-parents… »

« Ouvrez. Ou nous forçons la serrure, » insista Mazer, faisant signe à l'autre gendarme de s'approcher avec l'attirail nécessaire.

Acculé, Siméon finit par sortir de sa poche un petit trousseau de clés. D'une main tremblante, il sélectionna une clé fine et l'inséra dans la serrure de la trappe métallique. Il tourna. Un déclic sec retentit.

Le premier gendarme souleva la plaque de métal. Une cavité sombre apparut dessous. À l'intérieur, soigneusement rangé, se trouvait un coffre métallique de taille moyenne, gris et anodin.

Mazer fit signe à Siméon d'ouvrir le coffre. Celui-ci obtempéra, le visage défait. Le couvercle du coffre s'ouvrit dans un grincement léger.

Et là, sous leurs yeux, se trouvait le trésor macabre de Siméon Tarnec. Pas d'armes, pas de bijoux volés. Mais des carnets. Plusieurs carnets à spirale, similaires à celui que Maïa avait décrit. Certains semblaient plus anciens, leurs couvertures défraîchies. Sur le dessus, un carnet dont la couverture était ornée d'un dessin de fleur de montagne, une edelweiss. Jonas le reconnut immédiatement pour l'avoir vu en photo dans le dossier de disparition. C'était le carnet d'Antea Vezian.

Jonas s'agenouilla et sortit délicatement les carnets du coffre. Il y en avait cinq au total. Cinq journaux intimes, probablement codés comme celui de Maïa, témoignages silencieux de la souffrance et de l'emprise exercées par Siméon sur ses victimes précédentes. Cinq femmes disparues, considérées comme des fugueuses. Cinq vies brisées dont les secrets étaient enfermés dans ce coffre caché sous le plancher du salon impeccable.

Jonas ouvrit le carnet d'Antea Vezian à une page au hasard. Des

dessins étranges, des symboles, des couleurs… Similaires à ceux de Maïa, mais avec des variations. Il repéra un dessin récurrent : une silhouette féminine près d'un homme au visage lisse et froid — le Loup de Maïa, sans doute — et à côté, la date d'un rendez-vous. Un rendez-vous prévu pour le lendemain. Avec une nouvelle femme. Une nouvelle victime potentielle.

« Mon Capitaine, » dit Jonas d'une voix urgente en montrant la page à Mazer. « Regardez ça. Il avait un autre rendez-vous. Demain. Il allait recommencer. »

Mazer regarda la page, puis Siméon Tarnec, qui se tenait là, défait, silencieux, le regard vide. Le masque était tombé. Le prédateur était exposé.

« Siméon Tarnec, » déclara Mazer d'une voix forte et claire, sortant ses menottes. « Je vous arrête pour suspicion de séquestration, violences volontaires, et potentiellement pour votre implication dans la disparition de plusieurs personnes. Vous avez le droit de garder le silence… »

Alors que Mazer lui passait les menottes et commençait à lui lire ses droits, Jonas Havel regardait les cinq carnets posés sur le sol. Cinq vies. Cinq histoires enfin sorties de l'ombre. La vérité, aussi terrible soit-elle, venait d'éclater au grand jour, grâce au courage d'une femme qui avait refusé de se taire, même en code, et à l'intuition de ceux qui avaient choisi de l'écouter.

32 — Loups à découvert

La nouvelle de l'arrestation de Siméon Tarnec et de la macabre découverte dans son chalet se répandit dans Rochefendue et au-delà avec la rapidité d'une avalanche. Le chalet impeccable, autrefois symbole de réussite et de raffinement discret, devint soudain l'épicentre d'un séisme médiatique et judiciaire. Les équipes de télévision qui, la veille encore, filmaient le compagnon éploré campaient désormais devant les scellés apposés par la gendarmerie, avides du moindre détail sordide sur l'avocat parisien respectable soupçonné d'être un prédateur en série.

Le récit de Siméon sur la fugue de Maïa vola en éclats face à la réalité brutale des carnets découverts, de l'enregistrement d'Iseult (dont l'existence et la teneur finirent par fuiter, malgré les tentatives de Mazer de garder le contrôle), et du témoignage de Maïa elle-même, désormais placée en lieu sûr et entendue longuement par des enquêteurs venus de la compagnie. La thèse de l'artiste fragile et instable fut balayée par celle, bien plus sombre, du manipulateur narcissique et violent. Le « calme » que Siméon Tarnec avait tant prôné et imposé se révélait être le silence glaçant de la tombe qu'il réservait à ses victimes.

Pour Maïa, réfugiée temporairement dans un petit hôtel discret du chef-lieu avec Naël, sous la protection discrète mais constante de la gendarmerie (assurée par Jonas Havel, dont la suspension avait été levée en urgence face à la tournure des événements), ces jours furent un tourbillon étrange. Un mélange de soulagement infini d'être enfin libre et en sécurité, et de la difficulté à digérer l'horreur qu'elle avait vécue et la véritable nature de l'homme qu'elle avait failli aimer, ou du moins, en qui elle avait placé sa confiance.

Revoir les photos de son carnet codé avec les enquêteurs, expliquer à nouveau la signification de chaque symbole, de chaque couleur, fut une épreuve douloureuse mais nécessaire. C'était comme rouvrir des blessures à peine cicatrisées, mais c'était aussi une façon de valider sa propre expérience, de donner un sens à sa résistance silencieuse. Et savoir que son carnet, son langage secret, allait peut-être aider à comprendre le sort des autres femmes, Antea, Hélène, et les autres dont les noms commençaient à émerger des dossiers rouverts, lui donnait une force nouvelle. Son art, qu'il avait tenté de contrôler et de

dénigrer, devenait l'arme qui contribuait à sa chute.

Elle ne souhaitait pas affronter Siméon directement. L'idée même de se retrouver dans la même pièce que lui, même entourée de gendarmes, lui était physiquement insupportable. La confrontation finale ne serait pas face à face, mais à travers les mots, les preuves, la justice qui suivrait son cours. Cependant, elle sentit le besoin de clore ce chapitre par une déclaration publique. Pas une interview sensationnaliste, mais un texte bref, lu par son avocat ou par Jonas — elle choisit finalement Jonas, en qui elle avait désormais une confiance absolue —, destiné à être transmis aux médias et, peut-être, à atteindre d'autres femmes qui pourraient se reconnaître dans son histoire.

Le jour où Siméon Tarnec fut officiellement mis en examen pour séquestration, violences aggravées et homicides (les enquêtes sur les autres disparitions étant désormais ouvertes sous cet angle), Jonas Havel se présenta devant les caméras et les micros massés devant la gendarmerie. D'une voix calme mais ferme, après avoir résumé les chefs d'accusation, il lut la déclaration que Maïa lui avait confiée :

« Pendant des semaines, j'ai vécu dans un silence imposé, un calme artificiel qui masquait la peur et la violence. On m'a dit que mes émotions étaient du « bruit », que ma sensibilité était une « faiblesse », que mes doutes étaient de la « paranoïa ». On a tenté de me faire croire que l'isolement était une « protection », que le contrôle était de « l'amour ». Ce n'était qu'un mensonge. Un piège de velours cachant des crocs acérés. »

Il marqua une pause, laissant les mots résonner.

« Aujourd'hui, je sais que le vrai calme n'est pas l'absence de bruit, mais la liberté de faire entendre sa propre voix, même si elle tremble. Je sais que la vraie force n'est pas dans le contrôle de l'autre, mais dans le respect de sa vérité. Ce que j'ai vécu, d'autres femmes l'ont vécu avant moi, dans ce même chalet, sous la même emprise. Leurs voix ont été étouffées, leurs histoires réduites au silence par la manipulation et la peur. »

Il leva les yeux vers les caméras, son regard intense.

« Leurs carnets secrets, retrouvés grâce à une chaîne de courage et d'intuition, commencent enfin à parler. Ils nous rappellent une vérité essentielle : le silence peut tuer. Écoutez les murmures avant qu'ils ne deviennent des cris étouffés. Regardez au-delà des façades lisses et des discours parfaits. N'ignorez jamais le doute, le vôtre ou celui d'une proche. Car parfois, la plus grande violence est celle qui s'installe doucement, à bas bruit, dans l'intimité d'un foyer. »

Il termina la lecture, plia le papier et quitta le pupitre sans répondre aux questions des journalistes. Sa mission, à ce stade, était accomplie.

La parole de Maïa avait été entendue. Le masque de Siméon Tarnec était publiquement tombé.

Pour Naël, la nouvelle de l'arrestation et la lecture de la déclaration de sa sœur furent un soulagement immense, mais teinté d'une culpabilité persistante. Il avait été là, il avait senti que quelque chose n'allait pas, mais il n'avait pas su agir plus tôt, plus fort. Il se promit de ne plus jamais laisser Maïa seule, de l'aider à se reconstruire, à retrouver sa vraie voix, ses vraies couleurs.

Pour Iseult Garrel, discrète comme à son habitude mais suivant les nouvelles avec une attention aiguë, la découverte des carnets et l'arrestation de Tarnec furent la validation de ses observations et de son intervention décisive. Son enregistrement, même imparfait, avait été l'étincelle qui avait permis à Jonas de surmonter les obstacles. Elle avait été l'oreille silencieuse qui avait refusé d'ignorer les murmures dans la nuit. Elle rangea son petit enregistreur et son micro artisanal, non sans une certaine fierté tranquille. Sa passion solitaire avait servi une cause juste.

Quant à Siméon Tarnec, confronté aux preuves accablantes — les carnets, l'enregistrement, le témoignage de Maïa, les expertises médico-légales à venir sur les traces de sang et le foulard —, sa façade de contrôle s'effrita rapidement lors des premiers interrogatoires de garde à vue. Il tenta d'abord de nier, puis de minimiser, de rejeter la faute sur l'instabilité de ses victimes. Mais face à la convergence des preuves, face aux questions précises des enquêteurs désormais convaincus de sa culpabilité, il finit par se murer dans un silence arrogant, refusant de collaborer davantage, attendant l'arrivée de l'avocat de renom qu'il avait exigé. Le loup était à découvert, mais il n'avait pas encore dit son dernier mot. Le combat judiciaire serait sans doute long et complexe.

Mais pour l'instant, dans la petite ville de Rochefendue et dans les vallées environnantes, un sentiment de stupeur et de soulagement prévalait. La menace qui planait, invisible et insidieuse, avait été démasquée. Le silence avait été brisé. Et la lumière, même crue et douloureuse, commençait à percer l'obscurité.

Épilogue — *Carnet sans signature*

Quelques mois plus tard. L'air du printemps commençait à peine à dégeler les pentes encore enneigées, mais à l'intérieur de la petite galerie d'art contemporain du chef-lieu, une chaleur intense émanait de la foule compacte et silencieuse. C'était le vernissage de « Paroles Tissées », la première exposition personnelle de Maïa Cransac depuis le drame. Une exposition née de la nuit, tissée de fils de peur et de résilience.

Aux murs blancs et nus, les œuvres détonnaient par leur force brute, leur honnêteté désarmante. Il y avait les croquis réalisés dans les premiers temps à Rochefendue, ceux où la lumière des Alpes semblait encore pleine de promesses, mais où l'œil averti pouvait déjà déceler une ombre, une tension dans le trait. Il y avait des toiles plus grandes, plus sombres, peintes après, où les paysages majestueux se muaient en prisons de roche et de glace, où les portraits esquissés portaient les stigmates invisibles de l'emprise.

Et puis, au centre de la galerie, sous une vitrine éclairée avec une sobriété presque religieuse, il y avait *le* carnet. Le carnet codé. Ouvert à une page choisie au hasard — celle montrant la silhouette grise recroquevillée sous le regard froid du Loup lisse, près du symbole de la Cage. À côté, une légende discrète, rédigée par Maïa elle-même, donnait quelques clés de décryptage, non pas pour tout expliquer, mais pour inviter à comprendre le langage secret de la survie. C'était l'œuvre la plus regardée, celle devant laquelle les visiteurs s'attardaient le plus longtemps, dans un silence chargé d'émotion et de respect.

Maïa se tenait un peu en retrait, observant la foule avec un mélange de trac et de calme retrouvé. Elle avait changé. Les traits de son visage étaient plus affirmés, son regard plus direct, même si une fragilité persistait dans le pli de ses lèvres ou la façon dont ses mains se serraient parfois. Elle portait une robe simple, d'un bleu profond qui lui rappelait celui des gentianes qu'elle avait tenté de dessiner sous l'œil critique de Siméon. Aujourd'hui, elle portait la couleur qu'elle voulait. Elle avait repris possession de ses couleurs, de sa voix.

Naël était là, bien sûr, près d'elle mais pas trop, lui laissant son espace tout en formant un rempart silencieux et protecteur. Son regard sur sa sœur était empli d'une fierté bourrue et d'une vigilance qui ne la quitterait sans doute jamais tout à fait. Jonas Havel était

venu aussi, en civil, plus détendu qu'elle ne l'avait jamais vu. Il avait été réintégré après une enquête interne qui avait souligné son rôle décisif dans l'affaire, malgré ses « initiatives hors procédure ». Il lui avait adressé un sourire discret et approbateur en arrivant, un salut silencieux entre survivants d'une même tempête.

Et puis, il y avait Iseult Garrel. Discrète dans un coin de la galerie, observant tout avec son acuité habituelle. Elle n'avait pas besoin d'entendre le brouhaha des conversations pour comprendre ce qui se jouait ici : la transformation de la douleur en art, du silence en parole, de la victime en témoin. Ses yeux clairs balayaient la salle, lisant les visages, les postures, les interactions muettes.

C'est alors qu'elle remarqua une femme qu'elle n'avait jamais vue auparavant. Une femme d'une trentaine d'années peut-être, élégante d'une manière sobre, presque effacée, qui se tenait immobile devant l'une des œuvres les plus sombres de Maïa. Ce n'était pas une des toiles les plus connues, ni même le carnet codé. C'était un grand dessin au fusain, réalisé récemment par Maïa, presque abstrait, représentant une sorte de tourbillon noir où luttaient des formes indistinctes — des loups stylisés, peut-être, s'entremêlant à des barreaux de cage et à des fleurs aux pétales déchirés. Une œuvre non répertoriée dans le catalogue, ajoutée au dernier moment, portant juste le titre énigmatique : « Échos ».

La femme anonyme contemplait le dessin avec une intensité étrange, son corps parfaitement immobile, comme si elle était hypnotisée. Puis, très lentement, elle leva une main gantée de cuir fin — un détail qui attira l'attention d'Iseult — et son index ganté suivit le contour d'une des formes de loup stylisé dans le fusain sombre. Un geste presque caressant, mais chargé d'une ambiguïté troublante. Était-ce de la fascination morbide ? De la reconnaissance ? De la peur ? Son visage, tourné de profil, restait illisible.

Elle resta ainsi un long moment, absorbée par le dessin, insensible à l'agitation autour d'elle. Puis, comme si elle sortait d'une transe, elle détourna le regard, jeta un coup d'œil rapide autour d'elle, et se dirigea vers la sortie. En passant près d'une source de lumière, Iseult aperçut, l'espace d'une seconde, l'intérieur de son sac à main entrouvert. Elle crut y distinguer — était-ce une illusion d'optique ? — un petit carnet. Un carnet à spirale, à la couverture neutre, semblable à celui que Maïa avait utilisé pour son code secret, semblable aussi aux autres carnets retrouvés dans le coffre de Siméon Tarnec.

Au moment où la femme anonyme atteignait la porte de la galerie, elle tourna la tête, comme si elle s'était sentie observée. Son regard croisa alors directement celui d'Iseult Garrel. Ce ne fut qu'un instant

fugace. Les yeux de la femme étaient sombres, insondables, mais Iseult y lut — ou crut y lire — non pas de la curiosité, mais une sorte de panique froide, aussitôt masquée. Puis la femme se détourna et disparut dans la rue printanière.

Iseult resta figée, un frisson désagréable lui parcourant l'échine. Le brouhaha de la galerie sembla s'estomper. Le carnet dans le sac. Le geste sur le dessin du loup. Ce regard final. Qu'est-ce que cela signifiait ? Était-ce une autre survivante de Tarnec, venue chercher des réponses ou un écho à sa propre histoire ? Ou bien… était-ce autre chose ? Une autre victime potentielle, actuelle peut-être, liée à quelqu'un d'autre ? Le dessin « Échos » de Maïa avait-il touché une corde universelle de l'emprise, ou réveillé une reconnaissance plus spécifique, plus dangereuse ?

Le procès de Siméon Tarnec allait bientôt s'ouvrir. La justice suivrait son cours. Mais ce regard croisé avec l'inconnue au carnet secret laissait Iseult Garrel avec une certitude inquiétante : les loups étaient peut-être à découvert, mais ils n'avaient pas tous été capturés. Et le silence, ailleurs, continuait peut-être de tisser sa toile mortelle.

Quelques mots avant de se quitter…

Refermer la dernière page de *Sous la douceur des loups* laisse toujours une sensation étrange, n'est-ce pas ? Un peu comme lorsqu'on retient sa respiration trop longtemps et qu'on la relâche enfin, l'air frais piquant les poumons. On émerge d'une ombre dense, les yeux encore habitués à la pénombre, et la lumière du quotidien semble à la fois plus vive et un peu irréelle.

Si vous ressentez cela, alors nous avons partagé quelque chose d'important, vous et moi, aux côtés de Maïa, d'Iseult, de Naël, et même dans l'ombre glaçante de Siméon. Écrire cette histoire n'a pas été simple. Plonger dans les mécanismes insidieux de l'emprise, dans le silence assourdissant qui entoure trop souvent la violence domestique, c'est explorer une vallée sombre de l'expérience humaine. Une vallée où le velours de l'amour apparent cache bien trop souvent les crocs de la possession et de la destruction.

Mon intention n'a jamais été de choquer pour choquer, mais de tenter de comprendre, et de faire ressentir, comment le « calme » peut devenir une prison, comment la « protection » peut devenir une cage, et comment le doute peut être l'arme la plus redoutable. J'ai voulu donner une voix aux murmures, aux hésitations, à ces « rien » qui, accumulés, tissent la toile de l'enfer domestique. J'ai voulu croire en la force tranquille de l'observation, celle d'Iseult, celle que nous pouvons tous exercer si nous choisissons de ne pas détourner le regard. Et j'ai voulu explorer comment l'art, la création, même la plus secrète — comme le carnet codé de Maïa — peut devenir un acte de résistance, une façon de préserver sa vérité quand on essaie de vous la voler.

Cette histoire est une fiction, mais elle puise sa source dans des réalités bien trop fréquentes, souvent invisibles. Elle est un hommage à la résilience de celles (et parfois ceux) qui se battent pour retrouver leur voix, leur lumière, après avoir traversé l'ombre des loups.

Merci. Merci du fond du cœur d'avoir choisi de passer ce temps avec mes personnages, d'avoir prêté l'oreille à leurs silences autant qu'à leurs mots. Merci d'avoir marché à leurs côtés sur ces sentiers escarpés. Votre lecture attentive est la plus belle reconnaissance pour l'énergie et l'émotion investies dans ces pages.

Ma gratitude va aussi à celles et ceux dont les histoires, entendues ou devinées, ont nourri ce récit, me rappelant l'urgence et la nécessité de continuer à écrire sur ces zones d'ombre.

Si l'histoire de Maïa a trouvé une résonance en vous, si elle vous a touché, interrogé, ou peut-être même dérangé, n'hésitez pas à partager

votre ressenti. Là où vous avez trouvé refuge avec Maïa et les autres — sur la plateforme où vous avez découvert ce livre —, votre voix compte aussi. Une note, quelques mots laissés en commentaire, sont autant de petites lumières qui aident d'autres lecteurs à trouver leur chemin vers une histoire, et qui permettent à la conversation de se poursuivre, bien au-delà du point final. C'est une façon, aussi, de briser le silence.

Puissions-nous toutes et tous apprendre à mieux écouter les murmures, à déceler les fissures sous le vernis impeccable, à tendre la main avant qu'il ne soit trop tard.

Prenez soin de vous, et des autres.

Avec vous, dans l'écoute.

Célia Raskine